

**OEUVRES DE M.
FIELDING. TOME
PREMIER [-
QUINZIEME]: TOM
JONES OU...**







BIBLIOTHEQUE

O U

CHOIX DES MEILLEURS ROMANS ANGLOIS.

TOME SEPTIEME.

ŒUVRES

D E

M. FIELDING.

T O M E V I I .

T O M J O N E S

o u

L'ENFANT TROUVÉ.

T O M E P R E M I E R .



À G E N E V E,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1 7 8 2.





EXTRAIT

D E

L'ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLOIS (*).

..... **L**E nom seul d'un patron tel que vous, justifiera toutes mes vues aux yeux de mes lecteurs : chacun d'eux, je l'espere du moins, en ouvrant ce livre, sera convaincu par avance que la vertu & la religion y sont par-tout scrupuleusement respectées , & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus sévères loix de la décence , ni qui puisse offenser l'imagination la plus délicate. Je déclare même n'avoir eu d'autre dessein , dans tout le cours de cet ouvrage , que celui de travailler sincèrement à

(* A M. George Lyttleton Esq. l'un des lords commissaires de la trésorerie.

rendre l'innocence & la bonté également aimables. Un but si légitime étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai , on peut raisonnablement espérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car un *exemple* est une espèce de tableau , où la vertu devient , pour ainsi dire , un objet palpable , & frappe nos sens de cette idée délicieuse , dont Platon affirme n'avoir jamais été véritablement saisi que lorsqu'il l'a vue dépouillée des frivoles ornemens de l'art.

D'ailleurs , en dévoilant tous les attraits de la vertu capables d'exciter l'admiration des hommes , j'ai essayé de les attirer à son culte par des motifs d'autant plus pressans , que j'espérois les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à se soumettre à son empire. C'est dans cette vue que j'ai tâché de démontrer que les succès & les acquisitions du vice

ne peuvent compenser la perte de cette consolante tranquillité de l'ame , compagne inséparable de l'innocence vertueuse ; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs secrètes que les crimes les mieux cachés font à chaque instant germer dans le sein des plus fortunés coupables : succès momentanés , acquisitions généralement moins précieuses qu'on ne pense , & d'autant moins dignes des voies basses & infâmes qu'on emploie pour y parvenir , qu'elles sont toujours incertaines , & par conséquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin osé tenter de graver fortement dans les cœurs , que l'innocence & la vertu peuvent difficilement être avilies , si ce n'est par l'imprudence ; & qu'elle seule peut les faire tomber dans les pièges que leur tendent perpétuellement & la ruse & l'envie.

Tel est, Monsieur, le point de

morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de soin , qu'il me paroît renfermer tous les autres ; & qu'une fois bien entendu , il peut m'assurer du seul succès que je desiré , puisque je crois sincèrement qu'il est plus aisé de rendre l'honnête homme sage , que de rendre le méchant honnête homme.

C'est cet espoir seul qui m'a fait employer dans cette histoire tout l'esprit & l'enjouement dont je suis capable , pour tâcher de corriger les hommes , en les faisant rire de leurs propres défauts ; & c'est au jugement de mes lecteurs que je sou mets ma réussite , en leur demandant très-humblement deux graces : l'une , de ne pas attendre de ma plume un ouvrage parfait ; l'autre , de vouloir bien excuser certains endroits foibles , en faveur de ceux qui auront pu leur plaire davantage.

TRADUCTION D'UNE LETTRE
*écrite à M. Fielding, auteur de cet
 ouvrage, en 1751.*

JE ne vous ai jamais vu, Monsieur, mais je vous aime : je ne vous connois point, mais je vous admire. Quels titres plus propres à se concilier la bienveillance de l'auteur de Joseph Andrews, & de *l'Enfant trouvé* ? Cette dernière production de votre plume m'a séduit au point qu'il ne m'a pas été possible de résister à la tentation de la traduire dans ma langue naturelle. Je ne me trouvois satisfait qu'à demi, si je ne partageois pas avec mes compatriotes le plaisir que je tenois de vous, & s'ils n'applaudissoient point avec moi à la gloire du digne auteur d'une histoire aussi agréable & aussi utile à l'humanité que l'est celle de Tom Jones. J'espère vous l'envoyer bientôt assez passablement imprimée en quatre volumes,

& enrichie d'estampes d'après les desseins de M. Gravelot.

Que je serai content , si le respectable pere de l'amante de Jones daigne ne pas méconnoître une fille chérie , sous un habillement françois ! Ne craignez point , Monsieur ; elle est toujours la même : c'est toujours cette même Sophie , digne objet de votre complaisance & de notre tendresse.

Mais vos plus aimables Angloises , dont l'intention n'est pas de traverser la France comme des météores , celles en un mot qui ont dessein d'habiter quelque tems parmi nous , ne prennent-elles pas l'ajustement françois ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels toutes les graces & tous les ornemens à *la mode* , d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en disent) est secrètement flattée de plaire par toute sorte d'endroits ? D'après cette réflexion ; si M. Fielding , ai-je dit , avoit écrit pour les François , il auroit probablement supprimé un grand

nombre de passages très-excellens en eux-mêmes, mais qui leur paroistroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt résultant d'une intrigue pathétique & adroitement tissée, ils supportent impatiemment toute espèce de digressions, de dissertations, ou de traités de morale, & regardent ces ornemens, quelque beaux qu'ils soient, comme autant d'obstacles au plaisir dont ils sont empressés de jouir. J'ai donc fait ce que l'auteur eût probablement fait lui-même.

Telle est, Monsieur, toute mon apologie, pour avoir osé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des pièces dramatiques angloises, & la tragédie de *Venise sauvée* ajustée à notre théâtre, ont eu le bonheur de plaire.

La crainte qui me reste, si vous daignez m'excuser, naît du peu de tems que j'ai pu employer à un pareil

ouvrage (*). Il n'étoit absolument inconnu avant le 13 Juin dernier ; & le bruit se répandoit déjà que les libraires de Hollande , toujours attentifs à leurs intérêts , en faisoient faire une traduction précipitée. L'ouvrage de M. Fielding m'avoit rendu trop ami de l'auteur : cette nouvelle m'alarma. Je pris la plume , avec une ferme résolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entreprise à fin. Je souhaite , bien plus que je ne l'espère , de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je n'en ferai pourtant pas moins , avec les sentimens d'estime & de respect les plus sinceres , &c. LA PLACE.

P. S. Pardonnez , de grace , au style d'un François , qui , depuis l'âge de 16 ans , n'écrivit que très-rarement dans votre langue. Ce n'est point sa plume , c'est son cœur qui vous parle.

(*) Il a été fait & imprimé en quatre mois.



TOM JONES;

o u

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE PREMIER.

*CONTENANT à peu près ce qu'il faut,
quant à présent, pour mettre le lecteur
au fait de la naissance du héros de
l'histoire.*

CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de M. ALWORTHY, & de miss
BRIGITTE ALWORTHY, sa sœur.*

DANS cette partie occidentale de l'Angleterre, vulgairement appelée le Comté de Sommerfet, vivoit dernièrement, & peut-être vit encore au jourd'hui, un gentil-

Tome I.

A

homme nommé Alworthy , mortel si abondamment favorisé par la nature & par la fortune , que l'une & l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une l'avoit doué d'une figure agréable , d'un bon tempéramment , d'un jugement sain & solide : il devoit à l'autre la possession du plus ample & du plus riche domaine de la province.

M. Alworthy avoit , dans sa jeunesse , épousé la plus digne & la plus aimable des femmes , & qu'il avoit éperdument aimée. Trois enfans , gages chéris de leur tendresse , étoient morts au berceau ; pour comble de malheurs , cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible que le sien , il la soutint en homme ferme & sage ; il renferma dans son cœur , & sa douleur & sa tendresse , resta fidèle à la mémoire de son épouse , & n'imagina jamais qu'une autre pût lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors dans sa terre principale , avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. Cette sœur atteignoit sa trentième année , époque à laquelle , suivant l'opinion des malins du siècle , le titre de vieille fille peut être donné , sans que le terme soit absolument impropre. Elle étoit de ces femmes dont on loue plus volontiers les qualités du cœur que les charmes de la figure ; de celles que leur sexe même qualifie du nom de

bonnes pâtes de femmes. La privation de la beauté la touchoit si peu, qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la nature, qu'avec un souverain mépris; Miss Brigitte, en un mot (c'étoit son nom), étoit intimément persuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme étoient autant de pièges tendus pour elle-même ainsi que pour autrui. Elle étoit, en un mot, aussi circonspecte & aussi réservée dans sa conduite, que si elle avoit eu à se tenir en garde contre les arüfices qui de tout tems furent mis en usage contre son sexe entier; & je comparerois volontiers la réserve & les précautions des laides contre la séduction, à nos troupes de nouvelles recrues, toujours prêtes à signaler leur courage dans les occasions les moins dangereuses. Cette comparaison paroitra peut-être bizarre à quelques-uns de mes lecteurs: mais avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réflexions, & même les digressions; & que je compte en faire dans le cours de cette histoire, autant de fois que j'en serai tenté. Messieurs les critiques pourront peut-être le trouver mauvais: mais j'ai mon but; & je me crois ici meilleur juge qu'eux tous ensemble. Je les supplie donc, en m'honorant de leur indifférence, de se mêler de leurs propres affaires, sans s'occuper des défauts d'un ouvrage qui n'est point fait pour eux.

CHAPITRE II.

*Etrange événement pour M. ALWORTHY.
Caractère de DEBORA WILKINS.*

J'AI dit, dans le précédent chapitre, que M. Alworthy étoit possesseur d'un bien très-considérable ; qu'il avoit le cœur excellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront sans doute qu'il vivoit en galant homme, ne devoit rien à personne, n'exigeoit que ce qui lui étoit dû, tenoit une bonne maison, régaloit ses voisins, étoit fort charitable envers les pauvres, même envers ceux, qui, pouvant travailler, aimoient mieux demander lâchement leur pain : d'où l'on pourra conclure qu'un homme de ce caractère a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un hôpital.

Il est vrai qu'il a fait une partie de tout ceci ; mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laissé le soin de prôner ses propres vertus sur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même hôpital. Des faits, d'un genre moins ordinaire, seront le sujet de cette histoire.

M. Alworthy avoit passé trois mois à Londres pour quelque affaire particulière que j'ignore, mais dont on peut présumer l'importance, puisqu'elle l'avoit retenu si

long-tems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été absent pendant un mois entier depuis plusieurs années. Il arriva un soir fort tard à son château; & après un léger souper avec sa sœur, il se retira fort fatigué dans son appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prières, coutume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il se disposoit à se mettre au lit, lorsqu'en en levant la couverture, il apperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes, & profondément endormi. Frappé d'étonnement, il resta quelque tems immobile. Mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux: il sonna, & fit appeler une vieille servante: Débora Wilkins, c'étoit son nom, fille plus que doublement majeure, qui, par droit de vétérance, commandoit aux autres domestiques, & avoit acquis, par degrés, celui de parler familièrement à son maître. Sa surprise, son trouble & sa consternation, à la vue de cet enfant, sont plus aisés à pressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... Ah, monsieur! ah, monsieur! dit-elle, que ferons-nous de cet enfant? Il faut en prendre soin, répondit M. Alworthy, & demain matin lui chercher une

nourrice. Oui, sans doute, Monsieur, & j'espère que vous ordonnerez les informations convenables, pour connoître sa coquaine de mere, car elle est sans doute de notre voisinage; & je brûle déjà de la voir conduire à *Bridwel* (1). Peut-on punir trop rigoureusement de pareilles canailles? Ce n'est sûrement pas son premier, monsieur... Jugez-en par son impudence, en vous attribuant cet enfant!... A moi? répondit M. Alworthy, je ne puis croire que tel ait été son dessein. Sans doute cette malheureuse a cru cette voie la plus propre pour assurer la subsistance de son fils; & je suis vraiment ravi qu'elle n'ait pas fait pis... Ah, monsieur! y songez-vous? Que ne dira-t-on pas, que ne croira-t-on pas, si l'on vous voit prendre soin de cet enfant? La paroisse n'est-elle point là? Pourquoi vous charger du péché d'une aussi vile créature? Ah! quelle horreur! Je ne puis regarder ce marmot, sans répugnance & sans dégoût. Si vous daignez m'en croire, la nuit est belle, un peu de pluie & de vent n'y font rien; je puis l'enfermer chaudement dans un panier, & le mettre sous le portail de l'église. Quel mal en peut-il arriver? Vous en ferez du moins débarrassé.

(1) Maison de correction.

Plus d'un trait de cette harangue eût sans doute offensé M. Alworthy, s'il avoit pu l'entendre avec plus d'attention ; mais la gentillesse de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ses doigts, qu'il pressoit dans ses petites mains, comme s'il eût imploré son assistance, le rendoit sourd à l'éloquence de la *duègne*. Il lui ordonna séchement de coucher l'enfant dans son lit même, & de faire lever une servante pour satisfaire à ses autres besoins. Ayez soin, ajouta-t-il, de le pourvoir de langes plus convenables, & de me l'apporter dans mon appartement, demain à mon réveil.

Débora avoit du discernement : le ton dont lui parloit son maître, lui rappela le respect qu'elle devoit à ses volontés ; & cette réflexion dissipa ses scrupules. Elle prit l'enfant dans ses bras, le trouva charmant, le combla de caresses, & l'emporta dans sa chambre. M. Alworthy se mit au lit, & se livra à ce sommeil tranquille dont les cœurs purs & bienfaisans sont seuls capables de goûter les douceurs.



CHAPITRE III.

*Description abrégée. Complaisance de Miss
BRIGITTE ALWORTHY.*

CE que l'architecture gothique eut jamais de plus noble, avoit été employé dans la construction du château de M. Alworthy. L'air de grandeur qui résultoit de son *ensemble*, frappoit le spectateur de cette sorte de respect involontaire que nos châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours. Les jardins, les bois, les eaux, les terrasses, tout ce que la nature & l'art, joints à la situation la plus avantageuse, peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux, sembloit s'être réuni dans la vaste enceinte de ce château, pour en former à la fois le plus beau lieu & le plus champêtre de l'Angleterre.

On touchoit à la *mi-mai*, la matinée étoit belle, & M. Alworthy s'étoit levé avec l'aurore. Il se promenoit depuis long-tems, & s'étoit enfin arrêté sur une terrasse, d'où il jetoit un œil de complaisance sur toutes les richesses de ses domaines; lorsque le son de la cloche du château, en le tirant tout-à-coup de sa rêverie, l'avertit que Miss Brigitte étoit debout, & que le déjeuner étoit prêt.

Après les politesses d'usage entre le frere & la sœur, & le thé pris, M. Alworthy parla bas à Débora, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à Miss Brigitte qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londres, s'épuisoit déjà en longs remerciemens. . . . Mais quelle fut sa surprise, en voyant rentrer Débora Wilkins, avec un enfant dans ses bras ! L'excès de son étonnement la rendit muette ; & le frere eut le tems de raconter toute l'histoire de la veille, sans être interrompu par la sœur.

Débora, qui connoissoit le caractère austere de miss Brigitte, & son extrême délicatesse sur le chapitre de la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vue de ce prétendu présent. Miss Brigitte (pensoit-elle) alloit parler très-haut, & fortement prier son frere de mettre au plutôt hors de la maison *cet objet de scandale*. Mais, poinr du tout : aussi sensible que M. Alworthy, aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature, elle applaudit à tout ce qu'avoit fait son frere, & finit par recommander l'enfant à sa charité.

Cette complaisance de la part de miss Brigitte, paroitra pourtant moins extraordinaire au lecteur, quand il saura que cet homme respectable avoit terminé le récit

A v

qu'il venoit de faire à sa sœur , en l'assurant qu'il étoit déterminé à faire élever cet enfant avec la même attention que s'il étoit son propre fils.

Quoi qu'il en soit , miss Brigitte s'indemnisait sur le compte de la mere inconnue , de tout ce qu'elle étoit forcée de taire sur celui de l'enfant. Elle épuisa , sur ce sujet , toutes les épithètes que le langage de la vertu prodigue aux infortunées , qui , par quelques disgraces de ce genre , sont censées avoir altéré le respect dû à leur sexe.

On tint enfin conseil sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On passa en revue toutes les servantes de la maison : la sévère Débora les connoissoit jusqu'à l'ame ; jamais enquête ne répandit plus d'épouvante , & ne produisit moins d'effet.

On convint , eu second lieu , d'examiner toutes les jeunes filles de la paroisse ; & Débora fut encore chargée de cette commission , qu'elle accepta avec ardeur , & dont elle promit de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées , M. Alworthy , suivant sa coutume , se retira dans son cabinet , & laissa l'enfant à sa sœur , qui , sans doute pour lui faire sa cour , eut l'air d'en être enchantée.

Dès que son maître fut sorti , Débora

garda le silence , en attendant que miss Brigitte lui donnât le ton : la politique gouvernante en favoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de se passer en présence de M. Alworthy. Miss Brigitte ne tarda pas à s'expliquer. Après avoir regardé tendrement l'enfant , qui dormoit sur les genoux de Débora , la bonne demoiselle ne put résister à l'envie de lui donner un baiser , en s'écriant qu'elle étoit vivement touchée de sa beauté & de son innocence ! Ces mots étoient à peine prononcés , que Débora pressant & caressant le petit orphelin , l'accabla de baisers , l'étouffa de tendresses , & répéta à l'unisson : *O l'aimable petite créature ! O le gentil garçonnet !*

Ces exclamations ne furent interrompues , que par les ordres que lui donna sa maîtresse de songer aux besoins de l'enfant , & de faire préparer , tant pour lui que pour sa nourrice , une des plus belles chambres du château.



CHAPITRE IV.

Découvertes de DÉBORA. Combien il est dangereux pour les jeunes filles de vouloir devenir trop savantes.

APRÈS avoir exécuté les ordres de son maître, la vigilante Débora se disposa à faire ses informations dans la paroisse, pour parvenir à connoître la mere de l'enfant.

Ainsi qu'à l'aspect de l'épervier, animal redoutable pour toute l'espece emplumée, on voit les timides oiseaux fuyant à tire d'aile, chercher leur sûreté dans le creux des arbres & des rochers; tandis que ce tyran, enflé de sa puissance, plane dans les airs, en méditant de nouveaux forfaits: de même, au premier bruit de l'approche de Débora dans le village, tous les habitants alarmés se sauvent en tremblant dans le fond de leurs chaumières; tout craint également, & les femmes sur-tout, d'être l'objet de sa visite. Ce n'est pas que ces bonnes gens eussent aucun soupçon du projet qui conduisoit vers eux la superbe Débora Entraîné par la beauté de cette comparaison, je prétends seulement faire entendre, que, s'il est dans la nature de l'épervier de faire main-basse sur les petits oiseaux, il est également dans celle des

Déboras, tant mâles que femelles, d'insulter & de tyranniser le petit peuple.

Il étoit dans le village une matrone ; qui, par sa figure, & plus encore par son caractère, avoit l'honneur de ressembler à Débora : c'est chez elle que notre *inquisitrice* jugea à propos de descendre. d'abord, pour lui faire part du secret de sa mission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la paroisse, & fixerent enfin leurs soupçons sur une certaine Jenny Jones, qui, depuis long-tems, avoit le malheur de leur déplaire.

Cette fille n'étoit pourtant pas absolument jolie ; mais elle avoit de la gentillesse & une sorte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. Jenny Jones avoit servi pendant quelques années chez un maître d'école, qui s'étant aperçu des talens naturels de cette jeune personne, & du desir extrême qu'elle avoit de s'instruire, avoit été assez généreux, ou assez fou, pour s'attacher à son éducation, jusqu'au point de lui apprendre le latin beaucoup mieux qu'il ne le savoit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour Jenny ; car, s'il n'est pas étonnant que cette aimable fille se plût médiocrement dans la société de celles que la fortune avoit rendu ses égales, qu'on

que très-inférieures du côté de l'éducation; il n'est pas surprenant non plus que cette supériorité, jointe à sa façon de se conduire avec elles, eût excité l'envie, & peut-être la haine secrète de la plupart de ses compagnes.

Elle n'avoit pourtant encore eu que de légères preuves de cette jalousie cachée, depuis qu'elle avoit quitté le service. Mais s'étant avisé de paroître un dimanche à l'église, avec une robe de soie neuve, ce spectacle imprévu fut un coup de tocsin qui ameuta & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impossible qu'un faste aussi éclatant pût être acquis & soutenu par des voies légitimes; & les meres les plus folles de leurs filles, auroient rougi de leur souhaiter une semblable fortune à pareil prix.

Nos deux fybilles étoient sans doute patties de là pour asseoir leurs soupçons sur la pauvre Jenny : une autre circonstance, que Débora se rappela tout-à-coup, les confirma totalement. Jenny avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le château de M. Alworthy; elle avoit gardé Miss Brigitte dans une grande maladie; &, qui pis est, Débora l'avoit apperçue sortant du château le jour même que son maître étoit arrivé de Londres

Il n'en fallut pas davantage pour faire sommer Jenny de comparoître sur le champ,

en personne, pardevant Madame Débora, qui, ajoutant la gravité d'un juge à la sévérité ordinaire de son visage, comença son interrogatoire par ces mots : *C'est donc toi, malheureuse, &c.*

Le Lecteur peut juger par le début, du reste de la harangue ; mais ce qui le surprendra davantage, c'est que Jenny, accablée par l'éloquence de son juge, & fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni de chercher une excuse à son crime.... Cet aveu, accompagné de marques apparentes de la contrition la plus sincère, eût attendu toute autre que Débora ; mais ses principes de vertu fermoient son cœur à des mouvemens de pitié, qui lui sembloient une foiblesse. L'éclat de cette scène avoit attiré la foule autour de la maison ; Débora ouvrit les portes, & en notifiant à l'assemblée la turpitude de Jenny, elle exposa cette pauvre fille à tous les opprobres dont une populace envieuse & vindicative est capable de couvrir impunément l'objet de sa jalousie intérieure.

Débora, après avoir réussi au-delà de ses espérances, retourna triomphante au château, & fit son rapport à M. Alworthy, qui, n'ayant ouï dire que du bien de Jenny Jones, (qu'il avoit même résolu de marier à ses dépens avec un ministre du voisinage) fut aussi surpris que mortifié d'avoir appris cette nouvelle.

CHAPITRE V.

Matieres graves où le Lecteur ne trouvera guere le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'auteur.

CEPENDANT M. Alworthy, en qualité de seigneur de paroisse, & de premier magistrat du lieu, fit appeler Jenny Jones. La pauvre fille obéit en tremblant, & fut introduite dans le cabinet de son juge, aux pieds duquel elle se jeta toute en larmes. Ce digne seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long & très-pathétique sur l'énormité de son crime, sur le scandale qu'elle avoit causé dans la paroisse, sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage, sur le châtement enfin qu'elle avoit déjà mérité : mais qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir, qu'il croyoit sincere : pourvu, toutefois, qu'elle se rendit digne de ses bontés, par une conduite plus régulière à l'avenir. Jenny, pénétrée jusqu'au fond de l'ame, étoit toujours à ses pieds, qu'elle ferroit avec transport. Les dernières paroles de M. Alworthy produisirent en elle un mouvement subit : elle se leva tout-à-coup, voulut parler, n'en eut pas la force ;

de nouveaux sanglots lui couperent la voix : elle ne put que pleurer.

Le bon seigneur lui fut gré de l'excès de son trouble ; il augura bien des sentimens de Jenny , & pour entièrement la rassurer : ce n'est pas , dit-il , mon enfant pour insulter à votre malheur que je vous ai parlé si vivement ; je fais que le passé est irrévocable : c'est votre avenir seul qui m'intéresse ; & je n'ai prétendu que vous fortifier , & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux pièges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'aurois pas pris ce soin , si le bon sens & l'esprit que je crois vous connoître , m'avoient fait moins présumer d'un repentir , dont la sincérité de votre confession ne me laisse plus aucun doute. Si ces indices ne sont point trompeurs , je prends sur moi le soin , en cachant votre crime autant qu'il me sera possible , de vous sauver la honte & le châtimement qui lui étoient réservés par les loix. Tranquillisez-vous donc , ma fille , bannissez vos terreurs ; & quant à votre enfant , les soins que je prendrai de lui passeront toutes vos espérances. Il ne vous reste plus qu'à me nommer celui qui vous a séduit : il n'est pas , ainsi que vous , digne de ma clémence.... parlez : il faut qu'il soit puni.

A ces mots Jenny , qui avoit eu le teints de se remettre , leva modestement les yeux ,

& répondre ainsi : quiconque est assez heureux pour vous connoître, monsieur, & n'être pas pénétré de l'excessive bonté de votre caractère, doit n'avoir aucun sentiment de générosité ; & je serois un monstre d'ingratitude, si je ressentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez faire grace à mon crime ; pardonnez à ma rougeur, si je ne vous en parle plus : ma conduite future prouvera mieux la sincérité de mes remords, que toutes les protestations que je pourrois vous faire maintenant... Jenny fut interrompue un moment par ses larmes ; & reprit ainsi...

Où, monsieur, votre générosité me confond ; mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces pour mon malheureux enfant : puisse cette innocente créature vivre assez longtems pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les bontés dont vous daignez la combler !... Mais c'est à vos genoux, monsieur, que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous proteste cependant que vous le connoîtrez un jour ; mais je ne puis, sans me rendre parjure, & sans blesser tout ce que l'honneur & la religion même ont de plus sacré, trahir ce secret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

Mr. Alworthy , dont la délicatesse sur tout ce qui touche la religion & l'honneur est déjà établie, frappé de cette réponse, hésita un moment, & lui dit qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens avec un scélérat : mais que le mal étant fait, il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable ; mais uniquement dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article, il reçut de Jenny les assurances les plus positives que le pere de l'enfant ne dépendoit en aucune façon de lui, & , selon toute apparence, n'en dépendroit jamais.

La franchise & l'ingénuité de Jenny , avoient tellement disposé M. Alworthy en faveur de cette fille , qu'il la crut aisément. Elle avoit dédaigné de s'excuser elle-même par un mensonge ; elle avoit même osé risquer d'indisposer son juge dans une circonstance si dangereuse pour elle, plutôt que de manquer à autrui, en trahissant son serment : étoit-il vraisemblable qu'elle manquât alors si indignement à son bienfaiteur ?

Satisfait & affermi par cette réflexion, il congédia Jenny, en l'assurant qu'il lui chercheroit bientôt un asyle, où, à l'abri des témoins de son aventure, il la mettroit en situation de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites.

C H A P I T R E V I .

Moins instructif , & peut-être moins ennuyeux que le précédent.

A L'INSTANT même où M. Alworthy étoit entré dans son cabinet avec Jenny Jones , Miss Brigitte & Débora s'étoient postées dans une chambre prochaine , d'où , par le trou de la serrure , elles avoient vu & entendu tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Dieu fait quel silence avoit été observé tant qu'avoit duré le dialogue du juge & de la coupable ! Mais dès qu'elles crurent pouvoir parler impunément , Débora débuta par s'écrier que son maître étoit trop bon ; qu'il devoit du moins insister sur le nom du pere de l'enfant ; que cet excès de complaisance , pour une fille perdue , étoit une foiblesse déplorable ; que quant à elle enfin , elle le connoitroit ce pere si caché , & même avant la fin du jour , dût-il être au centre de la terre. A ces mots , Miss Brigitte , décomposant les traits de son visage , par un disgracieux sourire , condamna charitabement cet excès de curiosité ; bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts dont elle s'accusoit , ses ennemis du moins ne pouvoient jamais la taxer de s'im-

miscer dans les affaires d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste & spirituelle dont Jenny avoit parlé à M. Alworthy ; elle convint que la sincérité de cette fille , & la noblesse de son procédé , en s'exposant à tout plutôt que de manquer à la foi promise à son amant , avoit dû désarmer son frere , & l'intéresser pour elle ; qu'à son égard , elle avoit toujours regardé Jenny comme une bonne & honnête fille , & qui , sans doute , n'avoit été séduite par quelque libertin , que sous une promesse de mariage , ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

A ces mots , Débora se vit cruellement désorientée. On fait déjà que cette Duégne n'ouvroit jamais son sentiment sur rien , sans avoir sondé & pressenti celui de ses maîtres ; aussi ne manqua-t-elle pas d'entrer bien vite dans la pensée de Miss Brigitte , & de louer l'excès de la pénétration & de la charité de cette bonne demoiselle. Ce colloque fut enfin terminé par une invective amère contre la *beauté* , fléau funeste & dangereux pour tant d'honnêtes filles , que ce fatal présent du ciel expose chaque jour à se voir trompées par les ruses infernales des infidieux admirateurs de leurs charmes !



CHAPITRE VII.

Sujets de surprise pour le lecteur.

CEPENDANT Jenny étoit retournée chez elle, fort satisfaite de la réception de M. Alworthy, dont elle laissa transpirer doucement l'indulgence, qui devint bientôt publique : son intention étoit, sans doute, de ramener les esprits en sa faveur, ou du moins d'adoucir les clameurs des femmes déchaînées contr'elle. Quelles que fussent ses vues, le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit été citée devant M. Alworthy, toute cette populace, qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit à plaindre son sort ; dès qu'on sût la façon dont son juge en avoit agi avec elle, tout le monde condamna la conduite de M. Alworthy, tout se déchaîna de nouveau contre Jenny Jones ; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonnera peut-être le lecteur, qui connoît déjà le caractère bienfaisant de ce seigneur, ainsi que sa puissance ; mais, quant à sa puissance, il n'en usoit presque

jamais ; à l'égard de sa bienfaisance , il l'avoit poussée si loin , qu'il étoit parvenu , par degrés , à désobliger presque tout le monde. Les grands hommes savent seuls que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit , il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoi qu'il en soit , Jenny ne tarda pas à se voir affranchie des persécutions de la paroisse , & à devoir à son bienfaiteur un asyle qui la mettoit à l'abri de toute espèce de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que la malignité eut perdu de vue son principal objet , il lui en fallut un autre ; & cet autre ne fut rien moins que M. Alworthy lui-même.

On se dit bientôt à l'oreille que lui seul étoit le pere de l'enfant. On en trouva la preuve dans sa conduite pendant le cours de cette affaire : s'il n'avoit pas eu ses raisons secretes , le crime auroit été puni , Jenny seroit déjà à Bridwel.

Ces calomnies eussent pu toucher un homme moins ferme , & d'une réputation moins bien établie. M. Alworthy les méprisa : elles tomberent d'elles-mêmes , ou ne servirent plus que de supplément aux conversations des commeres du voisinage.

Ceci posé , nous souhaiterons un bon voyage à Jenny , nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu , & nous passerons à des matieres de plus grande importance.

C H A P I T R E V I I I .

*Hospitalité de M. Alworthy. Caractères
crayonnés de deux freres, un médecin &
un capitaine.*

LE château de M. Alworthy, de même que son cœur, étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité, & sur-tout aux personnes de quelque mérite. C'étoit, à dire vrai, la seule maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner, pourvu qu'on en fût digne. Les hommes de génie, les savans, les artistes distingués, étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée, ses lumières naturelles, perfectionnées par une application réfléchie à l'étude des belles-lettres, & par la fréquentation des gens de goût, l'avoient mis à portée de connoître & d'apprécier les bons ouvrages de tout genre. Il n'est donc pas étonnant que les auteurs de différens genres abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus, où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître, où, enfin, ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car M. Alworthy n'étoit pas de ces opulens fastueux, toujours prêts à caresser les auteurs d'une certaine classe, dans l'espoir seul d'être amusés, instruits, flattés,

&c

& prônés dans le monde. Chez lui l'on étoit à foi-même ; on y dispoſoit de ſon tems ; on y penſoit tout haut ; on étoit ſûr , enfin , dès que l'on étoit eſtimable , d'être véritablement eſtimé.

Le docteur Blifil étoit un de ceux qui cultivoient le plus M. Alworthy. Cet homme avoir eu le malheur de perdre le fruit de beaucoup de talens , par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embraffer une profeſſion abſolument contraire à ſon goût. Le docteur , par pure obéiſſance , s'étoit donc appliqué , ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la médecine : car , de tous les livres , ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoiſſoit le moins ; & , malheureuſement pour lui , le docteur étoit en effet parvenu à pouvoir mériter ce titre en toute eſpèce de ſcience , excepté celle qui pouvoit le mettre à ſon aïſe ; & le pauvre homme , après avoir attrappé quarante ans , ſe voyoit dans la dure néceſſité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette eſpèce , étoit ſûr d'être bien accueilli chez M. Alworthy , auprès de qui l'infortune vertueuſe étoit toujours recommandable. Ajoutons à ceci que le docteur paroïſſoit avoir un grand fond de religion ; & que par cet endroit ſeul , il avoit droit de plaire également à M. Alworthy & à Miſſ Brigitte , qui poſſédant les matieres de controverſe au point

de capitaine de dragons, lorsqu'une querelle qu'il avoit eue avec son colonel, l'avoit forcé de se défaire de sa compagnie. Depuis sa retraite, il s'étoit jeté, par forme d'amusement, dans l'étude des matières de religion, & ne pouvoit, par conséquent, être soupçonné d'attachement pour les sentimens à la mode.

Ce personnage étoit, selon toute apparence, très-propre à réussir auprès d'une femme du caractère de Miss Brigitte; le docteur le sentit, & se détermina à l'amener sur la scène. Il n'aimoit pourtant pas excessivement son frere; & les bienfaits que lui-même avoit reçu de M. Alworthy, méritoient sans doute plus de reconnoissance. Quel pouvoit donc être son but?

Etoit-il de ces gens qui se plaisent autant à faire le mal, que d'autres à faire le bien? ou du nombre de ceux qui, ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes, sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils? ou enfin (car l'expérience du monde rend cette dernière conjecture assez probable) trouvons-nous réellement quelque plaisir à élever nos proches, quelque peu chers qu'ils nous soient d'eux-mêmes?

Mais quel que fût le motif du docteur, il suffit de savoir qu'il y tint serment; qu'il ne tarda pas à introduire son frere dans le château; & qu'à peine le militaire

y avoit passé huit jours, que le docteur eut tout lieu de s'applaudir de la finesse de son discernement. Il est vrai que le capitaine avoit jadis lu son *Ovide*, qu'il savoit le mettre en pratique auprès des femmes, & que son charitable frere avoit eu soin de le mettre au fait du local.



CHAPITRE IX.

Amours raisonnables.

MISS Brigitte, à qui les vues du capitaine ne furent pas long-tems douteuses, & qui sentoît combien son but étoit légitime, n'en fut ni honteuse ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat ; mais les charmes de la conversation de son amant n'avoient pas tardé à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans sa figure. Le capitaine, de son côté, calculoit les avantages solides qu'il pouvoit rencontrer dans ce mariage, & s'embarassoit peu des autres, qu'il croyoit dignes de n'occuper que les amans vulgaires. Pour n'en pas imposer au lecteur, disons - lui nettement que le capitaine, depuis son arrivée au château, ou, pour le moins, depuis l'instant que son frere lui avoit fait quelques ouvertures de son projet, étoit déjà très-amoureux, c'est - à - dire, de la maison de M. Alworthy, de ses jardins, de ses terres, & de ses riches possessions.

Comme M. Alworthy avoit déclaré au docteur qu'il ne se remarieroit jamais, & qu'il lui avoit laissé pressentir que son intention étoit d'instituer pour son héritier l'un

des enfans que sa sœur pourroit avoir ; le docteur & son frere crurent faire une très-bonne action en se hâtant de contribuer à donner l'être à une créature qui devoit se voir si libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir que cette même fortune étoit si propice aux louables intentions du capitaine , que , tandis qu'il dresseoit son plan d'attaque vers miss Brigitte, cette demoiselle nourrissoit dans son cœur les mêmes intentions & les mêmes desirs, n'ayant, de son côté, d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du capitaine , & voulant pourtant en laisser assez entrevoir , pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échappoit : aussi réussit-elle.

Mais si le capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de miss Brigitte , il n'étoit pas sans inquiétude du côté de M. Alworthy. Quel que fût le désintéressement de ce Seigneur , le capitaine imaginoit qu'il en seroit de lui , comme de tous les autres hommes ; & qu'un mariage si disproportionné pour la sœur , ne pourroit certainement plaire au frere. Il se détermina donc à ne laisser échapper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à miss Brigitte, sauf à être toujours sur ses gardes en présence de M. Alworthy ; & cette regle de

conduite, qui fut très - approuvée par le docteur, eut toute la réussite que l'un & l'autre en attendoient. En moins d'un mois, le capitaine & miss Brigitte étoient mari & femme, sans que M. Alworthy se doutât seulement qu'ils s'aimassent.



C H A P I T R E X .

Matières prévues.

LES nouveaux époux & le docteur étoient également contens ; mais il falloit rompre la glace avec M. Alworthy , & personne n'osoit l'entreprendre : le docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon Seigneur se promenoit dans son jardin , le docteur , après avoir monté son visage sur le ton sérieux & affligé , lui fit part de cette nouvelle , qu'il feignoit de n'avoir apprise que dans l'instant même , & termina son discours par protester à M. Alworthy qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere , que , dût-il vivre cent ans , il ne le reverroit jamais que pour lui reprocher son crime.

Mais M. Alworthy étoit trop philosophe ; pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquillité. Il se rappela que sa sœur étoit plus que d'âge à faire un choix ; & que l'époux qu'elle avoit pris , étoit d'une naissance à ne point la faire rougir : il se plaignit seulement , mais avec modération , de n'avoir pas été consulté par elle dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie ; & finit par assurer le docteur , que , pourvu que les nouveaux époux fussent également

satisfait de leur sort, il ne conserveroit contr'eux aucune ombre de ressentiment.

Celui-ci, quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux, exagéra la générosité de M. Alworthy, autant que l'ingratitude de son frere, & s'emporta au point que ce seigneur eut toutes les peines du monde à l'appaiser, & à obtenir de lui la grace du capitaine.

Le docteur céda enfin, & n'eut rien de plus pressé que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.



CHAPITRE XI.

Conclusion du premier livre.

J'AI lu, je ne sais où, que l'un des bons conseils que laissa le diable à ses disciples, en prenant congé d'eux, étoit celui-ci: *Quand vous serez montés où vous aurez voulu atteindre, renversez d'un coup de pied l'échelle*: c'est-à-dire en bon françois, dès que tu seras sûr de ta fortune, quel que soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de t'en défaire.

Soit que le Capitaine connut, ou non, cette maxime, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas plutôt paisible possesseur de miss Brigitte, & parfaitement réconcilié avec M. Alworthy, que son refroidissement pour le docteur frappa les yeux les plus indifférens, & fit des progrès si rapides, qu'il dégénéra bientôt en mépris.

Le docteur, qui s'en aperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter secrètement quelques plaintes: mais il n'en eut d'autre réponse, finon que, s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le château, il étoit maître de se choisir une retraite plus à son gré.

Ce conseil fraternel accabla le docteur

Rien en effet ne déchire plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins un motif de consolation : mais comment se consoler des procédés insultans d'un obligé, lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminels pour un sujet qui n'en étoit pas digne.

Quoiqu'il en soit, les choses furent poussées au point que M. Alworthy lui-même voulut savoir du capitaine en quoi le docteur avoit pu l'offenser ; & ce frere dénaturé eut l'ame assez vile pour révéler la turpitude de son frere, en avouant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere, qu'il aimoit & respectoit autant que M. Alworthy.

Mais ce dernier pensoit trop noblement pour adopter une pareille excuse, & marqua tant de mépris pour les personnes incapables d'oublier une offense, que le capitaine seignant de céder à la force de ses raisonnemens, consentit à se raccommoder avec son frere.

Quant à miss Brigitte, qui étoit encore dans le premier mois de son mariage, elle n'imaginait seulement pas que son époux pût avoir tort. Mais malgré la réconciliation des deux freres, le même fiel n'en

fermenta pas moins dans le cœur du caïdet, qui fit naître tant d'occasions d'en donner secrètement des preuves au docteur, que ce malheureux, ne pouvant plus vivre au château, se détermina à affronter tous les désagrémens qu'il envisageoit dans le monde, plutôt que de supporter plus long-tems les mauvais procédés d'un frere qu'il gémissoit d'avoir si bien servi.

Il s'en alla droit à Londres où il mourut peu de tems après de chagrin : espèce de maladie qui tue bien plus de gens que l'on ne pense, & dont la cure tiendrait une place honorable dans nos papiers publics, si Messieurs les médecins avoient appris à la guérir.



LIVRE II.

CONTENANT divers événemens arrivés
pendant les deux premières années après
le mariage du capitaine BLIFIL avec
miss BRIGITTE ALWORTHY

CHAPITRE PREMIER.

*Délicatesse du capitaine, au sujet des bâ-
tards. Grandes découvertes de DÉBORA
WILKINS.*

HUIT mois après la célébration des noc-
ces, miss Brigitte Alworthy, à la suite
d'un faussement, se trouva mère d'un
gros garçon, qui se portoit très-bien.

La naissance d'un héritier, né d'une
sœur chérie, en comblant M. Alworthy
de la joie la plus vive, ne diminua pour-
tant rien de la tendre affection qu'il por-
toit au petit enfant trouvé, dont il avoit
été le parrain, auquel il avoit donné le
nom de Thomas [celui de son propre
patron], & qu'il n'avoit jamais manqué
d'aller voir, au moins une fois le jour,
depuis qu'il le faisoit nourrir au château,

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit Tom [*]; & elle y consentit, quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. De là venoit, sans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet orphelin, que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfans, qui, tout innocens qu'ils sont de la foiblesse de leurs meres, sont souvent regardés comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une véritable foiblesse dans M. Alworthy. Il tenta même, plus d'une fois, en jetant adroitement des scrupules dans l'ame de son beau-frere, de lui ouvrir les yeux sur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoristes, & par conséquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. Alworthy, dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes [la charité en étoit la base], lui répondit si vertement sur cet article, que le capitaine conçut qu'il falloit se taire, & renfermer dans son cœur des sentimens de jalousie, qu'il n'avoit pu cacher.

[*] Abréviation de Thomas.

Mais tandis qu'il tongeoit son frein, la dame Débora venoit de faire une découverte, qui, par ses suites, menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre Tom, que tous les argumens du capitaine.

Soit que l'insatiable curiosité de cette femme l'eût poussée à cette recherche; soit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour se mettre d'autant plus dans les bonnes grâces de sa maîtresse; il n'est pas moins vrai qu'elle étoit parvenue à découvrir enfin quel étoit le père du petit Tom.

Le lecteur se ressouviendra, sans doute, que Jenny Jones avoit passé quelques années chez un maître d'école, qui s'étoit plu à lui enseigner le latin; & qui, enfin, en avoit fait une écolière plus savante que son maître même. Il est vrai que cet homme, quoique d'une profession où la science paroît être nécessaire, n'en étoit pas moins ignorant. C'étoit un des meilleurs chrétiens du canton, un vrai Roger Bontems, que tous les gentilshommes des environs aimoient avoir à leur table, & qui, par conséquent, avoit peu d'écouliers; de sorte que, sans l'office de clerc de la paroisse, celui de barbier, & dix livres sterling qu'il recevoit chaque année, à Noël, du généreux M. Alworthy, le pauvre Partridge (c'étoit son nom) n'eut pas été fort à son aise. Il avoit pris femme dans la cuisine de M. Alworthy, & l'avoit

épousée pour sa fortune, c'est-à-dire, pour une dote d'environ vingt livres sterling, qu'elle y avoit amassée; au demeurant, laide, méchante, & qui s'étoit bientôt rendue plus redoutable dans l'école, & par-tout ailleurs, que son mari même.

Dix ans s'étoient passés depuis ce mariage; Partridge n'en avoit pas encore trente, & sa femme n'étoit pas encore mère. De là mille especes de tribulations pour notre pédagogue : sa jalouse moitié souffroit à peine qu'il envisageât d'autres femmes qu'elle; la moindre politesse de la part de son époux à ses voisines, suffisoit pour la mettre en fureur. De là encore, le soin qu'elle avoit toujours eu de n'avoir dans sa maison que des servantes très-maussades, de ces filles, en un mot, dont la figure est presque caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre : nous l'avons déjà insinué ; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeste, qualité très-recommandable auprès des femmes jalouses : aussi avoit-elle passé quatre ans entiers chez Partridge, sans avoir inspiré même du soupçon à sa maîtresse, qui, loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari, n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mit au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte : quand ces sortes de maladies

sont dans le sang, rien n'en peut prévenir les accès; un rien suffit pour les produire, & presque toujours lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui étoit arrivé à Madame Partridge. Après avoir souffert, pendant quatre ans, que son mari enseignât cette fille, sans en avoir conçu le moindre ombrage; un jour qu'elle étoit entrée dans l'école où cette fille lisoit, tandis que son maître étoit appuyé sur elle, Jenny Jones, à la vue de sa maîtresse, s'étoit levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion, qui n'avoit paru que trop suspect; & madame Partridge, ayant alors ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'avoit attendu, pour éclater, qu'une occasion que le hazard fit bientôt naître. Partridge & sa femme étant à table, & le pédagogue ayant demandé à boire à Jenny, s'étoit exprimé en ces termes: *Da mihi aliquid potum.* La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pu s'empêcher de sourire; & alors sa maîtresse, ayant interprété ce sourire conformément à ses idées, après lui avoir fait voler son assiette à la tête, l'avoit poursuivie, le couteau à la main, jusque dans la rue, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que Jenny étoit sortie de chez Partridge, qui, pour faire sa paix avec sa femme, s'étoit cru obligé de con-

venir [en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entr'eux] que Jenny étoit devenue obstinée & impertinente , depuis qu'elle s'étoit imaginée en savoir autant , & peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux , jointe à quelques caresses de surérogation , avoit tellement calmé l'épouse , que plusieurs mois s'étoient passés entr'eux dans la tranquillité la plus profonde ; quand le babil d'une vieille commere vint tout-à-coup la troubler de nouveau , en apprenant à madame Partridge , & l'accouchement de Jenny , & tout ce qui venoit d'arriver au château.

Jamais incendie ne fut plus prompt , & n'eut de suites plus terribles. Madame Partridge , après avoir calculé sur ses doigts , croit que l'enfant peut avoir été fait chez elle ; ses anciens soupçons renaissent , & se changent en certitude ; son mari n'a laissé partir Jenny , que pour tromper d'autant mieux sa femme ; peut-être même étoit-il déjà dégoûté de cette fille , & qu'il avoit saisi l'occasion de s'en débarrasser. Partridge n'est donc qu'un traître , un perfide , un monstre digne des plus affreux supplices A ces mots , elle vole chez elle : ses mains , ses dents , sa langue , tombent & agissent à la fois sur le pacifique époux , qui , tout étourdi

de l'orage , laisse le tems à l'amazone de le couvrir & de plaies & de sang ; mais qui , réveillé par la douleur & la violence des coups , quitte la défensive , se saisit des bras de son épouse , & lui fait enfin sentir toute la vigueur des siens.

Le bruit attire les voisins. Madame Partridge , échevelée , & couverte du sang de son mari , ne manque pas de s'évanouir : toutes les femmes la secourent. Elle ouvre enfin un œil mourant , pour accuser Partridge d'avoir voulu l'assassiner , après avoir déshonoré son lit : de là , grande rumeur , grand scandale dans la paroisse.

Le pauvre Partridge montre en vain les preuves sanglantes de l'aménité du caractère de son épouse ; toutes les femmes le condamnent , tous les hommes l'exhortent à vivre mieux à l'avenir ; chacun retourne enfin chez soi , & laisse les deux conjoints vis-à-vis l'un de l'autre.



CHAPITRE II.

Suite du précédent.

DÉBORA ne fut pas la dernière à être instruite des particularités de cette aventure. Elle avoit trop pénétré les sentimens du capitaine Blifil à l'égard du petit Tom Jones, pour perdre l'occasion de se concilier les bonnes grâces de ce nouveau maître, en lui donnant des armes propres à combattre l'extrême attachement de M. Alworthy pour le prétendu orphelin.

Le capitaine, en bon politique, ne parut que médiocrement flatté de cette confiance, mais ne se promit pas moins d'en faire usage dès qu'il en croiroit l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après ; dans une grande conversation qu'il eut, en se promenant avec M. Alworthy, sur la charité. Le capitaine y soutenoit, contre le sentiment de son beau-frère, que la charité cessoit d'être vertu & devenoit foiblesse, dès qu'elle s'étendoit jusques sur des sujets, dont les mœurs corrompues avoient droit d'exciter l'indignation plutôt que la pitié. Un homme comme Partridge, par exemple (ajoutait-il avec un sang-froid

réfléchi), paroîtra-t-il à tous les yeux un digne objet de charité ?

M. Alworthy marqua quelque surprise au nom de Partridge ; & bien plus encore , lorsqu'après avoir prié le capitaine de s'expliquer , il eut appris que cet homme étoit le pere du jeune orphelin.

Débora fut d'abord appelée ; elle eut ordre de se rendre de nouveau sur les lieux ; d'y faire de plus amples informations ; & au cas que Partridge se trouvât réellement coupable , de le faire citer juridiquement au tribunal de M. Alworthy , alors *juge de paix* du canton.

Il est bon de savoir que la femme de Partridge , après le grand combat dont nous avons parlé dans le dernier chapitre , avoit constamment refusé toute espece d'accommodement avec son mari , à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir eu la certitude ; & que Partridge , soit par foiblesse , soit par crainte , ou purement pour le bien de la paix , avoit fait cet aveu , sous condition expresse qu'elle ne lui en parleroit jamais.

La vigilante Débora , informée de cette circonstance , courut chez cette femme , lui promit la protection de M. Alworthy , l'assura même de la sienne ; & après lui avoir protesté que la punition de son mari ne nuiroit en rien au bien de ses affaires , non plus qu'à sa famille , déterminà Ma-

me Partridge à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les parties assignées en conséquence, c'est-à-dire, Partridge & sa femme, comparurent au tribunal de M. Alworthy. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir, fut de faire renvoyer la cause à trois jours, après avoir supplié M. Alworthy de faire appeler Jenny Jones pour lui être confrontée, & se croyant très-sûr que cette fille lui rendroit toute son innocence.

M. Alworthy, quoique indigné contre Partridge, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un juge trop intégrè pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un accusé pouvoit citer pour sa défense. Un messager fut dépêché pour chercher & amener Jenny au château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta que cette fille, depuis quelques jours, avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un officier qui venoit d'y faire recrue.

Cette nouvelle acheva de décider le juge : la déposition d'un pareil témoin ne pouvoit être regrettée. Partridge, malgré ses pleurs & ses protestations, fut déclaré coupable, par conséquent indigne à l'avenir

des bienfaits de M. Alworthy, & chassé pour jamais du château.

Sa femme ne tarda pas à connoître que Débora l'avoit trompée, & à se repentir amèrement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari : mais il étoit trop tard ; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt déplorable.

Partridge n'étoit déjà que trop paresseux ; le désespoir le rendit insensible. Son école fut bientôt déserte ; la misère l'assaillit de toutes parts : sans quelques charités secrètes, dont le lecteur n'aura pas de peine à présu- mer la source, sa femme & lui seroient morts de misère.

La jalouse Partridge ne tarda pas de suc- comber à tant de maux ; & son mari, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le can- ron, prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs.



CHAPITRE III.

Changement de scene.

QUOIQUE le capitaine Blifil fût ainsi parvenu à perdre totalement le pauvre Partridge, il n'avoit pourtant point atteint le but auquel il aspirait le plus : le petit Tom étoit encore dans le château ; M. Alworthy l'aimoit toujours. Il sembloit même que la sévérité dont il avoit usé envers le pere, eût ajouté à la tendresse qu'il avoit déjà pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du capitaine : tout ce que donnoit son beau-frere, étoit à ses yeux autant de diminué sur un bien qu'il regardoit déjà comme le sien propre.

Il s'en falloit beaucoup, sur cet article ; ainsi que sur bien d'autres, que sa femme pensât de même. Depuis les premiers transports de leur tendresse, elle s'apercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & dans les complaisances qu'il avoit eues pour elle. L'air rêveur & soucieux, le ton sec & dur, le propos impératif, tout enfin ne lui montrait plus dans cet époux, qu'un maître despotique, & dont l'ingratitude étoit digne de son mépris.

L'orgueil a les yeux fins : le capitaine démêla aisément les sentimens de son épouse, &

& en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice : le dégoût qu'il avoit conçu pour elle, n'en devint que plus grand. Du dégoût à la haine, il ne restoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi.

A dater de cet instant, le commerce qu'ils eurent ensemble ne consista plus que dans la façon de se prouver leur haine réciproque, de manière pourtant (& ce par différens motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. Alworthy ; Madame Blifil, en conséquence, redoubla de tendresse pour le petit Tom Jones, & lui prodigua les mêmes caresses qu'à son propre enfant.



CHAPITRE IV.

*Recette infallible pour regagner l'affection
d'une épouse, même dans les cas les plus
désespérés.*

LE capitaine se consoloit des mauvais quart-d'heures qu'il passoit le moins qu'il pouvoit avec son épouse, dans la contemplation & dans le calcul des richesses immenses qu'il comptoit recueillir au décès de M. Alworthy.

Il visitoit, toisoit secrètement, effimoit tout, projettoit des changemens, des réparations, des agrandissemens, tant au château, qu'aux jardins, & au parc. Ces utiles amusemens occupoient presque tout son loisir ; & il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets, & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'est-à-dire, le prompt trépas de M. son beau-frere.

C'est au milieu de ces riantes spéculations, qu'un accident, très-imprévu, vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en imaginer un plus cruel & plus propre à renverser tous les desseins & les plans de notre homme. Mais [pour ne point

tenir le lecteur trop en suspens], c'est à l'instant même où il dévorait , par avance , la succession de son beau-frère , que le pauvre capitaine... mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Grand exemple de cette vérité , si vivement exprimée dans ce passage d'Horace....

*Tu , secunda marmora ,
Locas sub ipsum funus : & sepulchri
Immemor , struis domos.*

Ce qu'on pourroit , je crois , paraphraser ainsi en françois : » Mortel aveugle !
» tu prépares les matériaux les plus précieux pour te faire un palais , quand
» le pic & la bêche te sont seuls nécessaires. Qu'as-tu besoin d'un logement de
» cinq cent pieds , sur cent ; songe à celui
» de six , sur deux ! «

M. Alworthy , sa sœur , & une autre dame , étoient dans la salle à manger , lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. Alworthy en fut véritablement affligé , & Madame Blifil , après un long évanouissement , fit retentir les voûtes du château des sons aigus de sa douleur. Tout cela étoit dans l'ordre : elle n'étoit pas femme à y manquer ; aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher époux tous les devoirs que la coutume & la décence la plus rigide exigeoient de sa veuve.

Ce second livre , quoique court , fera pourtant , avec la permission du lecteur , terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de ce qui s'est passé dans la famille de M. Alworthy , pendant le cours des douze années qui suivirent la mort du capitaine Blifil , dans la juste impatience d'amener plutôt sur la scène le vrai héros de cette histoire , que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.



L I V R E III.

CONTENANT ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, pendant le cours de deux années, c'est-à-dire, depuis que TOM JONES eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses, mais nécessaires.

DANS la résolution où nous sommes, en écrivant cette histoire, de ne flatter personne, & de laisser à la vérité seule le soin de guider notre plume, nous nous voyons forcés de présenter ici notre héros d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : Tom Jones, en grandissant, n'avoit pas donné bonne opinion de ce qu'il feroit un jour, & étoit regardé, dans toute la famille de M. Alworthy, comme ce qu'on appelle, vulgairement, un très-mauvais sujet.

Le mal de l'aventure, c'est que plus d'une raison fondeoit & justifioit le jugement que

l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage s'étoit manifesté dès l'enfance : il avoit, par exemple, été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un verger voisin, un canard chez un fermier, & une bale de paume dans la poche de M. Blifil.

Les vices du petit Jones se grossissoient encore aux yeux des spectateurs, même les plus indifférens, à côté des vertus du jeune M. Blifil. Tout retentissoit des louanges de ce dernier ; on ne promit jamais tant à son âge ; il étoit sobre, posé, pieux, & beaucoup plus discret que ne le sont bien d'autres à quarante ans ; on l'aimoit, en un mot, autant que l'on haïssoit Jones ; & l'on blâmoit M. Alwothy de souffrir que son neveu fût élevé avec un petit vaurien, dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite aventure qui arriva alors, peindra mieux le caractère de nos deux disciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom, qui, tout méchant qu'il est, est le héros de notre histoire, dans tout le domestique de la famille, n'avoit qu'un seul ami. C'étoit un garde-chasse, qui, ainsi que lui, ne valoit pas grand'chose ; dont les notions sur la différence du *tien* & du *mien*, n'étoient pas plus étendues que celles de Tom lui-même ; & que l'on soupçonnoit, avec quelque espece de fondement, de n'avoir pas peu servi à engager notre orphe-

fin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le canard & les fruits dérobés, avoient été portés chez lui, & que sa famille en avoit profité. Ce qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que Jones seul fut accusé & convaincu du vol, & qu'il en porta seul & la peine & le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit Tom étoit à la chasse avec ce même garde, lorsqu'une compagnie de perdrix qu'il avoit fait lever sur les terres de M. Alworthy, alla se remettre sur le territoire d'un gentilhomme du voisinage.

M. Alworthy avoit expressément défendu au garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, & notamment sur celles du gentilhomme en question, plus jaloux mille fois de sa chasse, qu'un Espagnol ne l'est de sa maîtresse. Cependant les instances de Jones, jointes au penchant naturel du garde, l'emportèrent sur les défenses de M. Alworthy : ils passèrent les bornes fatales, & tuerent une perdrix. Malheureusement pour eux, le gentilhomme, qui ne dormoit jamais, & qui n'étoit pas loin, étoit accouru au coup, avoit pris Tom sur le fait, & cherché vainement le garde, qui s'étoit caché dans l'épaisseur d'un buisson voisin.

M. Alworthy avoit été averti du crime ; dont on demandoit une vangeance éclatante.

te contre les deux coupables. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un, on avoit très-distinctement entendu deux coups de fusil : ainsi c'étoit au criminel saisi à dénoncer son complice.

Interrogé sur ce forfait, Tom avoua ingénument la vérité, & prétendit seulement qu'il avoit cru pouvoir suivre une couvée appartenante à M. Alworthy, puisqu'elle étoit originaire de son territoire; mais il nia si fermement [quoiqu'après avoir un peu hésité] qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. Alworthy l'en auroit cru sans doute, si le gentilhomme & son laquais n'eussent point persisté avec serment dans leur accusation.

Le garde-chasse, dont la réputation étoit déjà plus que suspecte, fut mandé sur le champ. Mais, sûr de la parole que Jones lui avoit donnée, de tout prendre sur son compte, il protesta, sans balancer, qu'il étoit innocent.

Mais M. Alworthy, après avoir vivement pressé Jones de confesser la vérité d'un fait qu'il étoit résolu d'approfondir, indigné enfin d'une obstination dont il n'étoit pas la dupe, le renvoya avec colere, en lui donnant jusqu'au lendemain matin pour faire ses réflexions, & en l'avertissant qu'un autre juge plus sévère iroit alors l'interroger.

Le pauvre Tom dormit très-peu. Sa plus

grande terreur n'étoit pas celle du châti-
ment ; il craignoit d'être trahi par son cou-
rage , & de se voir forcé de manquer à ce
qu'il avoit promis au garde-chasse , dont
la fortune dépendoit de sa fermeté.

Dès le matin , le révérend M. Tuakum ;
à qui M. Alworthy avoit confié l'éducation
des deux jeunes gens , vint gravement re-
nouveler l'interrogatoire de la veille , &
reçut les mêmes réponses , dont le résultat
fut une correction si sanglante , que tout
autre que Jones y eût sans doute succombé.
Il la soutint avec constance , très-déterminé
à se voir écorché vif , plutôt que de trahir
son ami.

M. Alworthy , qui s'aperçut bienrôt ,
par les discours du précepteur , outré de
n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple ,
que cet homme avoit poussé la sévérité au-
delà de ses intentions , finit par plaindre le
petit orphelin , à croire que le gentilhomme
accusateur pouvoit s'être trompé , & que
le domestique de celui-ci pouvoit n'avoir
parlé que par complaisance pour son maî-
tre. Et comme la cruauté , ainsi que l'in-
justice , étoient deux idées dont ce digne
seigneur étoit incapable de supporter un seul
instant le sentiment intérieur , il envoya ap-
peler Jones , auquel il dit , après quelques
exhortations aussi tendres que sincères... Je
suis maintenant convaincu, mon cher enfant,
de l'injustice de mes soupçons , & bien sa-

ché de la punition rigoureuse qu'ils vous ont attirée. Il lui donna ensuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret d'avoir agi si rigoureusement.

Cet excès de bonté pénétra Jones. Plus accablé de la générosité de M. Alworthy, que des coups de fouet de Tnakum, il se précipita aux pieds de son bienfaiteur... Ah, monsieur ! ah, monsieur, (lui dit-il en pleurant) votre bonté m'accable ! & d'autant plus que je m'en trouve indigne... Cédant alors au sentiment qui l'animoit, Tom alloit tout avouer à M. Alworthy, lorsque le bon génie du garde-chasse lui remit devant les yeux toutes les conséquences de cet aveu, & cette seule considération lui ferma dans l'instant la bouche.

Tnakum épuisa sa réthorique pour dissuader M. Alworthy d'une clémence qu'il croyoit déplacée, en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable. Cet avis fut rejeté. Il n'a déjà que trop souffert, répondit M. Alworthy, même en le supposant tel ; & dans ce cas, je le crois pardonnable, puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur ! s'écria Tnakum, avec chaleur : pur entêtement, pure obstination ! l'honneur peut-il inspirer un mensonge ?

L'honneur peut-il subsister indépendamment de la religion ?

Ce discours se tenoit à table , vers la fin du dîner , en présence d'un troisième personnage , qui y prit part , & qu'avant d'aller plus loin , il faut faire connoître au lecteur.



C H A P I T R E III.

*Caractère de M. SQUARE le philosophe, &
de M. TUAKUM le puritain.*

C E convive, qui depuis quelque tems demouroit chez M. Alworthy, se nommoit Square. Ses talens n'étoient pas du premier ordre ; mais une éducation savante y avoit suppléé. Il étoit fort versé dans l'étude des anciens, favoit par cœur son Aristote & son Platon, avoit cherché à se former sur ces grands modeles : mais, toujours platonicien pour la morale, il étoit souvent péripatéticien pour la religion.

Quoiqu'il eût établi sa morale sur celle de Platon, M. Square s'accordoit assez avec les opinions d'Aristote, lorsqu'il le regardoit plutôt comme philosophe, que comme législateur ; & ce dernier sentiment l'avoit amené, par degrés, au point de n'envisager les vertus que comme des matieres de théorie.

Tuakum & lui ne se rencontroient gueres sans disputer. Eh, pouvoient-ils être d'accord ? leurs principes étoient diamétralement contraires. Square étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature, & qu'il en étoit des vices de l'ame, comme de la difformité des corps, Tuakum soutenoit,

au contraire , que l'ame humaine , depuis la chute du premier homme , n'étoit plus qu'une sentine d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un seul point : c'est que le mot *bonté* n'entroit jamais dans leurs disputes. Le premier , ne jugeoit de toutes les actions que par *la règle inaltérable du droit* , & *l'éternelle convenance des choses* ; l'autre ne connoissoit d'autres loix que celles de *l'expresse autorité*.

Après ce léger crayon de leur caractère ; le lecteur est prié de se rappeler que le ministre avoit cru accabler M. Alworthy , en lui demandant *si l'honneur pouvoit subsister indépendamment de la religion ?*

Square se chargea de la réponse , qui produisit une longue dispute que je crois devoir supprimer , & sur laquelle les deux champions s'escrieroient peut-être encore , sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.



CHAPITRE III.

Apologie nécessaire pour l'auteur. Incident trivial, qui peut-être en a aussi besoin.

JE dois encore, avant d'aller plus loin, supplier le lecteur de ne pas craindre que mon but soit d'offenser personne, & surtout ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la religion, ainsi qu'à la vertu. Loin de vouloir jeter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier & ennoblir le cœur de l'homme, mon but ne tend qu'à démasquer les sectateurs outrés de deux systèmes mal conçus, par conséquent plus dangereux en Angleterre, où tout est enthousiasme, que par tout ailleurs. Ce n'est donc, ni la religion, ni la vertu que je prétends attaquer ici ; c'est l'abus de l'une, & le défaut de l'autre, dans deux personnages aussi vains qu'entêtés de l'obscur sublimité de leurs idées. Si Tuakum avoit moins négligé la vertu, & Square la religion, dans la composition de leurs différens systèmes, & n'eussent pas exclu du cœur humain tout principe de *bonté naturelle*, je me serois gardé de les représenter comme deux objets de dérision dans une histoire que je crois, après cette déclaration, pouvoir enfin poursuivre.



L'incident qui mit fin à la contestation rapportée au dernier chapitre, n'étoit autre chose qu'une querelle entre M. Blifil & Tom Jones, & dans laquelle ce dernier avoit ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu avoit occasionné leur différend. Le sage Blifil s'étoit oublié au point de traiter Tom de *vilain bâtard*; & l'autre, qui souvent n'étoit pas endurant, y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & le nez ensanglanté, demandoit justice à son oncle, & au redoutable Tuakum; Tom ne s'excusoit que sur l'atrocité de l'insulte, dont Blifil n'avoit eu garde de parler; & M. Alworthy alloit l'absoudre, en lui recommandant plus de modération à l'avenir; lorsque le vindicatif Blifil, obstiné à nier l'injure qu'il avoit faite à Tom, s'écria *qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur, capable de nier certains faits, fût au besoin en inventer d'autres.*

Quels sont, quels sont ces faits? interrompit Tuakum avec chaleur.

Blifil, qui se sentoit soutenu, révéla alors le secret que Tom lui avoit confié la veille, de sa partie de chasse avec le garde.

A ces mots, Tuakum, les yeux étincelans de joie, chanta victoire; & insulta au malheur de Jones, autant qu'à la crédulité de M. Alworthy.

Tom, aux genoux de ce seigneur, ne

se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge , dit-il , lui étoit aussi odieux qu'à tout autre ; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit de sauver le garde-chasse , & avec d'autant plus de raison , que c'étoit lui-même , qui , par ses instances , avoit forcé ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le territoire du gentilhomme voisin. Il affirma ce fait ; & finit par supplier M. Alworthy de ne punir que le vrai coupable , & de regarder en pitié la famille d'un infortuné , dont lui seul avoit causé la perte. Reprenez vos bienfaits ! Monsieur , s'écrioit-il encore en pleurant ; je vous ai déjà dit que j'en étois indigne ! Otez-moi le petit cheval qui fait tous mes plaisirs : mais pardonnez au pauvre George !

M. Alworthy , après avoir rêvé quelques instans , renvoya les parties , avec ordre de mieux vivre ensemble à l'avenir.



CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

IL est assez probable que le jeune Blifil, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avoit été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à Tom Jones une nouvelle correction, peut-être un peu plus rigoureuse encore que la première. La circonstance du nez cassé, donnoit si beau jeu au débonnaire Tuakum ! mais l'importance de l'autre matière fit oublier celle-ci : M. Alworthy déclara même qu'à cet égard, Tom méritoit plutôt d'être récompensé que puni ; & cette sentence fit tomber les verges de la main du pédagogue.

Mais il n'en disserta pas moins contre une indulgence qu'il regardoit comme criminelle. C'est, disoit-il, encourager le crime ; c'est s'en rendre complice, que de ne le point punir. Il s'étendit long-tems sur ce sujet, & notamment sur la correction des enfans : il cita *Salomon*, les *Pères*, & leurs commentateurs. De-là, passant à l'horreur que doit inspirer le mensonge, il prouva à l'assemblée qu'il n'étoit pas moins savant sur ce point que sur l'autre.

Square, après avoir rêvé long-tems, dit qu'il tâchoit en vain d'accorder le procédé.

de Jones , avec l'idée de la *vertu parfaite*. Il avoua qu'au premier coup-d'œil , on trouvoit dans cette action , l'air de la *fermeté* : mais que la *fermeté* étant une vertu , & la *fausseté* un vice , il n'étoit pas possible de les allier ensemble. Il termina son discours , dont je ne donne ici que la substance , par dire que la vertu & le vice se trouvant ici confondus , il laissoit aux lumieres de M. Tuakum à décider si quelques coups de fouet seroient absolument inutiles en cette occasion.

Nos deux docteurs , étant d'accord pour condamner Jones , ne pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune Blifil. Mettre la vérité au jour , c'étoit , suivant le docteur , remplir le premier devoir d'un homme religieux ; suivant le philosophe , c'étoit éminemment se conformer à la *regle du droit* , & à l'*inaltérable convenance des choses*.

Tout ceci cependant , quoique profondément discuté , étoit de peu de poids auprès de M. Alworthy , & ne put le résoudre à permettre que l'on châtiât Jones. Il sentoit , au dedans de lui-même , que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à son ami , s'accordoit davantage avec sa propre façon de penser , qu'avec la religion de Tuakum , & la philosophie de Square. Sur quoi il défendit expressément au premier de châtier Tom , & de lui parler du passé.

Le pédant fut forcé d'obéir, mais non sans répugnance, ni sans répéter plus d'une fois entre ses dents que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au garde-chasse, M. Alworthy crut devoir être plus sévère. Il pensoit, avec justice, qu'une fausseté hasardée pour excuser un ami, est bien moins criminelle que celle que nous inventons pour nous excuser nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, c'étoit d'avoir lâchement souffert que le pauvre Tom s'exposât, pour l'amour de lui, à un châtimement aussi rigoureux, & que le garde pouvoit prévenir, en osant déclarer la vérité. Arrêt, en conséquence, en vertu duquel George fut payé, & chassé du service de M. Alworthy.

Dès que cette histoire fut rendue publique, bien des gens, en comparant la conduite de Blifil avec celle de Jones, ne furent pas du sentiment de MM. Square & Tuakum. Blifil, qu'on estimoit auparavant, fut regardé comme une ame basse, comme un tartuffe, sans honneur & sans foi. Tom, qui la veille étoit aussi craint que haï, parut aussi généreux qu'estimable.

Quel affront pour nos docteurs, qui tous deux avoient une prédilection décidée pour Blifil, souple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talens de chacun d'eux en par-

ticulier, & ne cessant, en leur absence ; de rendre graces à son oncle de lui avoir choisi de si grands maîtres ! louanges indirectes qui leur étoient rendues par le canal de l'oncle, & qui, par conséquent, les flattoient davantage. Tous deux haïssoient Jones, étourdi, dissipé, souvent sans respect pour eux, inattentif à leurs préceptes, ainsi qu'à leurs exemples, incapable d'en sentir l'excellence & de les admirer ; bâtard de plus, par conséquent indigne que des maîtres aussi sublimes fussent forcés, par pure complaisance, de se rabaisser jusqu'à lui.

Lorsque M. Alworthy, qui préféroit avec raison l'éducation privée, à celle des colleges d'Angleterre, avoit cherché un précepteur pour son neveu & pour Jones ; un de ses intimes amis lui avoit indiqué & recommandé Tuakim, comme un homme qui, après avoir passé presque toute sa vie dans un college, avoit une grande réputation du côté de la science, de la religion & des mœurs. Il n'avoit point, dans les commencemens, démenti ce caractère ; les imperfections n'avoient percé que par degrés, mais n'avoient point assez frappé M. Alworthy, pour lui faire oublier les bonnes qualités du docteur. Ajoutons à ceci que les erreurs qu'il avoit apperçues dans la doctrine de Square, engageoient encore plus ce seigneur à ne pas renvoyer

Tuakum, sur-tout après avoir imaginé que les tempéramens différens de ces deux personnages, étoient très-propres à les corriger mutuellement de leurs défauts; & qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter, pour les deux disciples, que d'excellens principes de religion & de vertu.

Après avoir fait part au lecteur de cette observation nécessaire, il nous reste à lui rendre compte d'un nouveau motif qui engageoit secrètement le philosophe & le pédagogue à marquer plus d'attachement pour Blisil, que pour Tom. Mais cette matiere est assez importante, pour mériter un chapitre particulier.



C H A P I T R E V.

Cela est encore mieux fondé.

APPRENEZ donc, lecteur, que dès leur entrée au château, nos deux savans avoient pris tant de goût pour M. Alworthy, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la religion, que chacun d'eux avoit résolu de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'est-à-dire, que l'un & l'autre avoient jeté les yeux sur Madame Blifil, cette bien plus riche qu'aimable veuve, dont nous n'avons fait aucune mention depuis la mort de son mari; mais que vous n'avez sans doute pas encore oubliée.

Le desir de lui plaire, les rendoit attentifs à en chetcher toutes les occasions; & la constante préférence qu'ils donnoient à son fils fut le petit Jones, leur paroissoit un moyen aussi simple que naturel de parvenir à leur but: ils ne doutoient pas que la tendre amitié de M. Alworthy pour l'enfant trouvé, ne dût très-fort déplaire à Madame Blifil. En raisonnant ainsi d'après eux-mêmes, ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant, comme un effet de sa politique, ou de sa complaisance pour son frere; d'où ils concluoient tous deux

que Tom en étoit , intérieurement , encore plus odieux à la bonne dame.

Mais , quelque discrète que fût leur passion , madame Blifil n'avoit pas tardé à s'en appercevoir , & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'est-à-dire , beaucoup de complaisance de leur part pour ses sentimens , quels qu'ils fussent ; & le plaisir , toujours flatteur , de se croire aimée.

Il est bon de savoir encore que nos deux ainans s'étoient trompés sur la haine intérieure qu'ils supposoient à madame Blifil pour le héros de notre histoire. Cette femme , comme on l'a vu , n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de son défunt mari ; elle étoit même parvenue à le haïr autant qu'elle le croyoit haïssable , lorsque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas absolument surprenant que le gage qui lui restoit de la tendresse d'un tel époux , ne fût pas extrêmement cher à ses yeux , ni qu'elle se fût accoutumée à voir , sans répugnance & sans jalousie , toutes les faveurs que son frere répandoit sur Tom Jones.

Un fait certain , (car ceux-ci ne sont pas absolument prouvés) c'est qu'à mesure que Jones grandissoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractère , de cette franchise noble , si fort en possession de plaire aux dames , on voyoit insensiblement disparoître , en madame Blifil , cette froide indif-

sérence , si voisine du mépris , qu'elle avoit toujours eue pour lui dans son enfance. On la vit même , avec étonnement , lui marquer en mainte occasion plus de tendresse qu'à son fils même ; & se plaire tellement avec Tom , qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans , qu'il parut aux yeux de Square & de Tnakum , comme un rival à tous égards si dangereux , que l'un & l'autre lui jurèrent intérieurement une haine aussi vive qu'éternelle.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Où l'auteur paroît sur la scene.

QUOIQUE M. Alworthy ne fût pas disposé, par lui-même, à envisager les choses du mauvais côté, les attentions trop marquées de madame Blifil pour Tom Jones, & la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils, firent pourtant naître, dans son esprit, des dispositions désavantageuses pour Tom.

Dès qu'il s'aperçut que Blifil n'étoit pas aimé de sa mere (& cela n'étoit que trop vrai), il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre ; & l'on fait de quel œil la compassion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans l'éloignement ; les vertus se rapprocherent : Blifil étoit jeune ; la haine de sa mere étoit injuste ; son neveu n'avoit plus de pere : que falloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. Alworthy ?

Il est vrai cependant que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentimens qu'il avoit pour Tom : mais ils préparoient son ame à recevoir des impressions qui produisirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter, & auxquels [il le faut avouer !]

*Tome I.**D*

l'imprudence & la légèreté de Tom ne contribuent que trop.

Nous nous flattons, en les transmettant à la postérité, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile aux jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne seroit - ce que par forme d'amusement. Ils pourront se convaincre que la bonté du cœur & la franchise la plus noble, quoique très-estimables à tous égards, & dignes d'enorgueillir quiconque en est doué, ne peuvent seules, hélas! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence, & la circonspection, sont nécessaires au meilleur de tous les hommes : ce sont les seules sauve-gardes de la vertu, qui, sans elles, est souvent fatale à ses plus dévoués partisans. En vain nos actions sont bonnes, si nous ne prenons soin qu'elles paroissent telles. En vain l'intérieur est orné ; si l'on néglige les dehors. La malice & l'envie sauront si bien les obscurcir, que toute la sagacité d'un Alworthy même ne pourra discerner les beautés du dedans. N'oubliez donc jamais, jeunes lecteurs, que nul homme n'a droit de se croire assez parfait pour négliger les loix de la prudence ; & que la vertu même cesse en effet d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens du *decorum*. Lisez attentivement cet ouvrage ; vous serez bientôt pénétrés de la solidité de ces principes.

CHAPITRE VII.

Evénement peu important , qui fait pourtant encore mieux augurer de TOM JONES.

LE lecteur se ressouvient , sans doute , que M. Alworthy , pour consoler Jones de la correction de Tuakum , lui avoit fait présent d'un petit cheval. Tom le garda environ six mois , & le vendit ensuite à une foire voisine du château.

Interrogé à son retour , par le docteur , sur ce qu'il avoit fait de son argent... Je n'ai rien à vous dire sur ce sujet , lui répondit Tom ; le cheval étoit à moi. A ces mots , Tuakum , enchanté d'avoir occasion de faire sentir à son disciple tout ce qu'il lui devoit , armoit déjà son bras de l'instrument de sa vengeance , quand M. Alworthy parut , accorda un répit au coupable , & voulut , avant que justice fût faite , être instruit du délit.

Vos ordres sont sacrés pour moi , répondit Jones , en se jettant aux pieds de M. Alworthy : mais , quant à ce bourreau , je ne lui répondrai jamais que par cet organe (en montrant un bâton à côté du lit) , dont j'espère bientôt être en état de me servir ,

pour le récompenser de ce que je lui dois.

M. Alworthy, aussi surpris qu'indigné de cet emportement, menaça Tom de toute sa colère, s'il s'avisait jamais de s'échapper ainsi.

Jones, moins effrayé que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur, embrassa de nouveau les genoux, en s'écriant : Ah, monsieur ! qui dans l'univers vous aime, & vous révere autant que moi ? Puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux des hommes ? Ne serois-je pas détestable à mes yeux même, si je pouvois me croire ingrat ? J'aimois, je chérissais le présent que j'ai reçu de vous ; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire ; rien au monde que le besoin le plus pressant n'aurait pu m'y forcer... Vous-même... oui, vous-même eussiez commis ce crime, si tant est que c'en soit un : je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah ! que n'aurait-il pas éprouvé, mon cher maître, si, témoin de l'état déplorable de ces pauvres enfans, & s'accusant d'avoir causé leur infortune, . .

De quels enfans entendez-vous parler ? interrompit M. Alworthy tout ému. Quelle est donc cette énigme ?

Hélas, monsieur ! de ceux de votre malheureux garde-chasse. Depuis que George a vu le malheur de vous déplaire, sa nou-

breuse & triste famille périt de faim , de froid , & de misère : je n'ai pu supporter plus long-tems le spectacle affreux de leurs souffrances. .. C'est pour les soulager, c'est pour les faire vivre , que j'ai osé me défaire du cher présent que je tenois de vos bontés... c'est pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reste rien.

Pendant cette confession , que l'éloquence du sentiment rendoit attendrissante , M. Alworthy étoit demeuré immobile , & les yeux baignés de larmes. Il se remit enfin ; & renvoya Tom , après quelques tendres reproches , en l'exhortant à ne s'adresser désormais qu'à lui-même lorsqu'il seroit question de soulager les malheureux.



C H A P I T R E V I I I .

Un malheur n'arrive jamais seul.

QUELQUES jours après cette aventure, M. Alworthy se promenant un soir dans la campagne avec Blifil & Tom, ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumière où la famille du garde - chaffe formoit un vivant tableau des miseres humaines. Leurs créanciers avoient déjà enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de Jones.

Un tel spectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. Alworthy, qui, sur le champ, donna quelques *guinées* à la mere, en lui recommandant de vêtir & nourrir ses enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à Jones. Elle apprit à M. Alworthy que Tom seul avoit empêché, depuis quelques mois, sa famille de succomber sous le poids des besoins. Il est vrai, qu'indépendamment du cheval, Tom avoit encore vendu plusieurs petits meubles à son usage, pour secourir ces malheureux.

En revenant au château; Tom fit les plus vives instances pour obtenir de M. Alworthy le pardon du garde - chaffe; &

après avoir réussi dans sa demande, vola comme un trait, malgré la pluie & l'obscurité de la nuit, porter cette heureuse nouvelle à la femme du garde.

Mais la mauvaise étoile de George opéroit pendant l'absence de son ami, & renversoit toutes ses espérances.



C H A P I T R E X I V .

*Dans lequel messieurs BLIFIL & JONES
paroissent dans un jour opposé.*

BLIFIL ne se piquoit pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'étoit Jones , mais aussi se vantoit-il d'être beaucoup plus juste. Il suivoit , en cela , les préceptes de Square & de Tuakum : l'un , comme l'on fait , ne la croyoit pas compatible avec la *regle inaltérable du droit* ; l'autre tenoit toujours fermement pour la *justice* , & laissoit au ciel seul le droit de faire grace.

M. Blifil , qui s'étoit tu en présence de Jones , profita donc de son absence. Toutes réflexions faites , il ne pouvoit souffrir que son oncle s'écartât des bons principes , en répandant ses faveurs sur des sujets qu'il n'en croyoit pas dignes.

Il avoit su que George avoit été accusé & poursuivi quelque tems auparavant , par un gentilhomme nommé M. Western , pour un lievre tué au gîte. Le délit étoit réel ; mais il n'étoit pas moins vrai que le lievre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux , dont la famille mouroit alors de faim.

Quoi qu'il en fût , la chose rapportée sans aucune des circon^{stances} qui pouvoient

la rendre excusable, & sous le sceau du secret, indisposa de nouveau M. Alworthy contre George; & avec d'autant plus de raison, que M. Alworthy, voisin de M. Western, avoit des ménagemens à garder avec ce gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contre-tems; & chercha vainement ce qui l'avoit pu causer. Mais le coup étoit porté, & M. Alworthy étoit ferme quand il croyoit avoir raison de l'être. Il défendit à Tom de lui parler jamais du garde, en promettant pourtant d'avoir quelque pitié de sa famille. Il fallut se taire, & chercher quelqu'autre moyen d'être utile à George.

Ce M. Western, dont nous venons de parler, étoit un déterminé chasseur, & vraiment passionné pour toutes les especes d'exercices usités en Angleterre. Tom s'étoit lié avec lui depuis quelque tems, & avoit acquis ses bonnes grâces, en franchissant à cheval plus d'une barrière, & en faisant nombre de tours de force, qui, aux yeux de M. Western, présageoient que Jones seroit un jour un grand homme.

Les talens n'ont besoin que d'être encouragés : Tom fit des progrès rapides, & fut bientôt de toutes les parties de M. Western. Les chiens, les fusils, les chevaux, la table de cet opulent seigneur de paroisse, furent bientôt à la disposition de notre héros, qui se promit bien de profiter de sa faveur pour

obtenir le pardon de son ami George , ou pour le faire placer chez ce gentilhomme même.

Pour réussir dans un projet si difficile ; & que le bon cœur de Jones peut seul justifier , il crut devoir faire sa cour à la fille unique de M. Western , âgée de dix - sept ans , & qu'après ses chiens & ses chevaux , le pere chérissoit par-delà toutes choses. Il suffisoit que Tom connût le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son pere , pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais , attendu qu'il s'agit de l'héroïne de notre histoire ; que nous aimons beaucoup , & que le lecteur aimera peut-être aussi lui-même , il nous paroîtroit peu décent de ne la lui présenter qu'à la fin d'un livre.



L I V R E IV.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

*Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN.**Enfantillage qu'il étoit nécessaire de rapporter , à cause de leurs suites importantes.*

LE véridique auteur de cette histoire a fait un portrait en grand & très-détaillé des charmes , de la figure , du caractère , & des talens de notre héroïne ; & moi , pour épargner à nos François , moins patients que nos voisins , l'ennui toujours inséparable des longueurs , je dirai tout simplement

Que Sophie étoit belle , Et , qui plus est , aimable.

Ceux de-mes lecteurs dont l'imagination ; pour s'échauffer , a besoin d'être fixée sur un objet particulier , peuvent ouvrir celui de nos romans qui leur tombera le plutôt sous la main : le portrait de la première princesse , pourvu qu'elle ait des grands yeux

noirs, bien coupés, vifs, & pleins de douceur, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de nymphe, *la noble modestie de Diane, & les graces de Vénus*: pourvu, dis-je, qu'il trouve à-peu-près ce portrait dans Cyrus, dans Clélie, ou ailleurs, c'est d'après nature celui de notre héroïne, & ma tâche est remplie.

J'ajouterai pourtant que, si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui, après avoir passé sa jeunesse à la cour, & bien connu le monde, s'étoit enfin retirée depuis quelques années dans ses terres, où, charmée des heureuses dispositions de sa niece, elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge d'environ dix-huit ans que Sophie paroît sur la scène, accompagnée de tous les charmes qu'embellissent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déjà dit à quel point elle étoit aimée de son pere, & combien Jones, par cette seule raison, croyoit devoir s'attacher à elle, dans l'espoir de l'intéresser pour son ami le garde-chasse.

Mais nous sommes forcés, avant que de passer plus loin, de récapituler rapidement

quelques matieres antérieures, & plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les différens caractères de MM. Alworthy & Western ne permissent pas entr'eux beaucoup d'intimité, ils vivoient cependant en bons voisins : moyennant quoi les jeunes gens des deux familles, qui se connoissoient depuis l'enfance, avoient souvent vécu ensemble.

La gaieté de Tom sympathisoit beaucoup plus avec le caractère de Sophie, que la grâve austérité de M. Blifil ; & la préférence qu'elle donnoit toujours à l'un étoit si marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de l'autre pour n'y paroître pas sensible.

Cependant, comme nous présumons volontiers ceux que nous avons offensés capables de quelque ressentiment, Mademoiselle Sophie crut devoir attribuer à celui de M. Blifil, une action que Square & Tuakum prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait présent à Sophie d'un petit oiseau qu'il avoit déniché, élevé, & instruit à chanter.

Sophie, qui ronchoit alors à sa treizieme année, étoit si attachée à son oiseau, que sa principale affaire, & son plus grand plaisir, étoit de le nourrir, & de s'en amuser. Aussi, le petit Tomy (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiseau) mangeoit-

il toujours dans la main de sa belle maîtresse, & couchoit-il toujours dans son sein.

Un jour que M. Alworthy & sa famille avoient dîné chez M. Western, la compagnie étant dans le jardin, & Blifil ayant plus que jamais remarqué l'extrême attention de Sophie pour son oiseau, la pria de le lui confier un instant. Elle ne crut pas devoir lui refuser ce léger plaisir. Mais à peine eut-il l'oiseau dans sa main, qu'après avoir dénoué le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel Blifil le lâcha tout-à-coup dans les airs.

Sophie, aussi surprise qu'affligée, fit un cri perçant qui attira bientôt Tom Jones.

Son premier mouvement fut d'insulter Blifil; le second, de se débarrasser de son habit, & de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'étoit réfugié.

Il étoit même sur le point de le rattrapper, lorsque la branche, qui s'étendoit sur un canal assez profond, vint à se rompre, & le laissa tomber dans l'eau.

L'inquiétude de Sophie alors changea d'objet : le danger que couroit Tom la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant : & Blifil même eut presque assez d'humanité pour seindre de la secourir.

La compagnie, qui n'étoit pas éloignée, arriva dans l'instant même où le pauvre

Tom, après s'être longtems débattu, atteignoit le rivage. Tuakum, à cet aspect, débuta par entrer en fureur ; mais il fut retenu par M. Alworthy, qui demanda à Blifil ce qui pouvoit avoir occasionné cet accident.

Blifil avoua, sans balancer, ce qu'il avoit fait, en s'excusant sur ce que, par la loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté. Qu'il n'auroit jamais imaginé que Mademoiselle Sophie pût être si sensible à une si légère perte : & qu'il étoit d'autant plus fâché de l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chute de Jones, après avoir volé sur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un épervier.

Sophie, dont l'accident de Jones avoit attiré toute l'attention, en'apprenant la malheureuse fin de son oiseau, versa beaucoup de larmes, & se retira dans sa chambre, en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autres. Les deux jeunes gens furent renvoyés au château ; & les gens raisonnables retournerent à leur bouteille, où Tuakum & Square, en louant également l'action de Blifil (quoique très-peu du goût de MM. Alworthy & Western), prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de religion & de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de l'aventure de Poiseau , que nous n'avons pu nous dispenser de raconter , quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre histoire est maintenant parvenue.



CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

*P*ARVA leves capiunt animos : peu de chose gagne un cœur tendre ; c'étoit le sentiment d'Ovide , de ce grand maître , en fait d'amour. Ce qu'il y a de bien certain , c'est qu'à dater de ce jour même , Sophie se sentit autant de penchant pour Jones , que d'éloignement pour Blifil ; & que plus d'une rencontre de ce genre , arrivées depuis de tems à autres , & que la différence du caractère de nos deux condisciples doivent faire présumer au lecteur , ne servirent qu'à fortifier les sentimens de la jeune Sophie.

Quel que fût son peu d'expérience , elle réfléchissoit assez pour appercevoir que Tom , tout léger , tout dissipé , tout polisson [tranchons le mot] qu'il sembloit être , n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que M. Blifil , quoique prudent , discret & sérieux , n'avoit d'autre intérêt en vue que celui d'un seul : & quel étoit ce *seul* ? C'est une énigme aisée à deviner.

Depuis trois ans que Sophie étoit sous la tutelle de sa tante , elle avoit peu vu nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant un jour diné avec cette même tante ch. z

M. Alworthy ; & c'étoit précisément quelques jours après l'aventure du garde-chasse , & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de Tom avoit été racontée par M. Alworthy ; Sophie n'en avoit pas perdu une syllabe , & la tante même n'en avoit pu tirer une seule de sa niece que sur ce sujet , à leur retour au château de M. Western.

Mais la femme de chambre de Sophie lui ayant demandé , en la déshabillant , des nouvelles de M. Blifil : ne me parlez de cet homme , [répondit Sophie avec vivacité] je hais autant son nom , que je déteste tout ce qui tient de la bassesse & de la perfidie. Je ne conçois pas même , que M. Alworthy ait permis qu'un pédant barbare ait si cruellement puni le pauvre Tom pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractère.

Au retour de Sophie chez son pere , il lui avoit confié le gouvernement de la maison , & l'avoit fait asseoir au haut bout de la table , où Tom [qui , par ses talens pour la chasse , étoit devenu le plus cher favori de M. Western] dînoit presque journellement.

Les caractères francs & vifs , sont ordinairement galans ; & la galanterie , lorsqu'elle part d'un bon fond , tel qu'étoit réellement celui de Jones , rend bientôt un jeune homme attentif , obligeant , & presque toujours complaisant pour les femmes.

Tom, par cet endroit seul, se faisoit heureusement distinguer parmi la foule des gentilshommes du voisinage, qui fréquentoient chez M. Western. Aussi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, que Tom avoit acquis, parmi les dames du canton, la réputation d'un très-aimable cavalier. Il ne marquoit pourtant rien en particulier pour Sophie, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme ; il croyoit devoir cette espèce de distinction à sa beauté, à sa fortune, & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux supérieure à toutes celles de son sexe : mais, de défauts sur sa personne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'insensibilité fait sans doute, dès-à-présent, mal augurer de lui ; mais peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence & la modestie d'une fille bien née, avoit le cœur tendre & les passions vives. Ses sentimens se développoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec Jones, qu'il falloit être aussi jeune & aussi étourdi que lui, pour n'en rien appercevoir. M. Western lui-même, si toutes ses idées n'eussent pas été renfermées dans son écurie & dans son chenil, en auroit certainement conçu des soupçons. Mais le bon homme étoit si loin de là, qu'il procuroit lui-même à Tom autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pu désirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant que ce penchant de Sophie pour Tom eût échappé à tous les yeux , puisque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçue elle-même ; & que son cœur étoit irrévocablement perdu avant qu'elle se doutât qu'il fût seulement en danger.

Telle étoit la situation des choses , lorsqu'un après midi , Tom , ayant trouvé Sophie seule , lui dit , d'un ton très-sérieux , qu'il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien , soit dans la contenance , soit dans le propos de Tom , ne dût faire soupçonner à Sophie qu'il eût à lui parler d'amour ; certaine émotion , qui s'empara tout-à-coup d'elle , ne lui eût pas laissé la force de répondre , si Tom , qui pour lors n'avoit que sa requête en tête , ne se fût point hâté de la tirer d'embarras , en implorant toute sa protection , pour son ami le garde-chasse.

A ces mots , Sophie revenue de son trouble , lui répondit en souriant avec douceur : telle est donc la grace importante que vous me demandez d'un air si grâve ? Je vous l'accorde de grand cœur : je plains véritablement ce pauvre homme , j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles étoient une de ses propres robes , du linge , & dix schellings en argent. Tom en avoit su quelque chose , & c'est

ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à Sophie ; qui , charmée d'avoir trouvé l'occasion de l'obliger , lui demanda une grâce à son tour.

Une grâce , madame ! (s'écria Tom) ah ! si vous connoissez tout le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres , vous sentiriez qu'il n'en est point pour moi de plus extrême. Oui , madame , je vout le jure ! oui , je jure , par cette chere main , que je voudrois pouvoir sacrifier mes jours pour vous !

Il s'étoit saisi , en s'exprimant ainsi , de la main de Sophie , qu'il baisoit & rebaisoit avec transport : c'étoit la premiere fois qu'il avoit osé les toucher. Les joues de cette aimable fille , qui , l'instant auparavant , étoient pâles , se couvrirent tout-à-coup d'une rougeur , *qui changea tous les lis en roses* : Sophie , pour la premiere fois , sentit des mouvemens , jusqu'alors étrangers pour elle ; & qui , lorsqu'elle eut le tems d'y penser , lui dévoilerent des secrets , que le lecteur a sans doute déjà pénétrés.

Dès qu'elle pût parler (& ce ne fût pas sitôt qu'elle l'eût voulu) elle lui dit que la seule grâce qu'elle attendoit de lui , étoit de moins exposer son pere aux dangers de la chasse ; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de maniere à la faire trembler chaque jour pour sa vie ; qu'elle le supplioit enfin

de faire enforte que M. Western se ménageât à l'avenir un peu plus qu'il ne l'avoit fait ci-devant.

Tom jura sincèrement d'exécuter les ordres de Sophie ; & , après l'avoir tendrement remerciée des bontés qu'elle daignoit avoir pour George & sa famille , il la quitta comblé de joie de son heureux succès.

Sophie n'étoit pas moins contente , mais dans un autre sens. Le cœur de mon lecteur , mâle ou femelle , (si l'un ou l'autre en eut jamais) sentira mieux tout ce qui se passoit en elle , que je ne pourrois le lui dire , eussai-je autant de bouches qu'un poète pourroit en désirer pour manger aux dépens d'autrui.

M. Western avoit coutume l'après midi , sitôt qu'il étoit ivre , de s'endormir au son du clavecin. Il étoit grand amateur de musique , & peut-être même auroit-il pu passer pour connoisseur : car il se déchaînoit toujours contre les plus fameux ouvrages de Hendel. Rien ne trouvoit grace à ses yeux , que ce beau simple & naturel , que tout le monde peut chanter , & qu'on retient dès la première fois : aussi , *le vieux Sir Simon* , *Jean Bobbing* , & quelques autres vaudevilles de cette rare espèce , étoient ses airs les plus chéris , & les seuls qu'il pût trouver bons.

Sa fille , quoique musicienne , & zélée partifanne de Hendel , trouvoit tant de



plaisir à amuser son pere, qu'elle s'étoit prêtée à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appeloit le *bon goût*, & obtenoit, quoiqu'avec peine, la permission de jouer quelques symphonies modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec Jones, Sophie, au moment où son pere quittoit sa bouteille, joua trois fois de suite, & sans se faire prier, tous les airs favoris du bon homme : faveur dont il fut si comblé, que, s'élançant tout-à-coup de son siege, il jura, en embrassant tendrement sa fille, que sa main se perfectionnoit tous les jours. L'occasion ne pouvoit être plus favorable pour remplir la promesse qu'elle avoit faite à Jones : Sophie en profita, & obtint toutes ses demandes.

Le succès de Tom, dans cette grande affaire, fit du bruit dans le pays : on en parla diversement. Les uns applaudissoient à son bon cœur, d'autres s'en moquoient, & disoient qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégéât son semblable.

Bliss, sur-tout, en étoit indigné : il avoit toujours mesuré sa haine, pour le garde-chasse, à l'amitié que Tom avoit pour lui : non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre offense, mais par pur amour de la religion & de la vertu. Aussi Bliss regarda-t-il

son rétablissement comme un reproche tacite, très-offensant, pour M. Alworthy; & soutint-il gravement que nul autre motif n'avoit pu induire qui que ce soit à faire du bien à un aussi vil personnage.

Tuakum & Square parlèrent sur le même ton : la jalousie de tous les deux, & surtout celle du dernier, (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelques progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenue à son comble, contre notre ami Jones. Notre héros, qui touchoit alors à sa vingtième année, étoit en effet beau garçon; & la dame, à toutes les attentions qu'elle avoit pour lui, sembloit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant, toute leur malice échoua auprès de M. Alworthy, qui se déclara très-satisfait du procédé de Tom, vanta sa persévérance, la candeur de son amitié, & souhaita qu'il pût donner souvent des preuves d'une vertu qu'il trouvoit si loable.

Mais la fortune qui, d'ordinaire, sert mal les jeunes gens du caractère de Tom, pour se vanger peut-être du culte un peu trop négligé qu'ils lui rendent, se préparoit à mettre les actions de ce jeune homme dans un jour un peu moins favorable aux yeux de M. Alworthy. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

*Motifs de l'insensibilité de JONES pour
SOPHIE.*

J'AI bien peur que deux especes de gens n'aient déjà conçu quelque mépris pour mon héros, en égard à sa conduite envers Sophie. Les uns l'accusent déjà sans doute d'imprudence, en lui voyant ainsi négliger l'occasion de faire une grande fortune; les autres ne condamnent peut-être pas moins sa froideur pour une belle fille, qui paroît n'avoir d'autre desir que celui de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'entreprendrai point de le justifier absolument. Je dirai seulement que Jones, soit qu'il les tint ou de Triakum, ou de Square, ou d'ailleurs, avoit ce qu'on appelle des principes.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais d'y tomber, sans le sentir, & sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrète, par exemple, qui lui avoit appris qu'un homme qui, après avoir été bien accueilli dans une maison, finit par en voler le maître, doit être regardé comme le plus lâche &

Tome I.

E

le plus méprisable des scélérats. C'est ce sentiment intérieur, qui lui disoit tout bas, que, si ce même homme, non content de voler le bien de son hôte, lui enlevait encore sa fille, il n'étoit aucun genre de supplice dont cet infâme ne fût digne.

S'il eût été bien amoureux de Sophie, je ne dis pas qu'il n'eût peut-être oublié ces principes. Mais quelle différence entre un relâchement qu'inspire un sentiment aveugle, & celui qui n'auroit pour but que le très-vil intérêt personnel !

Avouons donc que Tom n'étoit rien moins qu'insensible aux charmes de Sophie ; qu'il étoit, au contraire, enchanté de sa beauté, & de tout ce qu'il découvroit à chaque instant d'aimable en elle : mais que des qualités si propres à tourner la tête, n'avoient pas fait dans celle de Jones des impressions aussi profondes que le lecteur eût pu le désirer. Mais, comme indépendamment de ces raisons, on pourroit peut-être encore le soupçonner d'un peu trop de froideur, il faut vaincre nos répugnances, & dire enfin les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc, amis lecteurs, que Tom étoit ce qu'on appelle amoureux ; mais que c'étoit d'une autre femme.

Je vois votre surprise, & je vous entends condamner ma réticence : vous ne devinez pas quelle est cette rivale de Sophie, dont

nous n'avons pas encore dit un mot ! Car, quant à madame Blifil, quoique nous nous soyons vus forcés de parler des égards qu'elle avoit pour Tom, nous n'avons pourtant, je crois, rien avancé d'où l'on puisse inférer qu'il eût conçu quelque tendre penchant pour elle.

Pour ne vous pas faire trop languir ; rappelez-vous donc maintenant, que nous avons déjà parlé plus d'une fois de la famille de George Seagrim, le garde-chasse, consistant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on nommoit Moly, passoit pour une des beautés du canton.

Congrève dit très-bien ; *qu'il est dans le vrai beau, certain je ne fais quoi, qui frappe rarement les ames vulgaires* : donc la misère, & même les haillons, ne peuvent dérober ce précieux *je ne fais quoi* aux ames d'une espece plus sublime.

Quoi qu'il en soit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impression sur Tom, que lorsque Moly avoit commencé d'atteindre à sa seizième année : c'est alors que Tom, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. Moly avoit déjà senti pour lui quelque tendresse ; & , sans les principes de Jones, il n'eût pas dédaigné d'en profiter. Mais, quoique son tempérament le portât de reste à jouir du bien

présent, notre héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foiblesse d'une jeune personne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, que comme une action très-condamnable. D'ailleurs, l'amitié qu'il avoit pour George, & la pitié que lui inspiroit l'état de sa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réflexions, il obtint assez sur lui-même pour abandonner cette poursuite, au point d'être trois mois entiers sans aller chez le garde-chasse.

Ce refroidissement subit, de la part d'un jeune homme dont on se flattoit d'être aimée, ne fut pas du goût de Moly. Cette fille, que nous avons dit si belle, l'étoit bien en effet : mais, de ces beautés inâles & vigoureuses, dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure ; de ces femmes, en un mot, qui, de leur sexe, n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, & quelqu'autre chose encore, augmenta sa passion pour Jones, au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer chaque jour sur ses pas. Elle en fit tant, enfin, que Tom eût surpassé tous les héros de Scudéry & de la Calprenède, s'il eût pu résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse, (& en falloit-il tant avec un amant, de l'âge & du caractère de Tom !) elle se conduisit si bien, dis-je, qu'il n'attribua la défaite de Moly qu'à lui-même, & qu'il

ne la regarda que comme une tendre amante, qui avoit enfin succombé à la violence des feux de son amant, & à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser, & le bon cœur de Tom, sont maintenant assez connus, pour que le lecteur trouve un peu moins étrange, qu'il ne vît plus dans la tendre Moly qu'un objet, dont le bonheur ou l'infortune étoient devenus dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle est enfin la vraie raison de cette espèce d'insensibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de Sophie: d'un côté, il ne pouvoit se résoudre à abandonner Moly, sur-tout dans la situation critique où elle se trouvoit alors; de l'autre, à tromper une fille aussi aimable & aussi respectable, à ses yeux, que l'étoit en effet Sophie Western.



C H A P I T R E IV.

Le plus court de ce livre.

LA mere de Moly, qui fut la première à s'appercevoir du naissant embonpoint de sa fille, crut que le seul moyen de le cacher plus sûrement aux yeux du voisinage, étoit de lui faire porter cette même robe dont Sophie, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut enchantée de cette occasion de relever ses attraits : car, quoique son miroir les lui eût souvent exagérés, même à travers l'extrême simplicité de son ajustement, elle imagina cependant que cet accroissement de parure ne pouvoit qu'ajouter à ses charmes aux yeux de son amant, & peut-être étendre aussi ses propres conquêtes.

C'est en partant de cette idée, que, dès le dimanche suivant, Moly, revêtue de la robe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres présens de Jones, sortit un matin de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemina à la paroisse.

Que les grands sont trompés, s'ils se flattent de s'être approprié tout ce qui est du ressort de l'ambition & de la vanité ! ces nobles sentimens fleurissent tout autant dans

une église, ou dans un cercle de village, que dans les assemblées les plus illustres : plus d'une obscure sacrifiée a vu concerter des projets, & des ressorts de politique, dignes d'étonner un conclave. Les femmes d'un état subalterne ne sont pas moins savantes dans les ruses & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures, soit par la qualité, soit par la fortune. La plus mince bourgade a ses prudes, ses coquettes, ses modes, ses lorgneries, ses rivalités, ses tracasseries, ses scandales.

Géans du siècle ! laissez tomber un œil moins dédaigneux sur la prétendue ignorance de vos inférieurs ; & vous, vulgaire, respectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'église, longtemps avant qu'aucun des paroissiens l'eût reconnue. Chacun se demandoit tout bas quelle étoit cette dame ? Mais, dès qu'on fut bien convaincu que c'étoit elle, le ricannement, le chuchotage, & les éclats de rire devinrent si bruyans dans le canton des femmes, que M. Alworthy fut obligé d'interposer son autorité pour y rétablir la décence.



C H A P I T R E V.

Combat.

MONSIEUR Western avoit une terre dans cette même paroisse; &c, comme son château étoit moins éloigné de cette église que de la sienne, il venoit souvent au service à la nôtre. Il y étoit avec la charmante Sophie, lorsque ce scandale arriva.

Sophie, qui trouva la fille passable, eût pitié de la simplicité qu'elle avoit eue de se vêtir ainsi, &c de ce que son imprudence eût fait éclater jusqu'à ce point la jalousie de ses égales. A peine fut-elle de retour chez son pere, qu'elle envoya chercher le garde-chasse, auquel elle ordonna de lui amener sa fille, avec promesse d'en avoir soin, &c de la prendre peut-être à son service, lorsque sa femme de chambre, à qui elle avoit donné son congé, seroit sortie.

George, qui n'étoit déjà que trop instruit de la situation de sa fille, à cette proposition, se crut frappé de la foudre. Il répondit, en bégayant, qu'il craignoit que sa fille ne fût trop mal-adroite pour servir une si grande dame. Peu importe, repartit Sophie: elle apprendra bientôt, je l'aime; envoyez-la moi.

George, à ces mots, revint chez lui pour consulter sa femme sur les moyens de sortir d'embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter bien d'autres.

La belle robe de sa fille avoit mis au désespoir toutes les femmes du village. A peine M. Alworthy & la noblesse des environs avoit quitté l'église, que cette rage, trop long-tems retenue, avoit éclaté en injures. Moly, qui avoit du courage, n'avoit pas cru devoir les supporter. Des injures, on en étoit venu aux voies de fait: on avoit eu l'indignité d'éclabouffer, & de gâter sa robe; & la vivacité de son ressentiment avoit achevé d'en faire une héroïne, qui, après avoir mis hors de combat la moitié de ses ennemis, alloit être accablée par l'autre, si Tom Jones, qui par hasard passoit à cheval avec Square & Blifil, n'eût pas, à coups de fouet, dispersé toutes ces furies, & fait porter la triste Moly chez son pere.

La douleur de Tom est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les secours possibles, il se vit obligé de la quitter pour aller rejoindre sa compagnie, après lui avoir dit à l'oreille, en l'embrassant, qu'il comptoit la revoir le soir. Les sœurs de Moly eurent beau champ

pour la désespérer , après le départ de Jones ; & la mere même , quoique premiere cause du malheur de sa fille , fit *chorus* avec elles. Moly se défendoit avec vigueur ; & toutes crioient ensemble à tue-tête , lorsque George arriva chez lui , chargé & très-embarrassé des propositions de Sophie.

Il épuisa vainement ses poumons , pour obtenir un moment d'audience. Le pauvre homme , étourdi du bruit , ainsi que des reproches de sa femme & de ses filles , (à cause de son attachement pour Jones , d'où , disoit-on , provenoit le déshonneur de la famille) ne savoit plus à quel saint se vouer. Il n'étoit naturellement ni méchant , ni brutal ; mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience , qu'après avoir longtemps cherché , de bonne foi , un remède propre à calmer sa bile , il étoit depuis peu parvenu à en trouver un , violent , il est vrai , & peu usité dans ce qu'on appelle un *certain monde* ; mais vraiment sûr , & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Maître George , qui , par bonheur , en avoit la recette au bout du bras , en fit un prompt usage ; & le calme subit , qui succéda à la tempête , le convainquit , plus que jamais , de la vertu de ce puissant *topique*. Un grand conseil se tint ensuite ; & Moly acheva de remettre le calme dans

l'esprit de sa mere , en lui laissant entre-voir quelques *guinées* que lui avoit données son ami Jones. Sur quoi le conseil décida que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de mademoiselle Sophie , il falloit chercher un prétexte pour procurer cette place à l'une de ses sœurs.



CHAPITRE VI.

*Nouvelles racontées par le ministre SUPLE :
Effets qu'elles produisent.*

LE lendemain, Tom, après avoir chassé le matin avec M. Western, fut retenu à dîner chez lui.

Sophie étoit plus gaye & plus brillante encore que de coutume : Jones, probablement, avoit quelque part au foin qu'elle avoit pris de sa pature ; & si son dessein étoit de le charmer, sa réussite fut complète.

M. Suple, ministre de la paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit un très-bon homme, très-taciturne tant qu'on mangeoit, mais qui parloit plus qu'un autre au dessert.

Ce fut alors que, recouvrant la parole, il apprit à M. Western que M. Alworthy, le matin même, avoit condamné une fille du village à être conduite à Bridwel. [*]

[*] On a déjà dit que c'est une fameuse maison de correction.

Cette nouvelle, vu le caractère doux & pacifique du juge, étonna beaucoup l'assemblée, qui fut bien plus surprise encore, en apprenant que la coupable étoit Moly, dont la foiblesse, pour quelqu'un qu'elle n'avoit jamais voulu nommer, n'étoit maintenant que trop publique dans la paroisse. M. Alworthy, disoit-on, informé de la scène scandaleuse de la veille, en plein cimetière, & qui avoit mandé Moly pour en savoir tout le détail, s'étoit d'abord aperçu de l'état de cette fille, qui, forcée d'avouer sa faute, étoit peut-être déjà en route pour le lieu destiné à sa pénitence.

Au discours du ministre, Tom, quittant brusquement la table, étoit parti comme un éclair; un long éclat de rire, de la part de M. Western, avoit rendu le ministre muet; & Sophie, rouge comme un rubis, ne regardoit fixement que la table. M. Western alors, redoublant ses éclats, affirma, très-groffièrement, qu'il connoissoit le pere de l'enfant; qu'il venoit de boire avec lui, & qu'il ne lui en vouloit pas plus de mal.

Sophie alors, sous prétexte que M. son pere alloit entrer en belle humeur, se retira dans son appartement, où l'intérêt sensible qu'elle prit à la nouvelle du ministre, lui prouva que son cœur étoit plus vive-

ment blessé, qu'elle n'avoit encore osé le croire.

M. Western, après sa *méridienne* ordinaire, fit en vain appeler sa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête la dispensa de descendre, & même pour souper : ce qui mit le bon gentilhomme, qui n'aimoit pas à manger, encore moins à boire seul, dans la nécessité de faire appeler un fermier voisin, pour avoir du moins à qui parler.



CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait, dira quelqu'un.

TOM JONES, qui avoit couru le matin sur les chevaux de M. Western, n'en ayant point à lui dans l'écurie, & ne jugeant pas à propos de perdre un quart-d'heure à en faire seller un, prit le parti de retourner au château à pied; & ce voyage, qui étoit de plus d'une lieue, fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la première-avenue de M. Alworthy, il rencontra le connétable [*], avec sa suite, qui se mettoit en devoir de conduire la triste Moly à sa destination. Le brave Tom, outré de ce spectacle, & ne connoissant plus d'égards, s'approche, fend la presse, s'empare de Moly, & jure, en l'embrassant, qu'il tuera le premier qui osera lui faire violence.

Le connétable, tremblant & chapeau bas, ouvroit de grands yeux, & ne savoit quel parti prendre. Jones le pria poliment de revenir avec lui chez son pere; (c'est ainsi qu'il crut alors devoir appeler M. Alwor-

[*] Officier de police, dont les fonctions sont à peu près celles de nos commissaires.

thy) je suis certain, s'écria-t-il, qu'il n'a besoin que de m'entendre pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet officier, qui de bon cœur eût composé à moins, ne se fit pas prier deux fois.

M. Alworthy étoit à la promenade: Tom laissa son monde dans la salle publique, & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il se jeta à ses pieds, lui avoua sa faute, & le supplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une infortunée, beaucoup moins coupable que lui.

M. Alworthy, quoique touché de la douleur, & sur-tout de la sincérité de Jones, étoit ennemi du vice: la clémence & la justice, qui combattoient à la fois dans son cœur, le laissoient indécis & embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. Jones étoit toujours à ses pieds, écoutant avec humilité les pieuses & vives remontrances de son bienfaiteur, qui, enfin, attendri par le repentir du pécheur, consentit que Moly fût renvoyée chez ses parens, pour y pleurer sa faute, & vivre mieux à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. Alworthy quelques impressions peu favorables pour Jones. Mais, après avoir réfléchi sur le fond du caractère de ce jeune homme, il revint à en avoir la même opinion que le lecteur en a déjà

ſans doute : c'eſt-à-dire , qu'en peſant ſes vertus & ſes vices , la balance lui parut pancher du bon côté.

Auſſi Tuakum perdit-il ſon tems , lorsqu'inſtruit de cette hiſtoire par le religieux Blifiſ , il vint pour noircir Tom dans l'eſprit de ſon protecteur. Tout le venin de ſes pieuſes invectives ne fut payé que de cette froide réponſe : je ſais que les jeunes gens du tempérament de Tom ne ſont que trop ſujets au vice que vous avez raiſon de condamner ; mais j'ai vu le fond de ſon cœur , & la vérité de ſon repentir ; ainſi comptez qu'il ſe corrigera.

Square , moins violent , mais plus artificieux , ſ'y prit moins lourdement pour tirer parti de cette avanture au gré de ſa haine pour Tom.

Le lecteur n'a ſans doute pas oublié les petits incidens de la perdrix tuée , du cheval vendu , ni des autres faits également graves , rappottés dans notre ſecond livre : tous événemens , qui , bien loin d'avoir altéré l'affection de M. Alworthy pour l'orphelin , n'avoient fait que la fortifier. Les ames fortes & généreuſes pardonnent volontiers aux foibles ; & la pitié les y attache d'autant plus.

Square lui-même n'en étoit pas à ſentir les effets qu'avoient pu produire ces différentes bonnes actions de Jones , dans une ame de la trempe de celle de M. Alworthy.

Notre philosophe savoit très-bien ce que c'étoit que la vertu, quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours pratiquée de bonne foi. A l'égard de Tuakum, je ne vous dirai pas précisément pourquoi, mais ces idées n'étoient jamais entrées dans sa tête. Il voyoit Tom dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si M. Alworthy paroïssoit l'aimer toujours, c'étoit, suivant lui, par le sentiment d'un amour propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer s'être trompé dans le choix d'un sujet qu'il avoit d'abord cru digne de son affection.

L'occasion de perdre Tom, en prenant M. Alworthy par cet endroit sensible, parut bientôt très-favorable à M. Square. Après lui avoir rappelé toutes les petites fredaines de ce jeune homme, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité..... Je suis on ne peut plus fâché, dit-il, d'être obligé de convenir que cet enfant nous a trompé tous deux. Je n'ai pu, je le confesse, m'empêcher d'être séduit par des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroïssent cependant avoir l'amitié pour motif. Sa jeunesse me faisoit excuser ce qu'ils pouvoient avoir d'irrégulier. Aurois-je imaginé, eussiez-vous cru vous-même que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroïssoit si excusable, n'eussent en effet d'autre objet qu'une passion.

aussi vive que criminelle ? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le garde-chasse & sa famille ! il protégeoit le pere pour séduire plus aisément la fille ; il nourrissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à compléter la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'amitié ! telle est donc la générosité de Tom. . . . Oui, monsieur, cet exemple me fait jurer, en ce moment, de ne plus rien croire de vertueux que ce qui quadrera précisément avec la *regle inaltérable du droit*.

Ces idées s'étoient déjà offertes, dans le lointain, à M. Alworthy, & son bon cœur les avoit rejetées. Mais, présentées si adroitement par un tiers, & dans un point de vue si plausible, elles ne pouvoient manquer de produire tout l'effet que Square en avoit attendu.



CHAPITRE VIII.

Plus de choses , & plus claires , mais dérivant de la même source.

LE lecteur ne sera, je crois, pas fâché de revenir avec nous chez la charmante Sophie. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avons quittée, assez désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée, les songes encore moins. Et lorsque mademoiselle Honora, sa femme de chambre, étoit entrée dans son appartement, à l'heure ordinaire, Sophie étoit déjà debout & habillée.

A la campagne, pour peu qu'on ne demeure qu'à une lieue les uns des autres, on est censé voisins; & les nouvelles s'apprennent avec la même célérité que si l'on vivoit porte à porte. Mademoiselle Honora savoit déjà toutes les particularités de l'aventure de Moly, & débuta par en régaler sa maîtresse, en jetant tout le blâme de la chose sur l'imprudence de la fille, & en plaignant extrêmement le pauvre Tom, qu'elle avoit, disoit-on, séduir; & qui, par cette faute, que les circonstances rendoient pourtant excusable dans un jeune homme, étoit tombé dans la disgrâce de M. Alworthy.

Honora n'auroit de longtems épuisé un si beau texte , si Sophie , impatientée de son verbiage , ne l'avoit tout-à-coup interrompue , avec quelque sorte d'aigreur , pour lui dire d'aller savoir si M. Western ne l'attendoit pas à déjeuner. Honora obéit en murmurant : nous en dirons la cause une autre fois ; & pour en consoler le lecteur , nous lui ferons part de ce que pensoit alors Sophie.

On fait déjà qu'elle s'étoit senti quelque penchant pour M. Jones ; & que ce penchant s'étoit beaucoup accru , avant qu'elle s'en fût doutée. Dès les premiers indices qu'elle en avoit eu , son cœur s'étoit trouvé rempli d'un sentiment si délicieux & si nouveau pour elle , qu'à peine avoit-elle pensé à le combattre : moyenant quoi , la tendre Sophie avoit laissé croître insensiblement des feux , dont son peu d'expérience ne lui avoit pas même laissé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'aventure de Moly lui avoit défilé les yeux. Elle avoit connu , & s'étoit reproché sa foiblesse ; elle en étoit effrayée. Ce coup-d'œil subit sur l'état de son cœur , quoique bien douloureux pour elle , produisit pourtant l'effet d'un remède aussi violent que déagréable , & suspendit , pour le moment , le cours du mal.

L'opération avoit été si prompte , que , dans le peu de tems que dura l'absence de

la femme de chambre, Sophie se crut entièrement guérie, & fut déjeuner avec son pere, d'un air aussi libre, & le cœur aussi dégagé que si Tom ne lui eût jamais été qu'indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit, comme de celles du corps; elles sont sujettes aux rechûtes. Sophie, hélas! ne l'éprouva que trop. A peine eut-elle revu Jones, que les premiers *symptômes* reparurent; & qu'à partir de ce jour, son cœur ne ressentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa situation devint bien différente de ce qu'elle avoit été d'abord; cette passion, quelques jours auparavant si délicieuse, ne lui parût plus qu'un poison dans son cœur. Elle s'arma de toute sa raison, fit des efforts au-dessus de son âge, pour triompher de sa foiblesse, pour en extirper jusqu'aux moindres racines; & son succès fut si rapide, qu'elle se crut bientôt en état d'espérer sa guérison du tems ou de l'absence. Elle résolut d'éviter, autant qu'il lui seroit possible, la rencontre de Tom, en attendant qu'elle pût obtenir de son pere la permission d'aller passer quelques mois chez sa tante, qui demouroit à quelques lieues de là.



CHAPITRE IX.

A quelque chose malheur est bon.

LA tendresse de M. Western pour sa fille ; augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle. Ses chiens , même les plus chéris , se voyoient quelquefois forcés de céder à Sophie les fréquentes caresses de leur maître. Mais , comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner longtems , il trouva enfin , après y avoir réfléchi mûrement , un moyen propre à concilier de si chers intérêts. Ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval , & à venir à la chasse avec lui.

Sophie , pour qui les desirs de son pere étoient des loix , quoiqu'elle se sentît peu de goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle , souscrivit pourtant à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif , indépendamment de celui de l'obéissance , concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence & ses insinuations , en calmant l'impétuosité du vieux chasseur , préviendroient peut-être les accidens qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit la faire balancer , étoit

la crainte de se rencontrer trop souvent avec Jones, qu'elle avoit résolu de fuir. Mais, attendu que la saison de la chasse commençoit à tirer à sa fin, elle se flattoit qu'une absence de quelques mois, chez sa tante, la délivreroit entièrement d'une passion qui la gênoit encore. Que dis-je ? elle se promettoit même d'être assez forte alors pour pouvoir se retrouver avec Tom, sans le moindre danger pour elle.

Au retour de la seconde chasse, & au moment que, précédant son pere, elle alloit arriver au château, le cheval fringant de Sophie, qui avoit besoin d'un cavalier plus ferme, s'avisa tout-à-coup de se cabrer, & de la mener si vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorsque Jones, qui la suivoit toujours des yeux, accourut à son secours. Le fougueux animal, se sentant arrêté par la bride, après s'être cabté de nouveau, fit sauter la pauvre Sophie de dessus son dos, avec tant de violence, que c'étoit sans doute fait d'elle, si Tom, au risque de tout ce qui pouvoit en attiver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie étoit si effrayée, qu'elle fut longtemps sans pouvoir répondre à Jones, qui mouroit d'inquiétude qu'elle ne fût blessée. Elle l'assura, en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentoit aucun mal, & le remercia du zèle qu'il avoit témoigné pour elle, dans
un

un péril si pressant. Je suis donc bien récompensé, madame, répondit Jones; & dût-il m'être arrivé de plus grands maux encore, je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préserver de la moindre blessure.

Quel mal, repliqua Sophie, avec vivacité, vous est-il donc arrivé! Quoi, seriez-vous blessé?

Ne vous effrayez point, madame, repartit Jones, Dieu soit loué!... je vous ai secourue à tems.... Après ce que j'ai craint pour vous, pouvoit-il m'en coûter moins qu'un bras?

Un bras! s'écria douloureusement Sophie, ciel! seroit-il cassé?

Je le crois, madame, répondit froidement Tom.... Mais souffrez que je vous remène au château; votre pâleur me fait trembler; le bras qui me reste encore est à votre service.

Sophie, en jettant les yeux sur le bras pendillant de Tom, tandis qu'il lui présentait l'autre; pâlit & frissonna tout-à-coup, de façon qu'il eût peine à la soutenir; & que lui-même eût bientôt succombé aux différens sentimens qui l'agitoient alors, si ses yeux, fixés sur Sophie, n'eussent pas lu, dans la tendre langueur de ses regards, combien le cœur de cette aimable fille étoit touché de tout ce qu'il souffroit pour elle.

M. Western , en arrivant avec son monde , fut informé par Sophie de tout ce qui venoit d'arriver. Il embrassa & remercia mille fois , les larmes aux yeux , le brave sauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour Tom , dans l'ame de Sophie ; & après une très-exacte recherche , j'ai tout lieu de penser que cette belle n'en fit pas moins alors sur le cœur de Jones , qui , dit-on , avoit commencé , depuis quelques jours , à devenir , beaucoup plus que ci-devant , sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.



CHAPITRE X.

*Suite du précédent. Conversation de SOPHIE
avec sa femme de chambre.*

EN arrivant chez son pere, Sophie, qui s'étoit traînée jusque là avec peine, tomba évanouie dans un fauteuil. À force de secours elle revenoit à elle-même lorsque le chirurgien, que l'on avoit fait appeler pour Tom, entra dans l'appartement, & dit qu'il falloit absolument la saigner. M. Western fut du même avis; & Sophie, toujours obéissante, quoiqu'assez ennemie de la saignée, abandonna son bras au disciple de saint Côme.

Dès que l'opération fut faite, elle se retira dans son appartement, pour ne pas retarder plus longtems celle qu'il falloit faire à Tom; & de-là naissoit, probablement, sa répugnance à se laisser saigner. Mais M. Western, lorsqu'il s'agissoit de sa fille, ne connoissoit personne, & n'avoit des yeux que pour elle. Quant au pauvre Jones, il ressembloit alors à la statue de la *Patience*, appuyée sur un tombeau, & souriant à la douleur. Le sang qu'il croyoit encore voir sortir du beau bras de Sophie, lui faisoit presque oublier tous ses maux.

Son tour vint cependant; & après avoir

F ij

soutenu , en héros , l'opération la plus douloureuse , il fut mis au lit chez M. Western , qui ne voulut jamais permettre qu'on le portât chez M. Alworthy.

Mademoiselle Honora , qui avoit assisté à son supplice , fut bientôt mandée par sa maîtresse qui brûloit d'être instruite de l'état du malade.

La soubrette , émerveillée du courage de Jones , ne tarissoit point sur ses louanges : la bonté de son caractère , les grâces de sa figure , la blancheur même de sa peau , rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiselle Honora se seroit apperçue de l'effet que produisoit ce discours sur sa jeune maîtresse ; mais , ayant heureusement rencontré sa propre figure dans un miroir de l'appartement , la bonne femme de chambre n'avoit pu se perdre de vue pendant tout le cours de sa relation , ni par conséquent songer à l'impression qu'elle faisoit sur le visage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de se remettre , & de dire , en souriant , à Honora : en vérité , je te croirois presque *amoureuse* de ce jeune homme ? Moi , madame ? répondit-elle ; moi , *amoureuse* de lui ? Je vous jure sur mon âme , & sur mon honneur même , qu'il n'en est rien du tout. Qu'il soit aimable tant qu'on voudra ; qu'il plaise même à M. Alworthy d'en faire un gentilhomme : je suis ce que je suis ; mes

parens étoient du moins mariés , & mon grand-pere étoit membre du clergé. Non, madame , non : tout beau garçon, tout courageux qu'il est , je crois que mes parens ne me verroient pas de bon œil , prendre les restes d'une Moly Seagrim.

J'admire votre impertinence , interrompit Sophie (avec un sang-froid , qu'on eût cru naturel) , d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon pere ! Quaur à la fille que vous venez de nommer, je vous défends de jamais prononcer son nom , du moins en ma présence.

Honora , étourdie de la mercuriale , chercha à réparer sa sottise. Ce n'étoit , s'écria-t-elle , que l'indignation qu'elle avoit conçue contre Moly , pour avoir séduit Jones , qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de M. Tom , elle ne lui devoit que des louanges ; elle avoit toujours soutenu son parti envers & contre tous ceux qui parloient de sa bâtardise. Il n'étoit pas possible , ajouta-t-elle , qu'avec un si bon cœur , un air si noble , une main si blanche , il ne fût pas véritablement gentilhomme. Oh ! il mérite d'être aimé , sans doute , s'écria-t-elle , en finissant ; aussi tout le monde l'aime , & Dieu permettra que tout se découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems sous cape , à certains traits de cette palinodie ; ce qui étant interprété favorablement par Made-

moiselle Honora , l'encouragea bientôt à s'écrier : Ah ! j'en dirois bien davantage , si je ne craignois pas de vous offenser...

Que me dirois-tu donc ? répondit Sophie , toute émue ; parle , je te l'ordonne.

Ah , madame !... quoiqu'il n'y pensât point à mal... ce récit vous offenserait peut-être ; & j'en ferois au désespoir.

Finis donc , repartit vivement Sophie : je ne veux pas que l'on me cache rien.

Eh bien , madame , je vous dirai , puisque vous le voulez , que M. Jones étant un jour entré dans une chambre où j'étois seule à travailler , & ayant aperçu votre manchon sur une chaise , ce même manchon que vous me donâtes avant hier... il le prit ; il mit ses mains dedans... & le baisa... Ah , madame ! je ne vis jamais de baiser semblable.... J'imagine , interrompit Sophie , en rougissant , qu'il ignoroit que ce manchon étoit à moi.

Econtez donc , madame . vous saurez tout... Il continuoît à baiser ce manchon , mais avec une ardeur que je ne puis vous peindre , & répétoit à chaque instant , qu'il n'en étoit pas de semblable... Mais , lui disois-je (en riant de sa frénésie) , qu'a-t-il donc aujourd'hui de plus charmant que d'ordinaire ? Ne l'avez-vous pas vu cent fois entre les mains de ma maîtresse ? Hélas ! sans doute (s'écria-t-il en soupirant) ; mais quand on est près d'elle , est-il rien d :

beau qu'elle-même.... Ce n'est pas tout encore, madame; mais daignez ne pas vous fâcher, car, encore un coup, le pauvre garçon n'y pensoit point à mal...

Par exemple, un jour que vous étiez au clavecin pour amuser M. Western, M. Tom, qui étoit assis dans la chambre voisine, paroïssoit fort mélancholique. Qu'avez-vous donc ? lui dis-je. Pourquoi cet air rêver ? Gageons que je lis dans votre âme... Hélas ! dit-il, en se réveillant tout-à-coup, comme d'un songe, à quoi puis-je penser, en écoutant & en contemplant ta belle maîtresse... Oh ma chère Honora ! heureux, & mille fois heureux, le fortuné mortel... Un soupir arrêta le reste, & son haleine, en vérité, étoit plus douce qu'une rose... Mais ne vous fâchez pas, au moins, madame; car le pauvre garçon n'y pensoit point à mal; & je me flatte que vous tiendrez ceci secret.... J'ajouterai même qu'il m'a donné un gros écu pour n'en jamais ouvrir la bouche, & qu'il me l'a fait jurer sur un livre.... mais j'en suis presque convaincu que ce livre n'étoit pas la bible; ainsi je puis parler en sûreté de conscience.

Jusqu'à ce que les peintres aient imaginé un plus beau rouge que le plus fin carmin, je ne dirai rien des couleurs de Sophie, tant que durerent les propos de la bonne soubrette.

Ho ... nora (dit en balbutiant la maîtresse.

se), si vous me pro...mettez de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne, je ne trahirai point votre secret... je veux dire... que je ne serai plus fâchée contre vous... mais je crains votre langue : prenez-y garde, ma fille ! vous lui donnez souvent, & sans trop y penser, carrière.... Ceci pourroit être su de mon pere, & le fâcher contre M. Jones, qui, très-probablement, comme vous le dites fort bien, n'y pense point à mal... car, si j'en avois l'ombre du soupçon. --- Ah, ma chere maîtresse ! vous lui rendez justice : il est aussi incapable d'oublier ce qui vous est dû, que moi de jamais révéler de semblables secrets... Pauvre jeune homme ! il étoit transporté au point que vous même lui eussiez pardonné ce qu'il me dit ensuite... Mais, pardon, ma maîtresse ; je n'oserois le dire : je me tairois plutôt trois mois, que de risquer votre colere.

Oh ! n'en crains rien, chere Honora (lui dit en soupirant Sophie) ; après ce que je viens d'entendre, il n'est plus rien qui puisse davantage m'émouvoir.

Eh bien, chere Honora, ajouta-t-il, tu connois l'état de mon cœur (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la duegne), mais ne crois pas que je sois assez lâche, assez ridiculement téméraire pour jamais regarder Sophie, que comme une déesse, que comme l'objet d'un

culte aussi respectueux que secret , jusqu'au dernier jour de ma vie...

Voilà tout , madame... voilà du moins tout ce que ma mémoire me rappelle. Mais ce qui m'intéresse le plus pour lui , en vous en rendant compte , c'est la certitude, où je suis que ce tendre jeune homme , en vérité , n'y pense point à mal.

Je vois enfin , chere Honora , dit miss Western , en se levant , que tu m'es véritablement attachée : tu m'avois mise en colere l'autre jour , quand je te donnai ton congé : si tu veux rester avec moi , tu en es la maîtresse , & je crois que tu feras bien. Honora , transportée de joie d'être rentrée en grace , remercioit Sophie , & lui promettoit la fidélité la plus inviolable , lorsque la cloche annonça le dîner , & força la jeune maîtresse de se rendre auprès de son pere.



LIVRE V.

*Contenant l'espace d'un peu plus de
six mois.*

CHAPITRE PREMIER.

*Visites faites à JONES. Pâturage pour ceux
qui ont un cœur.*

NOTRE héros malade reçut nombre de visites, qui toutes ne l'amuserent pas également. M. Alworthy ne passoit pas un jour sans le voir; mais, quoiqu'il le plaignît, & qu'il fût très-content de la galanterie courageuse qui avoit occasionné sa blessure, il n'en crut pas moins cette occasion favorable pour rappeler Tom à une conduite plus régulière que ci-devant. Aussi le bon seigneur ne perdit-il jamais l'instant, surtout quand Jones souffroit moins, de lui représenter, avec douceur, combien de torts il avoit à réparer, & de lui faire entendre qu'il ne pouvoit trop s'attacher à dissiper les impressions que ses égaremens avoient fait naître dans l'ame d'un bien-

fauteur, qui gémiroit d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum lui-même, le venoit voir assez assidument, & pensoit qu'un malade étoit bien plus propre à être chapitré, que tout autre coupable. Aussi assommoit-il le pauvre Tom des sermons les plus secs, les plus ennuyeux, & dont la conclusion étoit toujours que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis; & que, sans un prompt repentir [si tant est que Jones en fût susceptible], il le voyoit menacé, dès ce monde, des supplices réservés dans l'autre aux plus grands scélérats.

M. Square prêchoit sur un tout autre ton. Un bras, disoit-il, ou quelque autre membre de moins, n'étoit pas digne de l'attention d'un homme sage: il suffisoit, pour sa consolation, de réfléchir sur les misères attachées à l'humanité; de songer que le plus régulier des hommes étoit exposé aux accidens de la vie, comme le plus pervers; que c'étoit enfin abuser des termes, que d'appeler maux, ou peines, tout ce qui ne troubloit pas *l'ordre général* & éternel des choses.

M. Blisl voyoit rarement Tom, & jamais seul. Ce vertueux jeune homme paroïsoit cependant s'intéresser à son infortune; mais il avoit soin de faire entendre qu'il redoutoit l'intimité avec un *sujet*

F v,

d'un aussi dangereux commerce , & citoit , aussi modestement qu'à propos , le proverbe de Salomon sur la mauvaise compagnie. Il n'étoit pourtant pas si rigoureux que Tuakum : il oisoit même concevoir quelque espérance de conversion de la part de Jones. L'inexprimable bonté de M. Alworthy , devoit , disoit-il , toucher enfin le cœur de Tom , s'il n'étoit pas endurci dans le vice , & absolument indigne que quelqu'un , à l'avenir , s'intéressât pour lui.

Pour M. Western , il passoit dans la chambre de Jones tous les momens qu'il pouvoit dérober à la chasse & à la bouteille , & combloit le malade de tendresse & d'amitié.

Dès que Tom fut en état de se lever , le bon homme lui amena sa fille : & la vue de cet aimable objet hâta si fort la convalescence de Jones , qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle , & de passer quelquefois jusqu'à deux heures entières près du clavecin de Sophie , qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes ; à moins qu'il ne plût à M. Western de les interrompre tout-à-coup , pour faire jouer le vieux sir Simon , ou quelque autre pièce de cette force.

Il est vrai que Sophie avoit un soin extrême de s'observer auprès de Tom : mais , quelque scrupuleuse que fût son attention , il lui échappoit quelquefois des marques de

tendresse, qui, quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens, n'étoient jamais totalement perdues pour lui. L'intérêt qu'il avoit d'étudier tous les mouvemens de Sophie, le rendoit si attentif à ses moindres mouvemens, qu'il ne put bientôt plus se dissimuler à lui-même que miss Western avoit quelque penchant pour lui.

Lorsqu'il se vit bien convaincu de cette idée, Tom se trouva dans un état si violent, que tout autre tempérament que le sien [sur-tout dans sa situation] en eût sans doute éprouvé de funestes suites. Il étoit pénétré de tout le mérite de Sophie; il aimoit éperdument sa personne; il admiroit ses bonnes qualités; il chérissoit tendrement la bonté de son cœur: mais, n'ayant réellement jamais conçu la moindre idée de la posséder un jour, ni jamais accordé l'ombre même de l'indulgence à son inclination pour elle, la passion dont il se trouva tout-à-coup rempli, étoit beaucoup plus forte qu'il n'avoit pu l'imaginer. Son cœur, enfin, ne lui révéla tout son secret, qu'à l'instant même où notre héros se crut certain que l'objet secret de ses vœux ressentait en effet quelque retour pour lui.



CHAPITRE II.

Second service pour les mêmes gens.

L'EXTRÊME émotion de Jones, à cette découverte, augmentoit encore par les réflexions douloureuses qui se présentoient en foule à son esprit. Il étoit loin d'imaginer que le penchant de cette aimable fille pût devenir assez puissant pour l'aveugler au point de jamais consentir à faire le bonheur d'un amant si peu digne d'elle. En supposant d'ailleurs que son espoir dût ne point rencontrer d'obstacles de la part de la fille, n'étoit-il pas certain que de la part du pere il en auroit d'insurmontables à combattre ? Ce pere, quoique rustique, & vraiment campagnard, sur-tout dans ses amusemens, n'étoit pas moins un très-bon gentilhomme, & savoit en reprendre les sentimens, lorsque les circonstances l'exigeoient. Ce pere aimoit très-vivement sa fille : il avoit dit & répété cent fois, tant à table qu'ailleurs, qu'il ne mourroit content que lorsqu'il la verroit l'épouse du plus riche seigneur de la province. Tom auroit-il été assez vain, assez imbécillement fat, pour se flatter, quelque amitié que ce pere montrât pour lui, de le voir jamais consentir à sacrifier de si brillantes espérances

à la passion ridicule d'un jeune homme sans naissance & sans biens ? Et si ce consentement ne pouvoit être espéré sans extravagance , n'étoit-ce pas être bien ingrat , n'étoit-ce pas violer bien bascement les loix de l'hospitalité , que de nourrir la passion d'une héritière si puissante , à tous égards si peu faite pour lui , & , qui pis est , à l'insçu de son pere ?

Si Tom n'envisageoit ces conséquences qu'avec une espece d'horreur , à quel point ne frémit-il pas , en songeant aux nouveaux reproches qu'il alloit s'attirer de la part de M. Alworthy ! Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahison , ou de la lâcheté , étoit capable de blesser l'ame de ce seigneur , & de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux.

L'aspect de tant d'obstacles , tous également invincibles , l'eût jetté dans le plus affreux désespoir , si le souvenir d'une autre femme n'étoit pas venu tout-à-coup s'offrir à sa pensée.

Qu'avoit fait la tendre Moly ? Par quel crime avoit-elle mérité son sort ? Il avoit juré de lui être fidele ; elle avoit juré mille fois de ne pas survivre à l'infidélité de son amant ; Tom la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de sa perte !

Il se peignoit tout ce qu'elle avoit dû souffrir , depuis que son accident le retenoit chez M. Western ; il ne pouvoit se par-

donner d'avoir payé de tant d'ingratitude une flamme aussi peu suspecte. La pitié exagère tout : Moly , dans cet instant , lui reparut mille fois plus aimable , plus fidelle , plus tendre que jamais ; & ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête du désolé Tom , qu'il ne dormit pas de la nuit. Le résultat de ses réflexions fut de retourner à Moly , & d'oublier totalement mis Western.

Mais , ce qu'on aura peine à croire , c'est que peut-être il eût effectué ce cruel sacrifice , si la discrète Honora , qui le faisoit seul dans sa chambre , n'étoit venue dans cet instant le voir..

Devinez , dit-elle , en entrant , d'où je reviens dans la minute ? ... Je vous le donne en mille.

Tom devina long-tems en vain : Honora vouloit être pressée ; la chose étoit très-importante. Tom fut pressant ; & cette fille , enfin , après s'être assurée de sa parole , voulut bien lui livrer son secret.

Apprenez donc , lui dit-elle mystérieusement , que ma maîtresse m'a envoyée chez Moly Seagrim , pour savoir , par moi-même , si cette fille ne manquoit de rien.

La commission n'étoit pas trop de mon goût ; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir.... Ah , mon cher Jones ! comment avez-vous pu vous encailler ainsi ?... Ma maîtresse a pourtant voulu que

j'y allasse, que je lui portasse du linge & quelques autres nipes.... Elle est en vérité trop bonne ! Un pareil *bagage* seroit bien mieux logé à Bridwel... Quoi ! (interrompit Jones) ma Sophie est assez généreuse... Oui, oui, votre Sophie, reprit Honora, oui, votre Sophie elle-même.... Mais si vous saviez tout, vous seriez bien plus étonné.... Si je savois tout ? répliqua Tom. Ah ! daignez vous expliquer... J'entends ce que j'entends, répondit Honora... En vérité, si j'étois ce qu'est M. Jones, je lèverois les yeux un peu plus haut, que sur une *espece* telle que sa Moly Seagrim... A propos ! vous souvient-il du jour que vous caressiez le manchon de ma maîtresse, avec tant de plaisir ? Quoi ! lui en auriez-vous parlé ? s'écria Jones en rougissant... Si je lui en ai parlé ! répondit Honora. Il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant lord d'Angleterre se croiroit trop heureux, s'il savoit... Mais j'ai bonne envie de ne pas vous le dire.

Tom redoubla ses instances ; & Honora, qui avoit autant d'envie de parler, que l'autre d'entendre, continua ainsi :

Sachez donc, puisqu'il faut tout vous dire, que ma maîtresse m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit un autre beaucoup plus beau ; mais deux jours après que je lui eus raconté toute votre histoire : *Honora*, m'a-t-elle

dit, *mon nouveau manchon me déplaît.... il est si gros.... si maussade, que je ne puis le regarder.... Jusqu'à ce que j'en trouve un autre qui me plaise, rends-moi le vieux; prends celui-ci....* Car elle est si bonne demoiselle, qu'elle rougiroit de donner pour reprendre... c'est de quoi je puis vous répondre.. Ce vieux manchon, enfin, puisque j'en ai tant dit, depuis ce jour, n'est jamais sorti de son bras; & je gagetois ma tête, qu'il a été baisé mille & mille fois en secret... La conversation fut ici interrompue par M. Western, qui venoit lui-même inviter Jones à descendre au clavecin.

Sophie, aux yeux de Tom, parut ce soir beaucoup plus belle que jamais; & d'autant plus, que le précieux manchon étoit passé dans son bras droit.

Elle jouoit le *sonnet* le plus chéri de son père, qui étoit assis derrière sa chaise, & ravi de l'entendre, lorsque ce manchon, en retombant tout-à-coup sur les doigts de Sophie, la mit hors de mesure, & que le fougueux gentilhomme, très-piqué de cet accident, après l'avoir arraché du bras de sa fille, & apostrophé d'une épithète de campagne, l'avoit déjà jetté au feu, lorsque Sophie, en sautant du clavecin à la cheminée, arriva encore à tems pour le sauver des flammes.

Cet incident paroîtra sans doute de peu d'importance à plus d'un de nos lecteurs :

pendant l'effet qu'il produisit sur l'ame de notre héros, ne nous a point permis de le supprimer. Un historien judicieux n'omet jamais les plus légères circonstances; car c'est presque toujours d'elles que naissent les plus grands événemens. Il fait que le monde n'est en effet qu'une vaste machine, dont les maîtresses roues ne reçoivent leur mouvement que des plus petites; & qu'il en est de cette dernière espece, qui ne sont pas faites pour être vues par tous les yeux.

Ainsi, ce que tous les traits de l'incomparable Sophie, ce que la douceur de ses yeux, l'harmonie de sa voix, les graces de sa personne, la beauté de son ame, & ses tendres dispositions n'avoient pu faire pour subjuguier absolument le cœur de Jones... fut opéré par un manchon.

Ce cœur, ainsi que certaine forteresse [*], fut en cet instant enlevé par surprise. Toutes ces considérations d'honneur & de prudence, que M. Jones, ainsi qu'un militaire habile, avoient placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur, désertèrent leurs postes; & l'*amour* vainqueur, entra triomphant dans la place.

[*] Berg-op Zoom.



CHAPITRE III.

Grand incident.

AMOUR, amour ! quand tu nous tiens... Il restoit pourtant encore dans l'ame de Tom Jones des sentimens de pitié pour Moly, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins son repos : il avoit encore pour cette fille une sorte d'attachement de reconnoissance, qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la situation où lui-même croyoit l'avoir mise ; & la délicatesse de ses sentimens pour Sophie ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire ?

A force d'y rêver, il crut enfin qu'il lui feroit possible de s'acquitter envers Moly, au moyen de quelques présens. Du caractère violent & tendre dont il connoissoit cette fille, il s'artendoit à voir sa proposition rejetée, avec tout l'appareil du désespoir. Mais elle étoit vaine, & il espéra que l'offre d'une petite fortune, capable de la mettre tout d'un coup au-dessus de ses égales, pourroit, en flattant son ambition, la rendre moins sensible à la perte de son amant.

Avec cette espérance, un jour que M. Western étoit à la chasse, Tom, le bras en écharpe, s'échappa du château sans être vu, & s'achemina chez Moly. La mère & les sœurs, qui prenoient leur thé, lui dirent d'abord qu'elle étoit sortie. Mais la sœur aînée, quelques instans après, lui fit signe, en souriant malignement, que Moly étoit dans sa chambre. Tom y monta; & fut surpris non seulement de ce que la porte étoit fermée en dedans; mais de ce qu'après avoir heurté, on le faisoit attendre. Il fallut cependant ouvrir; & Moly, interdite, eut d'abord peine à exprimer, à son gré, les différens sentimens que la vue inespérée de Tom produisoit en elle, après une si longue absence.

Quand les premiers transports furent calmés, Tom fit tomber par degrés la conversation sur les conséquences fatales d'une plus longue intimité entr'eux. Il rappela à Moly le courroux, les défenses réitérées de M. Alworthy, & les malheurs certains qui les menaçoient l'un & l'autre, si ce seigneur venoit à apprendre qu'ils se vissent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre, & termina son discours par lui offrir de quoi se former un établissement solide avec quelqu'un de ses égaux, qui, à l'aspect de sa fortune, se croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, testa quelques instans muette; bientôt elle fondit en larmes... Quel coup pour une amante! Ses sanglots redoublés lui laissoient à peine l'usage de la voix. Ses regards étoient attachés sur Tom: l'amour & le désespoir y étoient peints; ceux de Tom, fixés sur le lit, n'osoient se relever jusques sur elle.... Cette situation, trop pénible pour tous les deux, & sur-tout pour Moly, ne pouvoit durer long-tems. Notre amante irritée éclata bientôt en reproches: rien de tout ce que la rage & l'amour trahi ont droit d'inspirer à une femme contre l'indigne objet de sa tendresse, rien ne fut oublié pour accabler cet infidèle amant.

Notre héros, trop foible contre un tel orage, & pressé par ses remords, alloit y succomber, lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (alors remise sur son lit) fit tomber dans la ruelle un lambeau de tapisserie qui offrit, aux regards de Tom, un spectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que mes lecteurs.

Ce morceau de tapisserie, mal attaché au haut du plancher, servoit de rideau au lit de cette belle, & cachoit un petit réduit, où elle serroit ses hardes. Soit que ses bras se fussent embarrassés dans ce rideau, soit qu'il fût mal attaché; jugez de la surprise du pauvre Tom, lorsque le fond du théâtre offrit à ses regards, qui?... le

lira-t-on sans en frémir, & puis-je l'écrire sans honte?... le philosophe Square! & dans la position la plus risible.

La situation de nos trois personnages est digne d'un pinceau plus énergique que le mien. Square, dans un déshabillé très-libre, & plié en deux dans son trou, fixant de grands yeux effarés sur Jones; Moly, tremblante, & la tête à demi cachée dans ses couvertures; Jones, le bras levé, la bouche ouverte, voulant parler & ne sachant que dire, ne présentent qu'une foible esquisse de ce tableau.

Tom rompit enfin le silence par un long éclat de rire, & présenta très-poliment la main à M. Square, pour l'aider à sortir de sa retraite.

Celui-ci rappelant toute sa vertu, plus forte encore que sa confusion, & regardant Jones d'un air grâve: Vous triomphez, monsieur! lui dit-il. Vous jouissez déjà de l'avantage que cet événement vous offre, pour me noircir à votre gré dans l'esprit du public. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence; mais les apparences sont contre moi, & je sens tout ce que je puis craindre. Si vous aviez moins droit de me hair, j'oserois cependant... Arrêtez! (s'écria Jones) laissez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, & de prouver combien la vengeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'est pas vous qui

m'offensez ici le plus; ne craignez pourtant rien ni l'un, ni l'autre. Agissez-en bien avec cette fille, & soyez sûr de mon silence. Vous, Moly, soyez, s'il se peut, fidelle à votre amant: j'oublierai, dans ce cas, votre inconstance; & vous pouvez même compter sur tout le bien que je pourrai vous faire.

A ces mots, Jones, trop généreux pour attendre des remercimens, part, & rentre sans être vu, chez son ami M. Western.



CHAPITRE IV.

Premieres approches.

TOM, absolument revenu de la foiblesse qu'il avoit eue pour Moly, tant par ce qu'il venoit de voir, que parce qu'il apprit encore de différens endroits sur le compte de cette fille, n'en étoit pas plus tranquille sur ses sentimens pour Sophie. Son cœur, affranchi de tous autres liens, étoit entièrement à elle; il se croyoit même assuré de n'en être point haï. Mais cette certitude ne calmoit point son désespoir, quand il réfléchissoit sur le peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de M. Western, pour une alliance aussi disproportionnée; & cette réflexion accablante, qui le tourmentoit nuit & jour, influa bientôt sur son tempérament. Il perdit toute sa gaieté, n'aima plus que la solitude, & s'abandonna à la sombre mélancolie de ses idées. Il chercha même à fuir Sophie; & lorsque le hasard le rapprochoit d'elle, il affectoit une réserve si sévère dans ses discours & dans ses démarches, que Sophie eût pu le croire absolument guéri de sa passion, si les tendres regards & les soupirs contrains de Jones n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Elle eut d'autant moins de peine à démêler tout ce qui se passoit dans le cœur de son amant, que le sien propre étoit en proie aux mêmes agitations ; & cette découverte fut encore très-favorable à Tom : elle ajouta la plus haute estime à l'amour qu'elle avoit déjà pour lui ; & ce dernier sentiment , presque toujours suivi de ceux qu'inspire la pitié , acheva d'enflammer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux amans se promenoient un jour dans le jardin , chacun dans une allée qui aboutissoit au canal où Tom avoit jadis risqué de se noyer , pour sauver l'oiseau de Sophie : elle aimoit cet endroit , & alloit souvent y rêver seule , lorsqu'ils se rencontrèrent face à face.

Après les politesses d'usage , & quelques propos vagues , auxquels le trouble & la confusion des parties ne permettoit pas plus de suite , Sophie , en jetant les yeux sur le canal , ne put s'empêcher de rappeler à Jones le risque qu'il avoit autrefois couru , pour lui rendre un léger service.

Hélas , madame ! lui dit-il , j'eusse été trop heureux , si le canal eût été plus profond : cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit la suite de ma vie !..... Ah ! que dites-vous ? repliqua Sophie ; se peut-il que vous le pensiez ? Ce mépris affecté de la vie n'est , probablement , qu'un excès de politesse à moi

égard : c'est , sans doute , vouloir que je vous sois moins obligée d'avoir déjà risqué deux fois pour moi la vie. Craignez plutôt , hélas ! craignez plutôt pour la troisième....

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un sourire & d'un regard si tendre , que Jones en fut pénétré jusqu'à l'ame. Il répondit , en soupirant , que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. Delà , jetant sur elle un coup d'œil fixe & languissant : Ah , Sophie ! s'écria-t-il , pouvez-vous en effet souhaiter que je vive ? pouvez-vous bien me haïr à ce point ? Sophie , les yeux baissés , répondit , après avoir hésité quelque tems... Non , M. Jones , non , je ne vous hais point.... Ah ! s'écria Tom , ai-je pu méconnoître un cœur aussi céleste que le vôtre ? ai-je pu me défier des sentimens de l'incomparable Sophie ? ... Ciel ! quel bonheur de pouvoir me flatter ! ... Arrêtez , monsieur , lui dit Sophie interdite ; je ne vous entends pas... je ne puis rester ici plus longtemps... Vous ne m'entendez pas ? Vous aurois-je donc offensée ? ... interrompit Tom , les yeux en larmes , & hors de lui-même. Moi , je vous aurois offensée ! hélas ! auriez-vous pu le croire ? ... Cette rencontre imprévue... le trouble de mon cœur... Au r e m du ciel , pardonnez-moi ; pardon , pardon , madame ; la seule idée d'avoir pu

vous déplaire.... suffit pour m'arracher la vie.... Vous me surprenez de plus en plus, lui dit Sophie; sur quoi donc pensez-vous m'avoir offensée?... Hélas! reprit Tom, la crainte produit souvent l'extravagance; & je n'en connois d'autre, que celle de vous voir irritée contre moi.... Ah! détournez, adoucissez du moins ce regard trop sévère: il suffit pour m'anéantir..... Condamnez mes yeux... condamnez vos charmes... ce sont eux seuls qui m'ont perdu.... qui m'ont fait oublier ce que vous êtes; bien plus encore, hélas! ce que je suis... Vous en ferez bientôt vangée.

Le transport de Jones l'avoit précipité aux pieds de Sophie, dont la situation n'étoit pas plus tranquille.... M. Jones, lui dit-elle, d'une voix entrecoupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre, & je ne vous entends peut-être que trop bien... mais, au nom du ciel, si vous avez quelque amitié pour moi, souffrez que je retourne au château.....Puisse-je être en état d'y arriver!

Jones, qui à peine se soutenoit lui-même, lui offrit son bras, qu'elle consentit d'accepter, pourvu qu'il lui jurât de ne plus continuer cette conversation. Il se soumit à tout, pourvu que Sophie promit aussi d'oublier ce que la violence de sa passion lui avoit arraché malgré lui. Sophie, enfin, consentit à lui pardonner, s'il promettoit,

à son tour, d'être plus circonspect à l'avenir; & c'est ainsi que nos jeunes amans, tous deux tremblans, & tous deux charmés l'un de l'autre, arriverent au château.

Sophie se retira dans son appartement, où la secourable Honora, & quelques heures de repos, calmerent par degrés ses sens. Le pauvre Jones, au contraire, étoit attendu par une mauvaise nouvelle qui va changer toute la scène de cette histoire, & qui, par conséquent, mérite un chapitre particulier.



C H A P I T R E V.

Maladie de M. ALWORTHY.

MONSIEUR Alworthy, depuis l'accident de Jones, avoit négligé un rhume, qui, après avoir dégénéré en fluxion de poitrine, l'avoit enfin forcé de se mettre au lit, & d'appeler un médecin.

Soit par hasard, ou autrement, le danger s'étoit accru de jour en jour depuis l'arrivée de son esculape; & ce bon seigneur, toujours prêt à tout événement, avoit jugé à propos de faire rassembler sa famille. On avoit dépêché un exprès à madame Blifil, qui étoit depuis quelque tems à Londres; & un autre avec une voiture, pour Jones, encore convalescent chez M. Western.

* Jones, en arrivant au château, trouva toute la famille, à l'exception de madame Blifil, autour du lit de son bienfaiteur. Il venoit de leur faire part de son testament, par lequel il avoit institué M. Blifil pour son héritier, à charge de quelques legs assez considérables pour Tuakum, pour Square, & pour ses principaux domestiques. Quant à Tom Jones, M. Alworthy lui avoit fait un assignat particulier de 500 livres sterling de revenu annuel, & de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de Blifil, prosterné aux pieds du lit de son oncle, étoient si éclatans, que la voix de Tom, encore plus affligé du danger de M. Alworthy, que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui, eut peine à pénétrer jusqu'au malade. La foiblesse de M. Alworthy, & les représentations du médecin, ne lui permettoient pas de parler davantage; lorsqu'un domestique vint annoncer un procureur, arrivé en toute diligence de Salisbury, & qui avoit, disoit-il, à conférer en particulier avec M. Alworthy, sur une affaire très-importante. Ce seigneur chargea son neveu de l'entendre, n'étant plus en état de se mêler d'affaires, & congédia la compagnie.

En sortant de son appartement, Tuakum & Square, également peu satisfaits du legs que leur avoit laissé M. Alworthy, se prirent de querelle. Mille livres sterling, une fois payées, n'offroient aux yeux du pédagogue qu'une récompense très-mince, pour les soins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. Square trouvoit ce legs exorbitant pour un petit répétiteur tel que Tuakum, déjà aux gages de M. Alworthy, tandis que lui-même, homme de condition, & qui n'étoit chez ce seigneur qu'à titre d'ami, ne se voyoit gratifié que d'un legs égal à celui d'un pédant.

Les propos commençoient à s'échauffer

entré ces deux personnages, quand M. Blifil, arrivant avec un air consterné, leur apprit que l'express envoyé de Salisbury, venoit de lui annoncer la mort de sa mere. A ces mots, les deux docteurs se réunirent pour consoler leur cher disciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la religion.

Ils délibérèrent ensuite s'il convenoit, ou non, d'instruire M. Alworthy de cet événement. Le médecin, qui parut alors, fut pour la négative : c'étoit risquer, sans nécessité, d'accabler le malade ; il ne pouvoit y consentir. M. Blifil objectoit une promesse solennelle faite à son oncle de n'avoir jamais rien de caché pour lui, quelque chagrin que M. Alworthy dût en recevoir. Ce seroit, disoit-il, manquer essentiellement à ma promesse, & m'exposer à encourir la juste indignation de mon oncle, au cas que le ciel le guérisse, comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il soit, ne doit jamais faire céder la vérité.

Tuakum & Square, enchantés des sentimens de leur disciple, ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyèrent si fortement, que le médecin se vit forcé d'y souscrire, & de passer, avec M. Blifil, dans la chambre du malade, à qui ce dernier, les yeux en larmes, fit part de sa nouvelle.

M. Alworthy la reçut avec constance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes , & demanda à parler au messager : mais Blifil l'assura qu'il n'avoit pas été possible de l'arrêter un instant , à cause des affaires pressantes dont il disoit être chargé.



CHAPITRE VI.

Fête interrompue.

LE lecteur s'étonne, sans doute, de nous avoir vu perdre si long-tems de vue M. Jones. Il étoit resté dans la chambre de M. Alworthy, qu'il n'avoit pu se résoudre à laisser seul avec sa garde. Il avoit été témoin, & indigné de la cruelle indiscretion de Blifil, lorsqu'il étoit venu annoncer à ce bon seigneur la mort de sa mere; & très-peu s'en étoit fallu, qu'il n'eût brusqué son grave condisciple.

Cependant M. Alworthy, après avoir été condamné par la faculté, se préparoit à subir son sort avec cette constance, qui, dans ces derniers momens, caractérise toujours la vertu, lorsqu'une crise favorable donna tout-à-coup quelque espérance au médecin. La joie de Tom en fut extrême; il eût donné sa vie pour sauver celle de son bienfaiteur: ses vœux furent remplis; & le malade, dès le jour suivant, fut déclaré hors de danger.

Cette guérison inespérée, répandit l'allégresse dans tous les environs du château, & prouva combien M. Alworthy étoit véritablement aimé. Le médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'é-

événement, fut à l'envi complimenté & fêté par tout. Tom l'accabloit d'embrassemens, & le regardoit comme un dieu tutélaire.

Le lendemain du jour que cette agréable nouvelle avoit été annoncée par le médecin, Jones voulut le regaler de quelques bouteilles de vin dans sa chambre; Blifil, Tuakum & Square y furent invités. Les deux derniers furent exacts au rendez-vous; l'autre se fit long-tems attendre: on commença sans lui.

On buvoit depuis deux heures à la santé du malade; le vin & la joie échauffoient déjà la tête de Jones, lorsque le froid Blifil parut. Sa sagesse, offensée de l'air à peu près de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre Tom. Ce n'est pas, disoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouit de la convalescence de son oncle; mais la joie doit avoir ses bornes, & la décence doit toujours les fixer, sur-tout dans une maison où la mort trop récente de sa mere, rendoit de tels excès d'une indécence & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de ces reproches, Jones fut désarmé par les derniers mots de Blifil. Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être choquée en pareil cas: aussi s'empressa-t-il, après quelques excuses à Blifil, de lui présenter la main, & de



lui demander la sienne en signe de réconciliation.

Mais Blifil ne pardonnoit pas si aisément. Il rejeta avec mépris la main de Jones, en ajoutant, d'un ton cynique : il n'est pas étonnant que le spectacle le plus triste ne fasse aucune impression sur un aveugle ; quant à moi, qui ai le bonheur d'avoir vu & connu tous mes parens, il seroit un peu surprenant que je fusse insensible à leur perte.

Quoi, traître ! (s'écria Tom, en lui sautant au collet) tu as la lâcheté de me reprocher le malheur de ma naissance. . . . Cet éclair alloit être suivi du plus terrible orage, si les spectateurs ne s'étoient point hâtés d'en prévenir l'effet. On sépara les adversaires ; on les réconcilia, du moins en apparence ; on acheva tristement la fête, & chacun s'en alla.



CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

TOM, en quittant la compagnie, avoit senti que le grand air pouvoit ne lui pas être inutile, avant que de rentrer dans l'appartement de M. Alworthy. La soirée étoit belle ; & il se promenoit seul dans un petit bois voisin, en rêvant aux charmes de sa chère Sophie, lorsque ses réflexions amoureuses furent interrompues par l'apparition d'une femme, qui, après l'avoir regardé fixement, se sauva dans le plus épais du bois. Les héros sont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les *esprits* : il ne balança pas à suivre les pas de cette femme. Il faut pourtant tout dire, il avoit cru la reconnoître.

Quand elle favorise, ou persécute ;

La fortune jamais ne fait rien à demi.

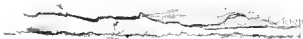
Tuakum & Blüfil, qui se promenoient tristement, avoient vu passer, & très-bien reconnu la personne. Tous les deux, aussi soupçonneux l'un que l'autre, présumant également du mystère dans cette aventure, étoient entrés dans l'allée aboutissant au petit bois ; à l'instant même où Jones s'y étoit enfoncé à la poursuite du fantôme.

„C'en fut assez pour les convaincre de la réalité d'un *rendez-vous* ; & nos cagots, charmés d'une récidive qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. Alworthy, formèrent à l'instant le projet de surprendre les coupables, & de les mettre dans l'impossibilité de défavouer leur crime.

Heureusement pour Tom, le chemin qui les conduisoit jusqu'à lui étoit difficile. Quelques précautions qu'ils prissent, il entendit du bruit, leva la tête, & les reconnut. Son parti fut bientôt pris : il vint fièrement à eux, très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum, outré de l'audace de son ancien écolier, & qui se croyoit encore en droit de lui parler en maître, lui cria qu'il prétendoit en vain leur dérober la vue de son infame Moly ; que M. Blifil, ainsi que lui, l'avoit très-parfaitement reconnue ; que rien enfin ne les empêcheroit de la conduire au château, pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Tom, assez médiocrement ému de ce discours, mais indigné de le voir confirmé par Blifil [dont les insultes de l'après midi étoient encore vivement gravées dans son cœur), ne répondit aux emportemens de Tuakum, qu'en l'assurant que tous les



pédans de la province, dussent-ils être secondés par autant de Blifils, ne parviendroient jamais à le forcer ; lui vivant , de consentir à l'ombre même d'une lâcheté.

Une déclaration si précise avoit droit d'enflammer la bile de Tuakum & de son disciple chéri ; & fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats à *coups de poings*, dont les annales des basses rues de Londres aient jamais conservé la mémoire.

Qu'il fût au lecteur d'apprendre que le brave Tom, après avoir soutenu long-tems, sans perdre un pouce de terrain, l'effort de ses deux assaillans, qu'il avoit mis successivement hors de combat, alloit peut-être succomber dans une nouvelle attaque, où ils avoient réuni toutes leurs forces ; lorsque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée, & décidèrent la victoire en sa faveur.

Tuakum & Blifil étoient déjà par terre ; avant que Tom eût eu le tems d'envisager le généreux guerrier qui venoit de le secourir. Mais, avec quels transports, avec quelle reconnoissance, ne reconnut-il pas M. Western.

Ce gentilhomme, qui se promenoit dans les environs avec sa famille, avoit entrevu de loin le combat de deux hommes contre

un; il n'en avoit pas fallu davantage pour le faire voler au secours du parti le plus foible.

Le reste de sa compagnie ne tarda pas à arriver sur le champ de bataille. C'étoit cet honnête ministre Supple, que nous avons vu dernièrement à la table de M. Alworthy, madame Western, tante de Sophie, & Sophie elle-même.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux n'étoit pas amusant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le désastreux Blifil étendu sur la terre, pâle, & presque sans sentiment, non loin de-là, le victorieux Tom, couvert de sang, tant des ennemis que du sien; plus bas le grand Western, jettant un coup-d'œil de clémence sur le docteur palpitant à ses pieds, & pardonnant à l'ennemi vaincu.

On s'empresse d'abord à secourir les blessés; & Blifil, le plus mal mené de rous, commençoit à reprendre ses sens, lorsqu'un spectacle bien plus intéressant encore, attira, d'un autre côté, toutes les attentions de l'assemblée.

C'étoit Sophie, l'aimable Sophie elle-même, qui étoit tombée évanouie.

Tous les flacons alors sont épuisés; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais, tandis que chacun s'agite, & cherche vai-

nement, Tom, qui se ressouvient d'un ruisseau qui couloit sur la gauche, prend Sophie dans ses bras, traverse en courant un champ de bled prêt à couper, se plonge dans l'eau, en verse abondamment sur la malade, & la rend bientôt à la vie.

M. Western & les autres, ignorant le dessein de l'impétueux Tom, l'avoient suivi à toutes jambes. Ils arriverent à l'instant même que Sophie ouvroit les yeux; & la scène tragique, à compter de cet instant, fut changée en scène de plaisir & de reconnaissance. M. Western, après avoir cent fois embrassé Tom; & mille fois sa fille, ne voulut pas qu'il retournât chez lui, & prétendit l'emmener sur le champ à son château, pour y faire panser ses plaies. Mais le bon cœur de Tom ne lui permettoit pas d'abandonner ainsi les deux blessés, quoique ses adversaires. Il obtint, mais non pas sans peine, de M. Western que l'on revînt à eux.

On les trouva sur pieds, se consolant mutuellement de leur disgrâce, & se promettant bien d'en tirer vengeance. C'est ce qu'ils firent dans l'instant, en rendant compte à la compagnie du sujet de la querelle, & en l'ornant des circonstances les plus propres à donner une idée très-peu édifiante des mœurs du pauvre Jones. Mais, malheureusement pour eux, M. Western

ne fit qu'en rire : ce qui acheva de les déconcerter , au point de refuser le souper qu'il leur offroit chez lui , dans la louable intention de pacifier toutes choses. L'ami Tom , au contraire , intéressé à se justifier dans l'esprit de Sophie des imputations de ses deux ennemis , se rendit avec grand plaisir à l'invitation de son généreux défenseur.



L I V R E. VI.

CONTENANT l'espace d'environ trois
semaines.

CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de Madame WESTERN. Finesse
de son discernement.*

QUOIQUE Jones eût eu le tems d'entretenir Sophie pendant la route, elle n'en fut pas moins triste pendant tout le souper. Le lendemain, au déjeuner, elle le parut moins; mais, après avoir feint de manger un morceau, elle quitta assez brusquement la table, sans que son pere ni sa tante en pénétrassent la raison.

Cette tante se piquoit d'expérience & d'érudition. Elle avoit autrefois passé quelque tems à la cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle *le monde*. Ses connoissances, depuis sa retraite, s'étoient prodigieusement perfectionnées par la lecture des pieces de théâtre, des romans modernes, des gazettes & des papiers pu-

blics ; au point que dans tout le canton , madame Western passoit pour aussi consommée dans la littérature que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de Sophie , lui avoit paru digne de toute son attention.

Après avoir rassemblé mûrement toutes les circonstances capables de jeter quelque espece de jour sur une matiere si digne d'être approfondie , elle étoit enfin parvenue à se convaincre que la mélancolie de sa niece ne pouvoit probablement partir que d'une passion secrète. Ce premier point trouvé , il ne s'agissoit plus que de savoir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver , l'évanouissement de Sophie dans le bois , le soir du combat de Jones contre Tuakum & Blifil , ainsi que la tristesse de cette fille pendant le souper du soir même , & dont Blifil avoit refusé d'être , lui tevinrent tout-à-coup dans l'esprit. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire conclure que M. Blifil étoit l'heureux mortel qui faisoit soupirer sa niece.

† La crainte , cependant , de compromettre avec trop de légèreté son jugement , l'empêcha pendant quelques jours de faire part de sa découverte à son frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru , par de nouvelles observations , tous ses soupçons changés en certitude.

M. Western fut enchanté de cette nouvelle : Blifil étoit l'héritier présomptif de M. Alworthy ; M. Alworthy étoit très-riche , leurs terres se touchoient : rien n'étoit plus convenable que cette alliance ; on ne pouvoit trop tôt la proposer.

Je crois avoir insinué déjà que notre ami Western avoit reçu de la nature un de ces caractères aussi impétueux qu'ardens , toujours disposés à céder aux premières impressions , soit de la peine , soit du plaisir , & incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il faisi l'idée de cette alliance , d'où le bonheur de sa fille lui paroissoit dépendre ; qu'il envoya inviter M. Alworthy , convalescent depuis quelques jours , à venir dîner chez lui. C'étoit un plaisir de plus pour M. Western , que celui de surprendre agréablement Sophie , en lui annonçant , quelques jours avant la nôce , qu'il lui donnoit M. Blifil pour époux : car il s'en falloit de cent lieues qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage , soit de la part de M. Alworthy , soit de celle de son neveu.

Le dîner où les deux familles se trouvoient rassemblées , fut très-gai , & ne fut pas plutôt fini , que M. Western attira l'oncle de Blifil dans une allée écartée du jardin , où il lui proposa tout franchement ce mariage.

M. Alworthy, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup-d'œil. Quoique flatté de la proposition, il la reçut sans transport, & même sans émotion apparente : il se contenta de témoigner combien il étoit flatté de cette alliance. Il fit l'éloge de Sophie, remercia M. Western de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de son neveu ; & l'assura que si les jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne souhaiteroit rien plus sincèrement que d'accomplir au plutôt cette affaire.

La réponse de M. Alworthy déconcerta un peu le bouillant Western, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans son voisin. Le doute de savoir si les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre, lui parut, sur-tout, extrêmement ridicule. Les parens, dit-il avec vivacité, sont les seuls juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéisse ; & si quelqu'un avoit assez peu de goût pour balancer à prendre une épouse telle que Sophie, je suis son humble serviteur n'en parlons plus.

M. Alworthy essaya vainement de le calmer, en l'assurant qu'il ne doutoit pas que son neveu ne fût enchanté de ses offres, & très-prompt à les accepter : tout ce qu'il put tirer de l'impétueux gentilhomme,

fut une répétition cent fois réitérée de ses dernières paroles.

Le caractère de M. Western étoit trop bien connu, pour que M. Alworthy s'offensât de ses emportemens. Il étoit sûr, d'ailleurs, que la réflexion & la nuit le ramèneroient à la raison. On parla d'autre chose; & l'on se quitta le soir, sans que personne se doutât de ce qui s'étoit passé entr'eux.



C H A P I T R E II.

Matières curieuses.

DES que M. Alworthy fut arrivé chez lui ; il appela son neveu dans son cabinet , & lui fit part des propositions de M. Western , en lui marquant toute la satisfaction qu'il auroit de ce mariage.

Blifil , sur qui les charmes de Sophie avoient à peine produit la plus légère impression , avoit pourtant songé quelquefois qu'un parti si considérable pourroit lui convenir , & n'avoit été arrêté , dans les idées qu'il avoit déjà eues sur elle , que par la crainte que M. Western , venant un jour à se remarier , ne diminuât peut-être trop la fortune de sa fille.

Dans ce cas-ci , cette crainte dispa roissoit. C'étoit M. Western lui-même qui proposoit le mariage ; on pouvoit le lier de façon à ne pas craindre qu'il se remariât jamais. Ainsi le prudent Blifil eut l'air de se prêter avec plaisir aux desirs de son oncle , en se réservant , néanmoins , de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition , & plus encore son avarice , n'osoient mettre au jour , eu égard aux précautions utiles qu'il convenoit de prendre contre la
liberté

liberté du beau-pere futur, dans les clauses du contrat.

M. Alworthy écrivit dès le lendemain à M. Western, pour lui apprendre combien son neveu étoit reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire, & pour l'affurer que M. Blifil n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis de s'aller jeter aux pieds de l'aimable Sophie.

M. Western au comble de ses vœux, & sans songer à en dire un seul mot à sa fille, fixa l'après-dînée du jour même pour la premiere entrevue des deux amans.

Très-content de lui-même, après cette expédition, il courut à l'appartement de madame Western pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire, & à interpréter les finesses de la gazette au bon ministre Supple. M. Western, qui savoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation si sérieuse, fut, malgré sa vivacité naturelle, obligé d'attendre plus d'un quart-d'heure qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin qu'il avoit une affaire importante à traiter; sur quoi madame Western, après avoir gravement répondu qu'elle étoit entièrement aux ordres de son frere, ajouta qu'elle étoit si contente de la situation des affaires du Nord, qu'il n'étoit pas possible qu'on lui parlât dans un quart-d'heure plus favorable.

Sitôt que le ministre fut parti, Monsieur

Tome I.

H

Western apprit à sa sœur tout ce qu'il avoit fait, en la priant de porter cette bonne nouvelle à Sophie ; commission dont la tante se chargea avec plaisir ; & sans rien objecter à son frère : grace sans doute, à l'aspect favorable du *Nord* ! sans quoi, la conduite précipitée de M. Western eût servi de texte à plus d'un commentaire politique.

Sophie lisoit lorsque sa tante entra chez elle. Debout, debout, ma niece ! (s'écria madame Western, d'un ton & d'un air fémillant) il s'agit bien dans ce moment-ci de lecture ! Allons, dis-je, que l'on se coëffe, que l'on se pare au plutôt de son mieux.... Oh ! j'ai tout découvert ; je vous ai bien servie : nous le verrons, ce cher futur ; nous le verrons dès cet après-midi.... jugez si je vous aime !

Eh ! quel est ce futur, madame ! répondit Sophie interdite, la rougeur sur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente ! repliqua madame Western, quel est-il ?.... C'est donc à moi que vous comptiez en imposer ? C'est donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher vos secrets sentimens ?... A votre pere, passe ; mais à moi ! à moi !.... J'ai trop vécu, ma pauvre niece ; ne dissimulons plus. J'ai lu, je lis encore jusqu'au fond de votre pensée. Dès le jour même de mon arrivée, j'ai connu, point pour

point, la carte de votre ame; j'ai suivi, j'ai déchiffré ses moindres mouvemens. J'ai vu votre vainqueur.... mais n'en rougissez pas; j'approuve votre choix; j'en ai fait part à votre pere, qui l'approuve aussi; & M. Alworthy, de même avis que nous, consent aux vœux des deux jeunes amans, que nous jugeons très-dignes l'un de l'autre.... Eh bien! vous rougissez encore? vous ne répondez pas?... Aux armes, dis-je encore un coup; il vient dès cette après-midi.... c'est M. Alworthy, c'est votre pere qui le mande.

Dès cette après-midi! s'écria Sophie en soupirant. Oui, oui, cette après-midi même, dit la tante. Pourquoi donc ce tremblement? pourquoi ce trouble & cet air abattu? Pour moi, je le trouve très-bien!... & j'eusse presque été de votre goût, si mon âge....

Je conviens, interrompit Sophie, en bégayant, qu'il est aimable; & que j'en connois peu qui soient plus dignes d'inspirer de tendres sentimens.... Courageux & compatissant, plein d'esprit, sans méchanceté; humain, poli.... en un mot, fait pour plaire.... Eh, qu'importe le défaut de la naissance, lorsqu'il est compensé par tant de vertus!

Qu'appellez-vous défaut de naissance? repartit madame Western; où prenez-vous

H ij

cela ? qui peut vous avoir fait de pareils contes ?

Hélas ! madame , répondit Sophie , les yeux baissés , puis - je ignorer un fait public ? puis - je ne pas savoir combien le pauvre M. Jones a dû souffrir , & souffre encore , peut-être , d'un malheur dont il n'est pas coupable.

M. Jones ! s'écria tout-à-coup la tante. Eh ! que fait ici M. Jones ? Ah , ciel ! ce n'est donc pas M. Blifil ? c'est M. Jones que vous avez la lâcheté d'aimer ?

Le silence & la pâleur de Sophie ne pouvoient laisser plus long-tems la tante incertaine sur l'objet des vœux de la niece.

Tout ce que la surprise , le mépris & la rage , tout enfin ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit cruellement trompée dans ses espérances , fut ici rassemblé pour accabler la triste Sophie & le malheureux Jones.

La niece , presque inanimée , étoit aux pieds de l'unplacable tante , qui , rugissant de fureur , vouloit sortir pour aller tout apprendre à son frere : rien ne pouvoit apaiser le feu de son courroux ; & Sophie frémissait que les éclats n'en fussent entendus.

A force de soupirs , de pleurs & de supplications , la tante , un peu moins irritée , promit enfin de ne point trahir le secret

de Sophie. Mais ce ne fut qu'après qu'elle eut promis de travailler à étouffer son indigne passion pour Jones, & de recevoir la visite de M. Blifil, avec toute la politesse & les égards que la tante prétendoit être dus à l'héritier de M. Alworthy,



CHAPITRE III.

Plus intéressant encore.

DÈS que madame Western fut sortie de l'appartement de Sophie, Honora y entra, & trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de compassion. Cette fille, qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la scène qui venoit de se passer entre la tante & la niece, avoit prêté l'oreille au trou de la serrure, & n'en avoit pas perdu une syllabe. Nouveau surcroît de confusion pour Sophie; qui se voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret qu'Honora savoit déjà à-peu-près aussi bien qu'elle.

Cette fille, quoique bavarde, étoit sensible; elle aimoit sa maîtresse, & nous avons déjà vu qu'elle ne haïssoit point Jones. Elle se répandit en longs discours contre les peres assez injustes pour prétendre forcer l'inclination de leurs enfans; plus vivement encore, contre les gens qui, sans qu'on les en prie, sont toujours prêts à se mêler des affaires d'autrui: chapitre où madame Western ne fut point oubliée. Elle finit par exhorter Sophie à céder pour un tems à l'orage, en seignant de recevoir, sans trop de répugnance, les visites

de M. Blifil ; & promit à sa maîtresse de lui être fidelle , & de la servir au risque même de sa vie.

L'après-midi M. Western , pour la première fois , déclara ses volontés à sa fille , en lui faisant valoir l'ardeur avec laquelle il avoit travaillé à la rendre heureuse , dès l'instant même où il avoit été instruit de ses inclinations par madame Western.

Sophie , encouragée par les caresses de son pere , & par sa bonne humeur , alloit risquer de lui apprendre combien sa tante s'étoit trompée dans ses conjectures , lorsque l'on annonça M. Blifil.

M. Western , après avoir embrassé fortement son futur gendre , se crut de trop dans cette première entrevue , & laissa les deux amans seuls.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune gentilhomme , parmi toutes ses bonnes qualités , étoit encore doué de cette embarrassante défiance de soi-même , que l'on traite assez vulgairement de modestie , & qui naît communément d'un fond d'orgueil , toujours uni au sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût parler mal : mais , dans le cas présent , il vouloit parler , & les mots se croisoient sur ses lèvres. Il gagna pourtant enfin assez sur lui-même pour articuler quelques lieux communs tournés

en complimens guindés, & auxquels on répondit en regardant ailleurs, ou par quelques demi-révérances, & par autant de monosyllabes polies.

M. Blifil, fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes, & sur la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, interpréta favorablement le trouble de Sophie, qu'il regarda comme un aveu tacite des sentimens qu'il avoit inspirés. Lors même que Sophie, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'attribuer cette démarche à l'excès de sa pudeur, & de s'en consoler, par l'espérance d'être bientôt à portée de la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avoit pas la moindre idée. Très-digne fils de feu son pere, la fortune de Sophie le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu & de la protection du pere, également certain de la soumission d'une fille bien née aux volontés de ses parens, M. Blifil sortit très-satisfait de sa visite.

M. Western, qui l'attendoit au bas de l'escalier, le trouva si content de la réception qu'il avoit eue, que ce vieux gentilhomme, qui de sa vie n'avoit su commander à ses passions, pensa danser de joie, & étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa

filles, où ses transports furent encore moins ménagés. Il lui ordonna, en conséquence, de choisir tout ce qui pouvoit lui plaire, tant en habits qu'en bijoux : sa fortune n'étoit plus à lui, tout étoit à Sophie ; il vouloit qu'elle seule en disposât.

Sophie, qui n'imaginoit pas que Blifil eût lieu d'être si content d'elle, ne concevoit pas trop d'où partoît cette effusion de cœur de la part de son pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échapper cette occasion de lui ouvrir le sien propre : Blifil étoit homme à presser le mariage ; la vivacité de M. Western ne manqueroit pas de seconder l'impatience de cet odieux aîné : la haine qu'elle avoit pour lui, aussi forte que sa tendresse pour Jones, ne pouvoit plus être long-tems cachée..... Tant de motifs réunis la déterminèrent à se jeter aux pieds de M. Western, & lui donnerent assez de force pour le supplier de ne pas la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle se sentoît le plus d'aversion.

Quel coup de foudre pour M. Western !.... Cette Sophie, cette fille, l'instant auparavant si chère à ses yeux, n'est déjà plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiser un courroux, d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implote en vain ; il s'arrache brusquement de ses bras, & lui an-

H v

nonce, en jurant à l'angloise, qu'il faut se résoudre à épouser Blifil, ou à être chassée de la maison paternelle, pour n'y rentrer jamais.

L'emportement de M. Western étoit monté au point, qu'il étoit sorti sans s'apercevoir que la pauvre Sophie, après avoir vainement prétendu le retenir par son habit, étoit tombée la face contre terre, & nageoit dans son sang.

Tom étoit dans l'appartement de M. Western, quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux gentilhomme, encore tout bouillant de colere, ne se fit point presser pour faire part à Jones de ce qui l'avoit allumée.

Tom, qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé en faveur de Blifil, pensa tomber à la renverse, en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrés recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. Western la permission d'aller voir sa fille; & cela, sous prétexte de tenter par ses conseils de l'engager à se soumettre aux desirs de son pere.



CHAPITRE IV.

Scene touchante.

SOPHIE, que M. Western avoit laissée évanouie en sortant de chez elle, se relevoit avec bien de la peine, lorsque Tom y entra. Les larmes & le sang couvroient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui ! Ah, M. Jones, s'écria-t-elle, vous voyez la plus malheureuse des mortelles ! Hélas ! qui vous amène ici ? Vous ignorez probablement toute l'horreur de ma situation ; & votre présence, en ces lieux, ne peut que l'augmenter encore ! Fuyez, fuyez donc au plutôt ; c'est moi qui vous en prie !

Dispensez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur saigne du sang que je vois couler.... Ah, Sophie ! que ne puis-je voir épuiser mes veines pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux ! Je ne vous dois déjà que trop ! interrompit-elle en le regardant tendrement.... Hélas ! pourquoi m'avoir sauvé la vie ? ... Nous serions moins infortunés !

Ciel ! que me dites-vous, répartit Jones. Est-il pour moi quelque supplice plus horrible que de me voir témoin de tout ce que souffre Sophie ?

H vj

Sa voix & ses regards, en prononçant ces mots, étoient embrasés du feu de sa passion. Il se saisit de la main de Sophie, que cette fille, trop occupée de sa douleur, ne songea guere à retirer.... Tous deux étoient muets, tandis que leurs yeux mouillés de larmes, & fixés l'un sur l'autre, lisoient mutuellement dans leur ame.

Sophie, enfin, revint assez à elle-même pour presser de nouveau son amant de sortir au plutôt de chez elle, en lui faisant entendre qu'elle se croyoit perdue si on les y trouvoit ensemble.

Tom la tranquillisa, & la surprit encore davantage, en l'assurant qu'il y étoit par ordre de son pere, qui lui avoit appris toute l'aventure de l'après-dînée.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-t-il, c'est en faveur de ce même Bli-fil, qu'il croit que je viens vous parler.... Mais, que n'eussé-je point promis pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ?.... Parlez, parlez-moi donc, chere Sophie; consolez mon cœur affligé.... Quelqu'un jamais put-il aimer si tendrement que moi !.... Quoi, vous êtes assez barbare pour m'envier cette main adorable ! tandis que ce moment fatal va peut-être nous séparer pour jamais l'un de l'autre !.... Hélas ! il ne falloit pas moins qu'une aussi triste occasion pour surmonter tout le respect que vous aviez su m'inspirer !....

Sophie, alors, levant sur lui des yeux où toute l'énergie du sentiment étoit vivement exprimée : hélas ! que veut donc M. Jones ? s'écria-t-elle ; que prétend-il que je lui dise ?

Promettez, promettez seulement, répliqua-t-il en soupirant, que vous n'épouserez jamais Blifil.

Arrêtez ! répondit Sophie, le son même de ce nom détesté est mortel pour mon cœur ! Soyez certain que jamais il n'obtiendra rien de ce que je pourrai lui refuser.... Achevez, adorable Sophie ! ajouta Jones en lui baissant la main ; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'espérer.

Hélas ! lui dit Sophie, à quoi prétendez-vous que je m'engage ? Quel espoir puis-je vous donner ?... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon père ? ignorez-vous ses cruelles intentions ?

Non, lui répliqua-t-il ; mais je fais qu'il ne peut vous forcer de vous jeter aveuglément dans les bras du malheur.

Ce n'est pas le mien qui me touche ; repartit Sophie, c'est bien plus encore la crainte de troubler le repos de ses jours ; c'est plus encore celle de rendre votre perte aussi certaine que la mienne, si je suis assez foible pour ne pas résister à vos feux.... C'est cette seule idée qui m'affermirai-je pour vous ordonner de prévenir tant de

malheurs , en vous séparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible sentence ! s'écria Jones , je ne crains rien que de perdre Sophie.... Ciel ! prononce ma mort avant que de nous séparer !

Les deux amans , fondant en larmes , s'attendrissoient ainsi mutuellement , lorsqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux , dans cette circonstance , que celui de la foudre , annonça l'arrivée du redoutable Western.

Sa sœur , qu'il avoit instruite de la désobéissance de sa fille , s'étoit ctue affranchie de la promesse qu'elle avoit faite à Sophie ; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle savoit des sentimens secrets de sa niece en faveur de Tom Jones.

Outré contre sa fille , autant que contre son téméraire amant , M. Western n'avoit , pour ainsi dire , fait qu'un fait de l'appartement de sa sœur à celui de Sophie , dont il avoit presque enfoncé la porte.

Mais un spectacle , auquel il ne s'attendoit pas , suspendit , en entrant , sa rage. Sophie , pâle , sanglante , & presque sans mouvement , étoit tombée dans les bras de Jones.... Le premier soin de M. Western fut de courir à sa fille , qu'il croyoit morte ; delà , à la porte de la chambre , pour appeler , en tonnant , du secours ; de revenir ensuite à elle , sans faire attention dans

les bras de qui elle étoit, pour la prendre dans les siens propres, & tâcher de la rap-
peler à la vie.

Madame Western, accompagnée de toute la maison, arriva bientôt dans la chambre de Sophie, qu'on eut grand peine à faire revenir; & que l'on mit au lit, après avoir congédié tous les hommes.

M. Western, un peu rassuré sur l'état de sa fille, reprit toute sa fureur en jetant enfin les yeux sur Tom Jones. Heureusement, peut-être pour tous les deux, que le ministre Supple, homme robuste & pacifique, s'opposa aux premiers transports du vieux gentilhomme.

Le désolé Tom, tandis que son adversaire étoit retenu dans les bras du ministre, employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus pathétique pour apaiser le ressentiment du pere de Sophie. Il n'en reçut que des injures & des menaces emportées, au cas qu'il osât jamais reparoître au château; & il se vit enfin forcé, en cédant aux conseils du ministre, de se soustraire à la présence du furieux vieillard, pour retourner, dès l'instant même, à la terre de M. Alworthy.



CHAPITRE V.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de cette scene, M. Alworthy étoit à déjeuner tranquillement avec son neveu Blifil, lorsque M. Western, encore tout échauffé du jour précédent, entra sans se faire annoncer, & leur fit, rout d'une haleine, le récit de ce qui s'étoit passé chez lui la veille. C'étoit du nouveau pour les deux auditeurs : on peut juger de leur étonnement.

M. Alworthy, vraiment touché de ce contre-tems imprévu, & déjà prévenu contre Tom, s'en remit à M. Western sur la punition du coupable, & sur les mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule, qui dérangoit tous leurs projets.

Il fut arrêté que le château de M. Western, & les environs mêmes seroient désormais interdits à Tom, sous peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaiteur, qui se chargea de le réprimander de manière à ne rien laisser à craindre de sa conduite à l'avenir.

M. Western, content de M. Alworthy, & envisageant le triste Blifil, que la sur-

prise & la rage avoient jusques - là rendu muet, lui jura dix fois, en l'embrassant, qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui; & retourna à son château plus vite encore qu'il n'en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit s'y passer pendant son absence.

Après le départ de M. Western, M. Alworthy, qui voyoit son neveu rêver & soupirer profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit ?

Hélas ! monsieur, lui répondit Blifil, peut-on douter du parti que doit prendre un amant, quand la raison & la passion lui montrent chacune un chemin contraire ? La raison veut que je quitte une femme dont le cœur est épris pour un autre ; & la passion me flatte que le tems & mes soins pourront la mieux disposer en ma faveur. Je sens, d'un autre côté, l'injustice de vouloir supplanter quelqu'un dans un cœur qu'il paroît posséder ; mais la résolution déterminée de M. Western me fait en même-tems sentir qu'en disputant ce cœur, je puis faire le bien de toutes les parties, non-seulement celui des parens, mais encore celui des amans mêmes, dont la perte est infaillible, si jamais ils sont époux. La fille, & j'en suis bien certain, seroit perdue sans ressource ; puisqu'indépendamment de la ruine de sa fortune, & d'une alliance à tous égards déshonorante, elle auroit

encore la douleur de voir dissiper le peu de bien que M. Western n'auroit pu se dispenser de lui donner. . . . Ah, mon cher oncle ! si, comme moi, vous connoissiez bien Tom ? si vous saviez ce que j'ai cru devoir vous taire ? . . . Quoi donc ? [interrompit M. Alworthy] qu'a-t-il encore fait de nouveau ? Parlez, je vous l'ordonne. Non, monsieur, répliqua Blifil, oublions le passé : il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, encore un coup, dit M. Alworthy, de ne me rien cacher. -

Vous savez, monsieur, combien vos ordres furent toujours sacrés pour moi : je suis pourtant fâché d'avoir parlé ; vous pourriez, dans le moment présent, me soupçonner de quelque animosité contre Tom. Le ciel m'est cependant témoin qu'un motif aussi bas n'entrera jamais dans mon cœur ! Daignez donc me dispenser d'en dire davantage ; ou si vous m'y forcez, souffrez que dès-à-présent j'ose vous demander sa grace.

Je ne vous promets rien, répliqua M. Alworthy ; je n'ai, je crois, déjà montré que trop de faiblesse pour lui, & beaucoup plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en faire gré. Plus qu'il ne méritoit, sans doute ! s'écria Blifil, puisque le jour où l'on désespéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, à mon exemple, étoit en lar-

mes, il faisoit rétentir la maison des chants que lui inspiroient son mauvais cœur & son ivresse. Je hasardai quelques représentations sur l'indécence de sa conduite; mais l'état où le vin l'avoit mis, lui permettoit peu de m'entendre: il poussa même l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi.... Qu'entends-je! interrompit M. Alworthy: le traître osa-t-il vous frapper?

Je l'avois oublié, monsieur, continua Blifil: puisse-t-il également oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des hommes!

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le desiroit depuis long-tems, il acheva d'écraser Tom, en chargeant des plus noires couleuvres l'histoire de son prétendu rendez-vous avec Moly dans le bois; & la façon cruelle dont Tuakum & lui-même avoient été maltraités par notre héros. Histoire, ajouta-t-il, que la charité seule l'avoit empêché d'apprendre à son cher oncle, & sur-tout dans un tems de convalescence!....

M. Alworthy avoit déjà prononcé, dans son cœur, la sentence de Jones. Il fit pourtant appeler Tuakum, qui, après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit Blifil, couronna l'ouvrage de son disciple, en montrant à M. Alworthy son estomac encore

meurtri des coups qu'il avoit reçus du coupable.

Le lecteur est peut-être surpris que Blifil & Tuakum eussent tardé si long-tems à instruire M. Alworthy des dernières fredaines de Jones. Mais il avoit fallu qu'ils attendissent que le rétablissement de la santé de M. Alworthy eût fait renvoyer le médecin, qui auroit pu les démentir, du moins quant à la première scène. Ils étoient sûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de Jones ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matière à grossir encore son procès : au moyen de quoi, leur succès n'étoit plus douteux. Ajoutons à ceci, que Blifil, en paroissant avoir exigé le silence de Tuakum sur les outrages que lui-même avoit reçus, sembloit être en effet ami de Jones ; & que Blifil étoit bien sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus sensible.



CHAPITRE VI.

Bon pour ceux qui ont un cœur.

MONSIEUR Alworthy avoit pour coutume de ne jamais punir personne, de ne pas même renvoyer un domestique dans la chaleur de son ressentiment. Il attendit l'après-dînée pour mettre la sentence de Tom à exécution.

Le pauvre garçon assistoit au dîner, à son ordinaire ; mais son cœur étoit trop surchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il voyoit de tems en tems tomber sur lui, de la part de M. Alworthy, l'avertirent que M. Western avoit révélé toute son intrigue avec Sophie, & acheverent de le déconcerter. La table levée, & les domestiques partis, M. Alworthy lui ordonna de l'écouter.

Il lui rappela, en détail, toutes ses iniquités, principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même ; & finit par lui dire, que, s'il étoit hors d'état de se justifier nettement sur chaque article, il pouvoit dès-à-présent partir, pour ne jamais remettre le pied chez lui.

L'étonnement de Jones, déjà accablé par ses autres chagrins ; le trouble qui s'empara

de son cœur , aux accusations imprévues d'un juge qu'il n'avoit jamais éprouvé si sévère , ne lui laissoient pas l'esprit assez libre pour défendre sa cause avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs , au fond , les charges étoient vraies : les circonstances seules auroient pu l'excuser ; mais il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit donc la tête ; & semblable à un criminel réduit au désespoir , il n'invoqua , en gémissant , que la clémence de son juge.

La pitié que m'inspiroit votre jeunesse , lui dit M. Alworthy , & l'espérance de vous ramener à la vertu , ne m'ont déjà que trop de fois séduit. Je serois plus coupable que vous-même , si je vous pardonnois encore. Que dis-je , votre indigne audace , en tentant de séduire une fille , à qui vous ne deviez que le respect le plus profond , me force à me justifier moi-même , en punissant votre attentat : on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître mon horreur pour tout ce qui tient de la bassesse , ou de la lâcheté. Si mon estime & mon repos vous eussent été chers , vous n'eussiez pensé qu'en frémissant , à l'indignité de votre entreprise. Est-il de châtimens assez sévères pour un traître & pour un ingrat ? Je me crois à peine excusable , en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe , je vous ai élevé comme mon fils ;

je ne vous renverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez, en ouvrant ce papier, de quoi vous mettre en état de subsister, pour peu que vous puissiez être honnête homme. Mais, si vous abusez de ce dernier effet de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part de quelqu'un, qui, cet instant passé, ne veut plus de commerce avec vous.... Je veux bien vous dire encore, que rien, de ce qu'on vous reproche, ne m'a plus vivement touché que votre extrême ingratitude pour un ami, [en montrant Blisil] dont les généreux sentimens méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être supporté par Jones. Un torrent de pleurs ruissela de ses yeux; toutes les facultés de la parole & du mouvement lui furent interdites. Il se sentit, pendant quelques instans, dans l'impossibilité d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de quitter la maison. Il s'y détermina enfin, après avoir baissé à diverses reprises les mains de M. Alworthy, avec des transports aussi difficiles à feindre qu'à décrire.



CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

TOM, dñement averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le château, fut en même tems informé que ses habillemens, ainsi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui seroit remis par-tout où il voudroit.

Il partit après avoir reçu cet avis, & fit environ un quart de lieue sans se retourner, ni sans savoir vers quel endroit il dirigeoit ses pas.

Il se vit enfin arrêté par un petit ruisseau qui croisoit son passage; & bien plus fatigué de sa douleur, que de sa lassitude, l'infortuné Tom se reposa quelques instans dans la prairie, dont ce ruisseau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t-il, d'un air d'indignation, ne m'enviera peut-être pas la consolation de gémir ici!

Après s'être long-tems abandonné aux transports de sa douleur, il se trouva insensiblement en état de réfléchir sur les suites de sa passion, & sur le parti qu'il avoit à prendre, dans la situation déplorable où le réduisoit son malheur.

Son plus grand embarras étoit de savoir
comment

comment se comporter envers Sophie. L'idée de se détacher d'elle, lui portoit la mort dans le cœur; mais celle de causer l'infortune de cette aimable fille, s'il persistoit dans un espoir trop chimérique, étoit un supplice bien plus cruel encore!

Déchiré tour-à-tour par ces accablantes idées, le malheureux Jones retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de M. Alworthy, l'amertume de ses reproches, l'impossibilité probable de pouvoir en obtenir grace, & sur-tout la gloire qu'il envisageoit en sacrifiant sa passion au repos de sa maîtresse, le déterminèrent enfin à fermer l'oreille à la voix de l'amour, pour se livrer aveuglément à celle de l'honneur.

Son amour propre d'ailleurs, flatté de la grandeur du sacrifice, acheva de l'étourdir sur ce qu'il pourroit lui coûter. Une maison s'offrit à ses regards: il y courut, & se hâta de tracer cette lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation, je présume assez de l'excellence de votre ame, pour me flatter que les expressions de ma lettre, sans doute mal conçues, trouveront grace devant vous. Hélas! c'est le cœur seul qui me les dicte, & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

Tome I.

I

Je vais vous obéir, madame ; je me prive de votre présence, & je m'en prive pour jamais.... Que cet ordre est cruel pour moi ! mais j'en accuse la fortune, bien plus que ma Sophie. Et tel est mon malheur, qu'il devient nécessaire pour elle ; & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi.

Croyez, croyez belle Sophie, que je vous cacherois mon malheur même, si je pouvois, probablement, imaginer que la voix publique ne dût pas vous le révéler. Je connois la bonté, la sensibilité de votre cœur ; je voudrois lui faire connaître les peines que les malheurs d'autrui lui causent. Puissent les miens ne point troubler votre repos ! Après vous avoir perdue, tous les maux que me prépare l'avenir ne pourront me trouver sensible.

O ma Sophie ! qu'il est affreux de vous quitter ! qu'il est bien plus affreux encore de souhaiter d'être oublié de vous !... Cependant, l'amour le plus pur, l'amour le plus tendre, l'amour enfin que j'ai pour vous, excite l'un & l'autre.

Pardonnez-moi d'oser penser que le souvenir d'un malheureux soit capable d'altérer votre repos. Mais, si la chose étoit possible, immolez, sacrifiez jusqu'à ma mémoire à la tranquillité de votre cœur. Croyez même, s'il le faut, que je ne vous aimai jamais : songez combien je vous méritois peu ; écoutez

la voix de la gloire , & méprisez un enfant de la terre , dont la témérité ne sauroit être trop punie.... La plume tombe de ma main.... Grand Dieu ! veillez toujours sur ma Sophie !

Jones , en cherchant dans ses poches de quoi cacheter cette lettre , fut fort étonné de les trouver vuides. La vérité du fait est que notre héros , dans un des accès de fureurs douloureuses qu'il avoit eu l'instant auparavant dans la prairie , s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui : que le portefeuille même , qu'il avoit reçu de M. Alworthy , & qu'il n'avoit pas encore ouvert , quoiqu'il renfermât un billet de banque de 500 livres sterling , avoit été jetté au vent avec le reste , & que le pauvre Tom ne s'en ressouvint qu'alors.

Il trouva , dans la maison où il étoit , ce qu'il falloit pour fermer sa lettre ; & se hâta de retourner sur les bords du ruisseau voisin , dans l'espoir d'y retrouver ce qu'il avoit perdu.

Mais à peine étoit-il en chemin , qu'il rencontra son ancien ami George , le garde-chasse , qui , après l'avoir très-tendrement complimenté sur son infortune (déjà connue dans le canton) , s'étoit hâté de suivre ses pas , pour lui présenter ses services.

Il accompagna Tom dans la prairie où tous les deux cherchèrent longtems ce qu'ils ne devoient point trouver ; & la raison en

étoit simple ; c'est que le porte-feuille & tout le reste étoit dans la poche de George , qui , l'ayant trouvé sous ses pieds , avoit cru le tout de bonne prise.

Tom n'ayant plus d'espoir de recouvrer ses effets perdus , & beaucoup moins touché de cette nouvelle disgrâce que bien des gens ne le croiront peut-être , se retourna tout-à-coup vers son ancien ami. Dois-je espérer de vous , lui dit-il , mon cher George , le service le plus signalé que vous puissiez maintenant me rendre ?

L'honnête George , qui avoit amassé quelque argent au service de M. Western , au su de son bon ami Tom , & qui craignoit qu'il ne fût ici question d'en prêter une partie , ne répondit qu'en hésitant plus d'une fois , *que M. Tom pouvoit , en toute occasion , compter sur ses services.* Mais son inquiétude se dissipa , en apprenant qu'il s'agissoit uniquement de porter une lettre à Sophie. Il s'en chargea de tout son cœur : car , à l'argent près , Tom Jones étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mademoiselle Honora fut regardée , par tous les deux , comme le seul canal par où la lettre pouvoit passer jusqu'à Sophie. George partit à l'instant même , & Tom fut attendre le retour de son messager dans une hôtellerie , à un quart de lieue de là.

Le garde-chasse , en arrivant chez M. Western , rencontra mademoiselle Honora ,

à qui, après l'avoir pressentie par quelques questions préliminaires, il remit la lettre pour sa maîtresse, & de qui il en reçut une autre que la femme de chambre avoit portée tout le jour dans son sein, & qu'elle désespéroit déjà de pouvoir faire tenir à M. Jones.

Le garde-chasse, charmé d'avoir si bien rempli sa commission, revint à toutes jambes au cabaret où étoit Jones, qui, en lui attachant, sans lui parler, la lettre de Sophie, y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté, par rapport à moi, les mauvais procédés de mon père, a fait naître dans mon cœur des sentimens de reconnoissance, que je ne croirai jamais assez dignement acquitter. Vous connoissez son caractère; daignez, à ma prière, éviter par-tout sa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous consoler.... Croyez pourtant que la plus grande violence pourra seule obtenir le sacrifice de ma main en faveur de quelqu'un qui ne vous sera point agréable.

Jones lut, relut & baïsa cent fois cette lettre; elle ralluma tous ses feux. Il se repentit de la façon dont il avoit écrit à Miss

Western ; mais il se reprocha bien plus encore d'avoir fait partir une autre lettre, pendant l'absence de son messager, par laquelle il promettoit solennellement à M. Alworthy d'étouffer jusqu'aux moindres lueurs de sa passion pour Sophie.

Cependant, dès qu'il fut un peu plus de sang froid, il sentit que le billet de Sophie n'adoucissoit ni ne changeoit sa situation, qu'en lui laissant l'espoir que la constance de cette fille pouvoit être assez ferme pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux amans aussi fidèles qu'eux.

Cette dernière idée confirma ses premières résolutions ; & après avoir pris congé de George, il se mit en chemin vers une petite ville voisine, où il avoit prié M. Alworthy (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer sa sentence), de lui faire tenir son portemanteau.



CHAPITRE VIII.

*Conduite de SOPHIE, qui sera approuvée
par celles de son sexe capables de penser
comme elle.*

SOPHIE, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point passé le tems agréablement. Elle avoit effuyé de longues conversations de la part de sa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde *poli*, n'étoit plus envisagé que comme une passion ridicule. Le mariage, disoit-elle, n'est aujourd'hui considéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'est par les hommes, c'est-à-dire, eu égard aux avantages qu'on en retire, soit pour la fortune, soit pour la considération. Ces maximes solides, appuyées par nombre d'exemples illustres & très-prolixement commentées par la scientifique tante, avoient tellement excédé la pauvre Sophie, qu'elle s'étoit enfin déterminée à se mettre au lit, où elle étoit encore au retour de son pere de chez M. Alworthy.

Il étoit environ dix heures du matin, lorsque M. Western entra précipitamment dans l'appartement de sa fille. Je suis charmé de vous trouver ici, lui dit-il, tout est en

fûreté ; & je vais faire enforte qu'il en soit toujours de même.

A ces mots il ferma la porte , & en donna la clef à Honora , après avoir joint aux ordres les plus précis , les promesses les plus brillantes , au cas qu'elle lui fût fidele , & les menaces les plus terribles , au cas qu'elle trahit sa confiance.

Les instructions d'Honora étoient de ne pas souffrir que Sophie mît le pied hors de son appartement , à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeler , & de n'en permettre l'entrée qu'à sa tante seule.

A l'heure du dîner , le vieux gentilhomme fit descendre sa fille , qui fut contrainte d'obéir. Tout se passa à l'ordinaire , on ne parla de rien ; & la table levée , on la reconduisit dans sa prison.

Le soir , la geoliere Honora lui glissa la lettre qu'elle avoit reçue des mains du garde-chasse. Sophie la lut très-attentivement deux ou trois fois de suite , & se jeta sur son lit , en versant un torrent de larmes.

Honora , aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse , s'empressa de lui en demander la cause.... O ma chere Honora ! je suis perdue , s'écria la tendre Sophie ; je suis convaincue que tu m'aimes : c'est trop longtems te cacher mon secret.... J'ai laissé surprendre mon cœur

par un ingrat, qui n'en étoit pas digne....
Hélas ! il m'abandonne.... il me trahit !

Ciel ! répondit la femme de chambre ;
se peut-il que M. Tom soit un perfide ?
Il l'est, il l'est sans doute ! Vois cette lettre,
repliqua Sophie. M'abandonneroit-il, me
prierait-il d'oublier jusqu'à son nom même,
s'il m'eût jamais aimée ? L'auroit-il pu pen-
ser ? Auroit-il pu me l'écrire à moi-
même ?

Eh bien, madame, il faut l'oublier,
interrompit Honora : il faut vous en ven-
ger, en vous donnant à M. Blifil. Il con-
vient fort à un drôle, tel que ce M. Jones,
à un misérable bâtard, dont le pere même
n'est pas encore trop bien connu, d'oser
manquer à ma maîtresse ! lui qui n'étoit
pas digne Arrête ! lui dit Sophie, avec
aigreur, arrête tes blasphêmes, & garde-
toi de jamais prononcer son nom devant
moi, qu'avec respect Lui me manquer
jamais ! Juste ciel, que je suis injuste ! Son
cœur, son triste cœur a plus souffert, en
écrivant ces mots cruels, que je ne souffre
moi-même en les lisant Tout est vertu,
tout est générosité, tout est noblesse en
lui. Ah ! que je dois rougir de ma foi-
blesse, quand je condamne ainsi ce que je
devrois admirer ! ... Chere Honora, le
croiras-tu ? c'est mon seul intérêt qui le
guide ; c'est à moi qu'il se sacrifie, qu'il
s'immole lui-même.... La crainte d'être un

obstacle à mon bonheur , l'a jetté dans le désespoir !

Je suis charmée , dit Honora , qu'il ait senti , & que vous-même enfin sentiez aussi combien cette crainte est fondée. N'auroit-il pas été bien triste , n'auroit-il pas été cruel de vous voir risquer de vous perdre pour un jeune aventurier chassé de chez son bienfaiteur , & chassé , dit-on , sans un sou ?

Chassé ! s'écria Sophie , en frémissant.... Qu'entends-je ? explique-toi.

Honora lui dit alors ce qu'elle avoit appris dans le village du bannissement de Tom Jones , fondé sur la hardiesse qu'il avoit eu de porter ses vœux jusqu'à la fille unique de M. Western : ce qui avoit tellement fâché M. Alworthy , qu'il avoit mis Jones à la porte , sans lui avoir donné seulement un écu.

C'est donc moi ? dit Sophie en sanglotant ; c'est moi qui cause sa ruine ? Chassé sans un denier ! Vîte , vîte ! chere Honora ; prends tout ce que je puis donner Voilà ma montre , mon collier Tiens , prends encore mes bagues Cours , vole , & garde-toi de revenir sans avoir remis le tout à ce pauvre exilé.

Honora , qui craignoit que M. Western ne lui demandât compte des bijoux de sa fille , se jetta aux genoux de Sophie , pour lui représenter les conséquences de sa libé-

ralité, ainsi que le danger certain qui les menaçoit toutes deux, & peut-être son amant même, au cas qu'elle fût sourde à de si justes remontrances.

Eh bien, prends donc tout mon argent ; lui dit Sophie : n'en réserve pas une obole ; fais en sorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre Hâte-toi ; cours, te dis-je ; tu n'as déjà perdu que trop de tems !

La tendre amante fut obéie ; Honora qui retrouva George dans le château, lui remit une bourse, contenant environ seize *guinées* (*) : c'étoit tout ce que possédoit Miss Western ; car, quoique son pere ne lui refusât rien, Sophie étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore vivement tenté de garder cet argent ; mais la crainte que son larcin, dont il subsistoit deux témoins, ne fût un jour découvert, ou peut-être [prenons le parti le plus honorable pour l'humanité] un mouvement de compassion pour l'état actuel de Jones, l'emporta alors sur la violence de la tentation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que George s'acquitta fidèlement de son message, & qu'il remit la bourse absolument intacte à son ami.

(*) La guinée vaut à-peu-près un louis d'or.

LIVRE VII.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de JONES.

JONES reçut tous ses effets le lendemain matin de chez M. Alworthy, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon oncle m'ordonne de vous dire, monsieur, que le parti qu'il a pris de se défaire d'un commensal de votre espee, n'ayant été fondé que sur une résolution bien réfléchie, & sur l'évidence même du peu que vous valiez ; vous aviez le plus grand tort du monde d'imaginer que toute votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander que vous renoncez à toutes vos prétentions sur certaine personne, lui paroît aussi ridicule que rare ; vous avez apparemment oublié ce que vous êtes, ainsi que ce qu'elle est. Quoi qu'il en soit, j'ai ordre exprès de vous dire que mon oncle

n'exige d'autres preuves de complaisance de votre part, que celle de quitter le pays, au reçu de la présente.

Je ne puis finir cette lettre, sans faire des vœux sincères pour votre amendement, dans l'espoir de pouvoir me dire un jour votre serviteur,

BLIFIL.

La lecture de ce billet fit naître dans le cœur de Jones mille sentimens aussi terribles qu'opposés entr'eux. Celui de la douleur l'emporta enfin sur celui de l'indignation & de la rage. Les larmes vinrent à propos à son secours, & détournèrent le danger qui menaçoit la tête de Blifil.

Eh bien, s'écria-t-il, en se relevant tout-à-coup, donnons donc à M. Alworthy la seule preuve qu'il exige de mon obéissance : partons, dès ce moment... Mais, pour où aller ? De quel côté porterai-je mes pas ?.... Laissons ce soin à la fortune : puisque nul être sur la terre ne s'intéresse pour un malheureux tel que moi, tout m'est également indifférent..... Nul ne s'intéresse à mon sort ?.... Ingrat ! tu fais trop le contraire. Les vœux que quelqu'un fait pour toi, ne te sont-ils pas mille fois plus précieux que ceux de l'univers entier ?.... Je veux, je dois penser que mon destin n'est pas indifférent à ma Sophie..... Quoi ! faut-il donc abandonner le seul ami, le seul bien

qui me reste ? Et quel ami , grand Dieu !... Mais , puis - je vivre , sans la compromettre , en mêmes lieux que ma Sophie ? Et dût-elle le desirer plus ardemment encore que moi , ai-je quelque espérance de pouvoir l'approcher , sans l'exposer à la vengeance de son pere ? Puis - je la faire consentir à son avilissement ? Et dussé-je abuser de son penchant jusqu'à ce point , oserai - je me prévaloir de sa foiblesse ? ... Non , j'en déteste jusqu'à la pensée. ... Adieu , Sophie ! adieu la plus aimée & la plus aimable des femmes...

Il s'agissoit pourtant de savoir où aller , & quel métier faire ? Le monde , suivant l'expression de Milton , étoit ouvert devant ses yeux ; & Tom , ainsi qu'Adam , ne voyoit , ne connoissoit aucun mortel de qui pouvoir attendre aucun secours.

Tous les états , tous les métiers exigeoient un long apprentissage ; & pour comble de disgrâce , il se trouvoit à peu près sans argent. L'océan enfin , cet ami secourable des malheureux , vint s'offrir à sa pensée , & patut lui tendre les bras. Tom se décida dans l'instant ; & , pour parler tout naturellement , Tom se détermina à se faire matelot.

Mais , avant que nous puissions le suivre fut la toute de Bristol , où il projette de s'aller embarquer , nous ramènerons le lecteur chez M. Western , pour y voir un moment ce que fait la charmante Sophie.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

LE jour même que M. Western avoit tenu sa fille prisonniere, la tante de Sophie étoit absente du château. Le soir, à son retour, elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus ridicule, qu'il avoit agi sans la consulter; & que, pour se tirer d'embarras, il s'étoit absolument reposé sur sa sœur de la conversion de sa fille.

Le matin même du départ de M. Jones, madame Western fit appeler Sophie dans son appartement; où, après lui avoir appris qu'elle avoit rompu les fers de sa niece, cette femme philosophe déploya, de nouveau, toute son éloquence, pour lui prouver que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raisonnable, pourvu qu'il fût bien riche, & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, suivant elle, n'étoit qu'une passion romanesque, depuis long-tems proscrire par les personnes sensées, & reléguée dans l'obscurité des provinces; elle finit enfin, après un pompeux éloge des biens & des qualités de M. Blifil, par exhorter sa niece à consentir aux vues de sa famille.

J'épargne au lecteur toutes les sentences , toutes les citations , toutes les maximes & les raisonnemens politiques , dont madame Western avoit nourri divers endroits de sa harangue. Je crois devoir aussi supprimer , & les réponses de Sophie , & les répliques de la tante. Il suffit de savoir que notre héroïne se défendit bien ; & que madame Western , outrée de n'avoir encore pu remporter , sur une petite provinciale , une victoire qu'elle croyoit certaine , & dont elle avoit flatté son frere , il suffit , dis-je , de savoir que cette dame , après avoir passé rapidement du ton de la persuasion à celui de la menace , reprochoit durement à Sophie la bassesse de ses sentimens , & croyoit déjà lire dans les yeux effrayés de sa niece l'instant de sa défaite ; lorsque M. Western , qui avoit tout écouté , vint brusquement l'interrompre , pour joindre sa voix à celle de sa sœur.

Madame Western étoit en colere : cette imprudence de son frere , qu'elle interpréta comme née de la défiance qu'il osoit concevoir de la sublimité de ses lumieres , la rendit furieuse. Sa médiation méprisée à ce point , ne lui permettoit plus de se mêler d'une négociation que l'intérêt d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre , & qu'il venoit faire échouer au moment de la réussite. Ce manque de respect de la part d'un homme sans teintures , sans notions

des premiers principes du monde & de la politique, ne permettoit pas à une femme comme elle de rester plus long-tems chez lui. A ces mots, elle sort, en lui lançant un regard indigné, demande son carrosse, & se dispose à partir du château.

Autre scène pour Sophie !.... Son pere, resté seul avec elle, quoiqu'humilié par les reproches de sa sœur, reprend bientôt assez de force pour accuser sa fille d'une rupture qui va, peut-être, lui coûter l'opulente succession de madame Western. Il gronde, il tonne, & jure de se venger d'elle, en la forçant d'épouser Blisil avant qu'il soit deux jours.

L'état de la pauvre Sophie, pendant tout cet orage, étoit digne de compassion. La tante, quoique vive & emportée par tempérament, étoit pourtant au fond moins déraisonnable que le pere. L'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à Sophie. Il ne s'agissoit que de flatter l'amour propre de madame Western, en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnemens, pour tout obtenir d'elle. Cette réflexion, qui vint frapper Sophie, la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere, pour le supplier, puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture, de courir après madame Western, d'empêcher son départ, ou du moins de le

retarder , jusqu'à ce que sa colère fût apaisée.

M. Western , ébranlé par les pleurs de sa fille , & peut-être bien plus encore par la crainte de perdre la succession de sa sœur , consentit enfin , mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe contre le sexe , à s'humilier jusqu'à faire , ce qu'il appeloit , *une bassesse*.

Madame Western montoit en carrosse , lorsque son cher frere arriva , & qui , après lui avoir sauté au cou , en lui faisant l'aveu de tous ses torts , parvint bientôt enfin à l'appaiser. Nous avons déjà insinué qu'elle n'étoit pas méchante ; ajoutons qu'elle aimoit son frere , quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appeloit le *bon ton* , & la connoissance du monde.

Sophie , qui avoit de si bonne foi opéré cette réconciliation , en fut cependant la victime. Les parties réunies , concourant également à condamner sa conduite , & à chercher les moyens de la mettre à la raison ; la prompte conclusion de son mariage avec Blifil fut résolue , sinon par la force , du moins par la surprise.

Ce beau projet , conçu par madame Western , & adopté par son frere , venoit d'être arrêté , lorsqu'on leur annonça Blifil.

Le pere de Sophie , par l'avis de sa

sœur , monte à l'instant chez sa fille , & lui notifie , en jurant , qu'il faut se disposer à recevoir dans le moment la visite de M. Blifil , ou s'exposer à tous les traits de la vengeance d'un pere justement indigné contre elle.

Sophie , comme sa tante l'avoit très-sagement prévu , étoit dans un état d'accablement qui ne lui laissoit guere la force de résister à un pere qu'elle aimoit , & auquel elle n'avoit jamais désobéi : son silence , & son trouble , furent interprétés comme un aveu ; on fit entrer Blifil. Le détail de cette entrevue n'intéresseroit que peu de lecteurs : suivons donc la règle d'Horace , qui conseille aux écrivains sages de supprimer toutes les situations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel Blifil se conduisit dans cette seconde visite , auroit pu engager toute autre que Sophie à l'estimer assez pour lui confier l'état de son cœur : mais elle avoit conçu des idées si justes du caractère de ce jeune homme , qu'elle aimoit mieux se contraindre avec lui , que de risquer , en de pareilles mains , le plus mince de ses secrets.

Elle n'en fut pourtant pas plus heureuse. Blifil , guidé par l'intérêt , poussé par la vengeance , & brûlant d'enlever à Tom une maîtresse si aimable , ne manqua pas de tout interpréter en sa faveur ; les mépris

mêmes de Sophie n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire aux personnes bien nées, à la vue d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. Western, à la sœur de ce gentilhomme, & à M. Alworthy même, au sortir de cette visite, dont il feignit d'être fort content.

L'inclination que Sophie avoit paru avoir pour Jones, n'étoit, à l'entendre, qu'un goût frivole & passager, dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel amant.

M. Western, & sa sœur, quoique un peu mieux instruits, étoient trop intéressés à le confirmer dans cette opinion, pour n'y pas employer tous leurs efforts, & ne le pas seconder auprès de son oncle, dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Ainsi, la vivacité de M. Western, excitée par celle de son futur gendre, & favorisée par la tante de Sophie, ne trouvant & ne prévoyant plus d'obstacles, fixa, du consentement de M. Alworthy, le mariage des deux jeunes gens, au surlendemain.

CHAPITRE III.

*Etrange résolution de SOPHIE. Stratagème
de mademoiselle HONORA.*

ON s'étoit bien gardé de confier ce projet à Sophie, qui, après avoir relu plus d'une fois la lettre de Tom Jones, & l'avoir baignée de ses larmes, ainsi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de sa femme-de-chambre, étoit absorbée dans ses tristes idées, lorsque cette fille entra tout-à-coup dans sa chambre, en s'écriant : Tout est perdu, mademoiselle ! je viens d'entendre monsieur votre père, ordonner au ministre Supple d'obtenir aujourd'hui des dispenses : on veut probablement vous marier, & dès demain matin.

Dès demain ! s'écria Sophie, en pâlis-
sant, & d'un air indigné...

Oui, madame, répliqua la fidèle femme
de chambre. C'est ainsi, je vous le pro-
teste, que je crois l'avoir entendu !.....
Honora, lui dit Sophie, tu viens de me
surprendre, de m'effrayer au point qu'il
me reste à peine la force de parler.....
Dis-moi, chère Honora, que ferois-tu
dans le cas où je suis ? Moi, madame ! dit-
elle, j'épouserois M. Blifil. Il est jeune, il
est riche, il vous aime ; & vous pourriez

l'aimer un jour. L'autre est mieux fait, & plus aimable, j'en conviens : mais voilà tout ; & c'est vouloir vous perdre , que... Honora , fiere d'être consultée par sa maîtresse , alloit donner carrière à la prolixité de ses avis , lorsque Sophie lui coupant la parole : J'aimerois mieux , dit - elle , me plonger un poignard dans le sein , que d'épouser ce monstre..... Tais-toi ; laisse-moi réfléchir. Oui , c'en est fait.... j'y suis déterminée : je pars dès cette nuit ; je suis , je quitte pour jamais la maison de mon pere.... Si tu m'aimes , tu me suivras.

Doutez-vous de mon zele ? s'écria la duegne , que le moment présent avoit toujours droit de subjuguier. Doutez-vous , que je ne sois prête à vous suivre au bout du monde même ?... Daignez cependant réfléchir aux suites d'une telle entreprise. Qu'allez-vous devenir ? & quel est votre but ? Où voulez-vous aller ?

A Londres , répliqua froidement Sophie. Je me souviens d'une parente , femme du plus haut rang , qui a passé quelques mois à la campagne de ma tante , & qui dès-lors m'aimoit assez pour m'avoir fortement priée d'obtenir de mon pere d'aller passer quelque tems chez elle. Je compte y être bien reçue.... Je ne m'y fierois pas , interrompit la femme de chambre : ma premiere maîtresse avoit la manie d'inviter ainsi toutes les dames campagnardes à la venir voir.

en ville ; mais , à leur arrivée , elle n'étoit jamais chez elle. D'ailleurs , quand celle-ci saura que vous vous êtes sauvée de la maison paternelle....

Tu te trompes encore , lui dit Sophie : l'autorité d'un pere est d'un foible poids aux yeux des gens de cette espece. Quand je la lui objectois , pour me dispenser de la suivre à Londres , sans le consentement de M. Western , j'étois l'objet perpétuel de ses plaisanteries. Ainsi , j'ai lieu d'espérer un asyle , & la protection de cette dame , jusqu'à ce que mon pere , me voyant hors de sa puissance , consente enfin de revenir à la raison.

Honora , satisfaite de ce côté , se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du château sans être vues ? Quels chevaux ? quels domestiques pourroit-on se procurer ? Comment affronter seules les rigueurs de la saison , les voleurs , & les autres dangers d'un pareil voyage ?

Sophie , affermie dans son dessein , trouva réponse à tout. Nous partirons la nuit , dit-elle ; nous trouverons des chevaux dans la ville la plus prochaine ; & ce seroit un grand hasard , que nous fussions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot , si tu veux me suivre , je te promets une récompense qui surpassera ton espoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut

plus question que de s'arranger sur la façon de sortir du château, & d'un obstacle très-difficile à surmonter; c'étoit, comment emporter leur bagage. Cet article n'intéressoit guere Sophie : une fille résolue à suivre, ou à fuir un amant, s'embarrasse très-peu de ce qu'elle laisse après elle. Honora n'étoit pas dans le cas de penser ainsi : l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir, ni crainte; & la valeur réelle de ses nippes, qui faisoient toute sa fortune, l'occupoit fortement.

La nécessité, mere de l'invention, lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robe. Ce fut celui de se faire chasser par Sophie, dès le soir même. L'expédient fut approuvé; & la femme de chambre, après avoir promis à miss Western de lui fournir, dans la journée, matiere plus que suffisante pour être mise à la porte, se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit leur être nécessaire pour le voyage.



CHAPITRE



CHAPITRE IV.

Altérations.

HONORA n'eut pas plutôt quitté Sophie, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant & sa maîtresse & son secret à M. Western, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération la pressoit de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense égale à un si grand service, flattoit son amour pour l'argent; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs mêmes, tous ces objets ajoutaient à ses craintes.

D'autre part, un voyage à Londres, après lequel elle aspirait depuis long-tems; les délices vantés, & mille fois exagérés dans son esprit, qu'elle croyoit aller goûter dans cette grande ville; la récompense annoncée par Sophie, beaucoup plus libérale que son père; les remords anticipés d'une si noire trahison, & sur-tout l'amitié sincère qu'elle avoit pour sa maîtresse, faisoient pencher la balance en faveur de Sophie. Mais une idée d'un bien autre poids, pensa tout perdre. Sophie étoit na-

neure; ses promesses ne pouvoient de long-tems être réalisées; quoiqu'héritière de sa mere, quoique légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles, mort depuis peu, elle n'étoit point d'âge à pouvoir disposer de rien; mille accidens, très-imprévus, pouvoient encore, dans la suite, mettre obstacle à sa générosité; tandis que la récompense, qu'on avoit droit d'attendre de son pere, étoit dans le cas d'être acquise, & acquittée dans le moment.

Ces différentes réflexions troubloient étrangement mademoiselle Honora, & peut-être eussent été fatales à Sophie, si le hasard n'eût pas produit un incident qui leva tous les obstacles, & soutint la fidélité de la femme de chambre.

Madame Western en avoit une bien moins âgée, & beaucoup plus fiere. Honora, qui supportoit impatiemment ses hauteurs, avoit déjà eu plus d'une querelle avec elle, & ne pouvoit la souffrir. J'ignore.... non, mais il importe assez peu de connoître quel sujet l'avoit amenée dans la chambre de mademoiselle Honora, au moment où cette dernière étoit toute enfiée à ses réflexions: il suffit de savoir que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également très-contradictoires en tout, n'avoient pas été un quart-d'heure ensemble, que tout le château avoit retenti de leurs clameurs & de leurs cris; que madame

Western, qui dans l'instant passoit par là, étant accourue au bruit, avoit cru être insultée par Honora; & qu'il n'en avoit pas fallu davantage à cette dame pour voler chez son frere, & pour lui notifier que si Honora n'étoit pas mise à la porte avant la fin du jour, il ne devoit pas se flatter que madame sa sœur passât la nuit dans le château.

M. Western n'étoit pas homme à lui refuser une si légère satisfaction. Il crut ne la point assez venger; & voulut même [en sa qualité de *juge de paix*] envoyer la coupable à Bridwel. Mais Me. Western, qui, comme nous l'avons déjà dit, s'apaisoit tout aussi aisément qu'elle se mettoit en colere, intercédâ pour elle, & se contenta d'un simple, mais très-prompt bannissement, hors des domaines de son frere.

Le paquet d'Honora se trouva donc tout prêt avant le soir: on lui paya ses gages; elle partit à la satisfaction de tout le monde, & surtout de Sophie, qui lui avoit donné rendez-vous, à minuit juste, dans un endroit convenu, & peu éloigné du château.

Mais il falloit encore essuyer deux audiences bien pénibles, l'une de la part de la tante, l'autre de celle du pere.

Celle de la tante fut longue & vive; celle du pere fut terrible, & troubla tellement Sophie [dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles], qu'il arracha

d'elle une espece de promesse de ne plus s'opposer à sa volonté.

Le vieux gentilhomme fut si agréablement surpris, & si flatté de ce prétendu consentement de sa fille, que changeant tout-à-coup ses reproches en remerciemens, & ses menaces en caresses, il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterling, en la priant d'en disposer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre : la joie de M. Western, sa générosité la toucha jusqu'aux larmes, & pensa produire ce que la sublimité de la tante, & toutes les fureurs du pere n'avoient encore pu gagner sur elle. La reconnoissance & la tendresse filiale balancerent pendant quelques instans l'amour dans son cœur. Mais ce combat, quoique pénible, ne pouvoit être ni long ni douteux : deux souvenirs, quoiqu'opposés, celui de l'odieux Blifil & celui de l'aimable Jones, en l'affermissant dans son premier dessein, étoufferent bientôt tous les remords.

Laissons-la dans cette disposition, pour voir ce que fait maintenant l'ami Tom.



CHAPITRE V.

*Matières diverses , peut-être assez naturelles ,
mais peu nobles.*

NOUS avons , je crois , laissé notre héros sur la route de Bristol , déterminé à chercher fortune sur mer , on plutôt à fuir celle que tout autre que lui auroit cru pouvoir trouver sur terre.

Il avoit pris des chevaux & un guide ; & , par malheur , le guide étoit mauvais : il y a plus , il étoit vain. La honte de demander aux passans le chemin duquel il sentoient bien qu'il s'écartoit , lui fit prendre tant de détours , que la nuit le gagna ; & que Jones , qui , malgré ses profondes rêveries , commençoit à se douter de l'aventure , voulut absolument s'arrêter au premier village , où il apprit qu'il étoit sur le chemin de Gloucester , route directement opposée à celle qu'il comptoit suivre.

Il exhaloit son courroux contre le guide , lorsqu'un honnête Quaker en s'approchant , le chapeau sur la tête : ami , dit-il à Tom , j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire , tu ne marcheras pas la nuit ; elle est obscure ; la route est difficile , & depuis quelques jours , on y rencontre des voleurs. L'hôtellerie prochaine est bonne ;

K ij

crois-moi, profires-en pour tes chevaux & pour toi-même , jusqu'à demain matin.

Jones, quoique surpris du ton familier de l'inconnu, adopta le conseil, & suivit le Quaker à l'hôtellerie du village.

Tom étoit bien vêtu, & marchoit avec deux chevaux : il fut bien accueilli par l'hôte, qui le pria cependant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang, attendu que sa femme, qui étoit absente depuis le matin, avoit, disoit-il, emporté ses clefs.

Notre héros avoit la tête trop chargée, pour faire attention au compliment : il ne desiroit que d'être seul, pour se livrer à toute sa mélancolie. Le Quaker, qui s'en apperçut, en eut pitié, & lui fit tant d'instances, que Jones se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence, le Quaker, qui croyoit n'être que charitable, & qui peut-être étoit également curieux, élevant tout-à-coup la voix : je crois, dit-il, ami, que ton cœur n'est pas à son aise. Mais pourquoi te laisser abattre ? Si c'est un ami que tu pleures, tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes ? L'homme doit apprendre à souffrir, la peine est son partage : j'ai les miennes ainsi que toi, & peut-être plus grandes. Avec un bien de cent livres sterling de revenu, mais qui ne doit

rien à personne , & qui suffit à mes besoins ; avec une conscience qui , grace au ciel , connoît peu les remords ; avec un corps robuste , un cœur humain & pacifique... ami , je suis cependant plus malheureux que toi.

J'en suis sincèrement fâché , répondit Tom , en soupirant.

Ah ! mon ami ! répliqua le Quaker ; c'est ma fille , c'est une fille unique qui me rend malheureux ! Elle seule ici-bas faisoit toute ma félicité : elle m'a quitté cette semaine ; elle s'est enfuie de chez moi pour épouser un jeune aventurier qui n'a pas une obole... Ah ! que n'est-elle morte , ainsi que l'ami dont le trépas t'attriste ! je me croirois bien plus heureux.

Ce que j'entends est bien étrange , lui dit Jones. Quoi ! vous aimeriez mieux la voir morte ?

Sans doute , répliqua le Quaker ; & cela ne vaudroit-il pas mieux pour moi , que de la voir exposée à demander son pain ? ... Quoi ! ne t'ai-je pas déjà dit que c'est un gueux qu'elle vient d'épouser ?

Eh bien , repartit Tom , en est-elle moins votre fille ? & n'êtes-vous pas assez riche ? L'imprudence d'un enfant fait-elle cesser d'être pere ?

Oh ! s'écria le Quaker , puisqu'elle m'a désobéi , puisqu'elle m'a trompé , puisque l'amour seul l'a guidée , c'est à l'amour à

la nourrir; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois dès demain à ma porte, mourant de faim & de misère, sans en être touché.

Jones, à ces mots, le regarda en frémissant, & voulut le quitter.

Allons, allons, ami, lui dit le Quaker, en le retenant, reste avec moi; ne t'abandonne pas à la douleur: tu vois qu'il est des maux bien plus à plaindre que les tiens.... Je vois, qu'il est des insensés & des barbares, s'écria Tom, en s'attachant des bras du Quaker.

Tu te fâches! lui dit l'autre. Mets-toi donc à ma place: dis-moi, que ferois-tu?

Je chercherois ma fille & mon gendre, répondit Jones; je pardonnerois à leur jeunesse; je les prendrois chez moi; je ne penserois pas, sans horreur, à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher! s'écria le Quaker.... Moi, les prendre dans ma maison!.... Persuade-moi plutôt d'y appeler mes deux plus mortels ennemis.

Eh bien, vas y donc toi-même, lui dit Tom, outré d'indignation, en le poussant hors de la chambre: je déteste la société d'un homme tel que toi....

Les propos du Quaker avoient tellement frappé Jones, que son émotion étoit sensible. Le Quaker s'en étoit aperçu; &

cette observation , jointe à ce qu'il avoit déjà remarqué de singulier dans le reste de sa conduite , avoit assez frappé l'honnête Quaker pour pouvoir décider , en conscience , que Tom étoit réellement son.

Ainsi , loin de garder quelque ressentiment de ce qu'il venoit d'essuyer , le bon Broadbrim (c'étoit son nom) touché de compassion pour son frere , alla faire part de sa découverte à l'hôte , en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens possibles un gentilhomme infortuné qui , disoit-il , n'étoit qu'à plaindre.

L'hôte qui , après avoir fait jaser le guide , s'étoit déjà fait rendre compte & de la naissance & des aventures de Jones , répondit en jurant & en riant au nez du Quaker , que son prétendu gentilhomme , quoique bien galonné , n'étoit qu'un bâtard de paroisse , chassé pour ses friponneries , & dont il voudroit être déjà défait , dût-il en être pour l'écot d'un tel *vaurien* , pourvu qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de savoir que ce discours se tenoit discrètement dans la cuisine , auprès du feu , & en présence de tous ceux qui étoient alors dans l'hôtellerie.

Le Quaker eut à peine entendu ces propos , que la pitié sortit tout-à-coup de son cœur , & fit place à l'indignation. Il partit , aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu , que le seroit un de nos modernes

ducs, qui se croiroit bravé par un honnête gentilhomme.

L'hôte, comme on l'a vu, n'étoit pas de meilleure humeur : Tom avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds ; en vain il demandoit un lit, il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience. Accablé de chagrins, de fatigue & de sommeil, notre héros, qui favoit se prêter au tems, se jeta dans un large fauteuil, & tâcha de s'endormir.



CHAPITRE V.

Réveil de JONES.

TOUT dormoit, ou étoit censé dormir dans l'hôtellerie, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de derrière, que l'on menaçoit d'enfoncer. L'hôte, qui ne sommeilloit que d'un œil, depuis ce qu'il avoit appris de Jones, se hâta d'y courir; & vit en un instant sa cuisine pleine de gens armés, & agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'affaut. Contraint de céder à la force, il descendit dans sa cave pour chercher de quoi rafraîchir ces redoutables hôtes; & ne fut pas peu surpris, à son retour, de trouver Jones éveillé, & jasant familièrement avec eux. Pour le coup, il se crut perdu. Ses idées, brouillées par le sommeil & par la crainte, ne lui montrèrent plus en Jones qu'un scélérat, qui, d'accord avec les autres, avoit comploté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livroit à ses terreurs, Tom s'entretenoit paisiblement avec celui qui paroissoit commander, & de qui il apprit que la troupe qu'il conduisoit étoit une compagnie de recrue pour l'armée du duc de Cumberland, destinée à combattre les rebelles d'Ecosse.

Tom étoit né courageux; on a déjà

K vj

même aperçu qu'il avoit sur ce point des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa patrie , en s'opposant à ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverser les loix & la religion, échauffa tout-à-coup sa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir sur mer , dans de pareilles circonstances , ne lui parut , dans cet instant , que peu digne de lui ; le titre de volontaire dans une expédition d'où dépendoit le salut de sa patrie , lui sembla plus honorable. Ce parti pris en un instant , & proposé à l'officier , fut accepté avec ardeur : on loua le courage du nouveau camarade ; on but largement à la santé du roi George , & à la sienne ; on maudit énergiquement (suivant l'usage) celle du Prétendant & des rebelles. Jones , pour sa bien-venue , paya l'écot ; & l'on partit , au grand étonnement de l'hôte , charmé d'en être quitte pour la peur.

Le sergent , s'étant emparé de Tom , l'entretint pendant la route de l'histoire du régiment , & sur-tout de la sienne propre. En arrivant à la dinée , Jones fut présenté au lieutenant de la compagnie , qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet officier , surpris de la bonne mine du nouveau soldat , & de la richesse de son habillement , exalta son courage , l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service ; & , après l'avoir embrassé , le retint à dîner avec plusieurs les officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentissage militaire.

CE lieutenant étoit un homme d'environ soixante ans. Il avoit servi, en qualité d'enseigne, à la bataille de.... où il avoit reçu deux blessures, & où il s'étoit si bien distingué, que le duc de Marlborough l'avoit honoré de ce grade sur le champ de bataille.

Il exerçoit, par conséquent, cette commission depuis environ quarante ans. Pendant cet intervalle, il avoit eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs; & il avoit maintenant celui de se voir commandé par des enfans, dont les peres l'étoient eux-mêmes lors de son entrée au service.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit pas uniquement d'avoir toujours été sans protection à la cour: mais son colonel, qui depuis très-longtems conservoit le régiment, étoit son ennemi secret. Ce n'est pas non plus que le lieutenant l'eut offensé, ni qu'il négligeât jamais les moindres devoirs: mais il avoit une épouse aimable; il en étoit aimé, & elle avoit assez peu d'usage du monde pour ne pas sentir que l'avancement de son mari dépendoit d'un

peu plus de complaisance, pour les attentions marquées que le colonel avoit depuis long-tems pour elle.

Le pauvre lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que, tandis qu'il souffroit journellement de l'inimitié de son colonel, il ne savoit ni ne se doutoit pas qu'il en fût secrètement haï : & sa femme, trop prudente pour exposer son mari aux suites d'une confiance si délicate, se contentoit d'être vertueuse, sans viser à la gloire de l'être avec éclat.

Les autres officiers de la compagnie, qui marchaient avec lui, étoient au nombre de trois ; un second lieutenant, François d'origine, depuis assez long-tems sorti de son pays pour en avoir oublié le langage, & trop nouveau venu en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux enseignes, tous deux très-jeunes, l'un ci-devant clerc de procureur, l'autre fils de la femme du valet de chambre d'un homme de qualité.

Le dîner fut gai, on y but beaucoup. Les enseignes, tous deux fort vains, fort fots, également impertinens, parlant toujours, ne disant rien, jurant pourtant aussi doctement que de vieux grenadiers, entreprirent Tom à fraix communs. Notre héros, très-neuf dans ce genre de conversation, y brilloit d'autant moins, que les juremens n'étoient point de son goût, & qu'il cherchoit à répondre sensément à des

propos qui lui faisoient pitié, mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriser ouvertement. D'ailleurs, le respect qu'il avoit naturellement pour la religion, lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossières de l'un des deux enseignes contre les gens d'église : & le zèle lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

L'un de ces officiers (c'étoit l'Anglois, & il s'appeloit Northerton) ne tarda pas à s'en trouver piqué, & d'autant plus que le lieutenant étoit toujours de l'avis de Jones. Il dissimula pourtant son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les sautés vinrent, on les solemnisa à l'angloise; & le tour de Tom arrivant, il balançoit d'autant moins à porter celle de sa chère Sophie, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connue d'aucun des convives.

Mais le lieutenant, en cette occasion, grand maître des cérémonies, ne se trouvant pas satisfait du seul nom de Sophie, & ayant exigé le surnom de cette demoiselle Jones, après avoir hésité un instant, nomma miss Sophie Western.

Les choses étant en règle, on alloit boire; lorsque l'enseigne Northerton déclara à haute voix qu'il s'opposoit à ce qu'une pareille santé fût buë en même ronde que celle

qu'il avoit portée. Je la connois, s'écria-t-il, cette Sophie; nous l'avons vue aux eaux de Bath; cent autres, que je pourrois nommer, la connoissent bien mieux encore, & c'est certainement la même... Vous vous trompez, interrompit Tom, d'un air ému & d'un ton menaçant: vous vous trompez, vous dis-je... celle dont je vous parle, est une fille aussi respectable par son nom que par sa fortune.

Eh, justement! c'est elle-même, répliqua l'enfeigne: va, six bouteilles du plus fin Bourgogne, que Tom French, officier de notre régiment, peut la faire venir partout où nous voudrons l'avoir. Notre homme, en partant de là, traça le portrait de Sophie, & d'autant plus ressemblant, qu'il l'avoit effectivement vue à Bath avec sa tante; & termina son discours par dire que le père de cette même fille avoit de très-grands biens dans le comté de Somerset.

Ce dernier point est vrai, répliqua Jones, & aussi vrai que vous êtes le plus impudent & le plus infame coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine prononcés, qu'une bouteille des plus lourdes, vole à travers la table, vient frapper Jones à la tête, & le renverse aux pieds du lieutenant.

Tous les convives effrayés se levèrent, en-

turent le blessé, & cherchent à le secourir; tandis que son adversaire, à l'aspect du sang coulant abondamment de la plaie d'un ennemi qu'il croit mort, ou mourant, ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il s'en flatte en vain : l'honnête lieutenant, qui s'est déjà emparé de la porte, lui interdit la retraite. En vain Northerton, envisageant alors toutes les suites de sa brutalité, représente à son officier supérieur, que l'honneur, en cette occasion, n'en exigeoit pas moins de lui; en vain il prétend s'excuser, en protestant que tout ce qu'il avoit avancé sur le compte de miss Sophie Western, n'étoit qu'un simple badinage, pour exercer & inquiéter Jones pendant quelques instans : le lieutenant n'en est que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, monsieur, ce que mérite un pareil badinage, & ce que la justice doit à ceux qui ne rougissent point d'employer de si indignes armes. Vous êtes mon prisonnier, monsieur, & ne sortirez d'ici qu'avec une garde suffisante pour me répondre de vous.

L'ascendant du lieutenant sur l'enseigne étoit d'un si grand poids, que tout le courage qu'il venoit de montrer, en mettant notre héros par terre, n'eût peut-être pas suffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux guerrier, quand même il en auroit eu une à son côté. Mais l'enseigne

françois, dès le commencement de la querelle, avoit eu soin de s'emparer des armes, & de les porter dans sa chambre. Ainsi le vaillant Northerton se vit forcé d'obéir à son supérieur.

La garde, mandée par le lieutenant, & le chirurgien du lieu, arriverent ensemble. On remit Northerton entre les mains de l'une, pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'hôtellerie; l'autre eut d'abord quelque peine à rappeler Tom à la vie. Il visita, fonda, pansa sa plaie, leva dix fois les yeux au ciel, & finit par ordonner qu'on le mît au lit.



CHAPITRE VIII.

Grande aventure.

TANDIS que le chirurgien étoit allé faire coucher le malade, le bon lieutenant resta avec l'hôtesse, à qui il le recommanda expressément. Il croyoit Tom en grand danger ; & le rapport du chirurgien, à son retour, ne fit que confirmer cette pensée. Sur quoi, le lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. Northerton, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *juge de paix*. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire, & de confier la conduite de la compagnie, jusqu'à *Glocester*, à l'enseigne françois, qui, sans savoir ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, étoit pourtant un très-bon officier.

Le soir, notre commandant, inquiet de l'état de Jones, lui fit demander si sa visite ne lui seroit point importune. Tom lui fit dire qu'il seroit le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement du lieutenant, lorsqu'en entrant avec précaution dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé, & dans le meilleur état du monde ! Cette résurrection subite, après y avoir un peu

réfléchi, lui parut cependant suspecte, attendu le genre de la blessure. Mais les raisonnemens de Tom détruisirent bientôt ces soupçons. Le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite ; il ne se sentoît à la tête qu'une douleur assez légère, & bien plus supportable, disoit-il, que l'abstinence & l'eau de gruau, à laquelle son esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis, je vous jure, enchanté, lui dit le lieutenant, en l'embrassant, de vous trouver infiniment mieux que je n'osois m'en flatter, après l'état où vous m'aviez paru tantôt ! Je le ferois bien plus encore, de vous croire assez rétabli pour pouvoir, sur le champ, vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçus, la plus prompte vengeance est d'autant plus à désirer, que ces sortes d'affaires, parmi nous autres, ne sont pas susceptibles d'accommodement. Mais, encore un coup, je crains que vous ne vous flattiez sur votre état, & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi de trop grands avantages.

C'est, répondit Jones, ce que je prétends éprouver, si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne, & mon cœur sont à vous ! s'écria le vieux militaire, en le serrant de nouveau dans ses bras : vous êtes un brave garçon, que j'estime & que j'aime. Mais je ne souffrirai pas que vous vous battiez

dans l'état où vous êtes. Vous ferez , dans quelques jours , assez fort pour rejoindre la troupe : nos journées sont courtes ; & je vous jure , par l'honneur , qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme , je le serai chasser du régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur comme de celles du corps : les dernières veulent être guéries ; une semaine de délai n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones , prévoyant qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit du lieutenant , se garda d'insister. Il demanda à souper ; & après avoir mangé de très-bon appétit , son ami , charmé d'une si prompte convalescence , lui souhaita le bon soir.

Mais Tom , dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces , & qui , au gré de son courage , ne pouvoit trop tôt venger l'affront qu'il croyoit avoir reçu , rouloit bien d'autres idées dans sa tête.

Il se souvenoit des caresses qu'il avoit reçues du sergent , & des offres de services que cet homme lui avoit faites dans la route. Il voulut le mettre à l'épreuve , & le fit prier de passer dans la chambre. Le sergent , qui s'alloit coucher , se r'habilla , & vint dans le moment. Tom s'aperçut bientôt que le vieux soldat n'étoit pas à jeun , d'où il jugea qu'il n'avoit pas de grands détours à prendre pour venir à son but.

Après avoir témoigné au sergent qu'il n'avoit pu se résoudre à se rendormir sans le voir, Tom fit tomber la conversation sur le métier de la guerre, qu'il venoit d'embrasser sous ses auspices. Il eut bientôt le plaisir de voir son homme prendre feu, se répandre en éloges sur la noblesse de la profession en général, & en particulier sur le détail de ses propres exploits. C'est où notre héros l'attendoit. Dans la juste impatience de marcher à la gloire sur les traces d'un si bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvu du meuble le plus nécessaire à un guerrier, c'est-à-dire, d'une bonne épée, & pria le sergent de vouloir bien lui en procurer une de son choix, ajoutant qu'elle lui seroit toujours chère, & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le sergent, qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé à Jones, & qui avoit même ouï dire que sa vie étoit en danger, conclut de tout ceci, & sur-tout de cette dernière demande, que le malade avoit la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire, lui dit-il d'un air important : ce n'est pourtant pas une épée de *petit-maitre*, de ces colifichets à poignées d'or ou de vermeil, si peu dignes d'un vrai soldat : c'est une épée aussi modeste que décente ; mais la meilleure lame de l'Europe.... C'est une lame qui... C'est une lame enfin, dont la bonté !... Bref, vous l'allez

voir ; & je me réjouis par avance avec vous du marché que vous allez faire.

Le sergent ne fit que sortir & rentrer ; & présentant à Tom une longue & large rapière à poignée de cuivre.... Regardez , dit-il , cette épée ! c'est celle d'un officier général françois , que j'ai tué à Dettingen. La garde étoit d'or pur ; je l'ai vendue à un de nos damoiseaux , plus curieux de la poignée que de la lame.... Pliez , pliez ceci.... c'est une arme digne d'un roi !

Jones , impatient d'avoir l'épée , & brûlant d'être délivré du sergent , le pria d'en dire le prix. Celui-ci , qui croyoit le malade absolument désespéré & hors de sens , craignant d'ailleurs que sa postérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble rare à trop bas prix , hésita quelque tems. Il fit ensuite mille sermens que l'amitié seule l'engageoit à céder un aussi précieux trésor , & déclara qu'il se contenteroit de vingt guinées.

Vingt guinées ! s'écria Tom.... Ou vous croyez que j'extravague , ou que jamais je ne touchai d'épée ? Vingt guinées ! & c'est vous qui me les demandez ? Tenez , monsieur , reprenez ce trésor Mais non , j'y réfléchis je le garde. Je ferai demain part à votre officier des bontés que vous daignez avoir pour moi.

Qui fut surpris , ce fut notre sergent , à qui cette réponse prouvoit que la tête de

Jones étoit beaucoup meilleure qu'il n'avoit cru. Mais le matois savoit se retourner; & feignant une surprise extrême de la vivacité Je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exorbitant. C'est mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'est la seule que j'aie ; & je risque, en m'en défaisant, de déplaire à mon officier. Tout cela bien considéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier sur les vingt schellings que j'en demande !....

Vingt schellings, interrompit Jones ; vous me demandez à l'instant vingt guinées !

Moi ! reprit effrontément l'autre ; en vérité, vous vous trompez ou je ne suis pas bien éveillé Non, monsieur, cela n'est pas possible : j'ai dit vingt schellings, je vous jure

Tom l'interrompit, en lui disant qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander, qu'il alloit même lui donner un schelling au-delà de sa demande. Sur quoi, tirant une guinée de sa bourse, & congédiant son marchand, il l'assura qu'il rejoindroit la compagnie avant qu'elle eût atteint Worcester.

Dès que le sergent fut parti, Tom se hâta de s'habiller, & de quitter sa chambre pour chercher son adversaire. Ce n'est pas qu'il ne sentît quelques remords de l'action qu'il

qu'il alloit commettre : mais la crainte de passer pour un lâche , & sur-tout en entrant au service , les rendoit sans effet.

Il étoit minuit passé , tout dormoit dans l'hôtellerie , à la réserve de la sentinelle qui gardoit Northerton ; lorsque notre héros , après avoir ouvert très-doucelement la porte de sa chambre , s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit mal aisé d'imaginer une figure plus effrayante que celle qu'il avoit alors. Son habit , de couleur blanchâtre , étoit tout tacheté de sang ; son visage , graces aux copieuses saignées que le chirurgien avoit cru nécessaires pour dégager la tête , étoit pâle & livide ; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour le turban d'un Muphty ; sa main droite étoit armée d'une épée nue , la gauche d'une chandelle : jamais spectre , en un mot , celui du sanglant *Banquo* (1) même , n'eut plus droit d'inspirer la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux *revenans*.

Dès que le grenadier qui gardoit la porte de Northerton , crut voir approcher ce fantôme , ses cheveux se dressèrent d'horreur , ses genoux tremblans s'affoiblirent ; il lâcha son coup de fusil en l'air , & se laissa tomber sur le plancher.

(1) Dans *Macbet*, tragédie de Shakespeare.

Jones, sans s'émouvoir du danger qu'il venoit de courir, & sentant d'où partoît l'épouvante du soldat, rit un peu de sa chute, & pénétra, sans obstacle, jusques dans la chambre de Northerton, où il trouva.... des bouteilles très-fraîchement vidées, & quelques restes d'un souper; mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre, s'étant offerte à son idée, il appela hautement Northerton. Mais ses cris ne servirent qu'à redoubler l'effroi de la sentinelle, pleinement convaincue que le volontaire, sans doute mort de ses blessures, étoit revenu de l'autre monde pour tourmenter son assassin.

Bien persuadé de l'évasion de son ennemi, désespérant de pouvoir sitôt le rejoindre, craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fusil n'eût allarmé toute l'auberge, Tom, après avoir soufflé sa chandelle, crut qu'il étoit de sa prudence, de regagner doucement son lit.

Tout étoit effectivement debout dans la maison; & Jones rentroit à peine dans sa chambre, que le corridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde, moitié nud, moitié habillé, mais également curieux de savoir la cause du grand bruit qu'on venoit d'entendre.

Le soldat, toujours frappé de la même terreur, n'avoit point changé de posture,

& ce ne fut pas sans peine, qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots Je l'ai vu ! s'écrioit-il, je l'ai vu ! tout couvert de sang vomissant le feu par la bouche & par les narines Oui, je le jure sur mon ame ! j'ai vu le jeune volontaire tué d'hier Il est entré chez Northerton Il l'a pris à la gorge ; le tonnerre a grondé ; ils ont disparu tous les deux !

Cette relation étoit faite pour trouver du crédit dans un tel auditoire. Le grenadier, reprenant par degrés ses sens, répondoit à toutes les questions de l'assemblée, intérieurement aussi épouvantée que lui, & ajoutoit, à chaque réponse, de nouvelles ombres au tableau, lorsque l'hôteffe & le lieutenant arrivèrent. L'une avoit des raisons, que nous dirons bienrôt, pour révoquer l'histoire en doute ; l'autre, quoique très-honnête homme, & même très-religieux, ne croyoit pas du tout aux *esprits*. Il avoit quitté Jones depuis peu d'heures ; l'état où il l'avoit vu, ne laissoit rien à craindre pour sa vie ; matière à deux soupçons également vraisemblables : le grenadier s'étoit endormi, & avoit fait un mauvais rêve ; ou bien il avoit été payé pour laisser échapper le prisonnier. Dans les deux cas, la sentinelle étoit également

coupable. & méritoit d'être punie. Le lieutenant, très-affermi dans cette idée, ordonna, par provision, que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avoit laissé évader l'enseigne, & renvoya tout le monde au lit,



CHAPITRE IX.

Conclusion.

POUR ne pas laisser plus longtems soupçonner la réputation d'un bon & vaillant soldat, hâtons-nous d'apprendre au lecteur l'histoire de la fuite de M. Northerton.

Quoiqu'assez pervers dans sa morale, cet officier étoit d'une jolie figure. L'hôtesse l'avoit remarqué; la pitié avoit parlé pour lui, & elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avoit faites, de sang froid, sur l'atrocité de son action, & sur les suites qu'elle pouvoit avoir, lui faisoient supporter impatiemment sa prison; & l'hôtesse avoit redoublé ses craintes, en lui apprenant que le chirurgien ne ré pouvoit pas de la vie du malade.

Le besoin qu'il avoit de cette femme le rendit éloquent; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où Northerton étoit gardé, communiquoit à celle de la cuisine. Il fut convenu entr'eux, qu'à certain signal que feroit l'hôtesse, le prisonnier grimperoit jusques au haut de la fienne, & descendroit par l'autre dans cette même cuisine, au moment où cette

femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout le monde.

Quelques lecteurs condamneront peut-être la charité de notre hôtesse. Voilà le sexe, diront-ils ! voilà de ces actes de compassion, presque toujours déplacés, & pernicieux à la société !.... Un instant, s'il vous plaît : certaine circonstance, à laquelle nous reviendrons, peut-être, dans le cours de cette histoire, peut concourir à justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, M. Northerton étoit chargé du trésor de la compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours entre le capitaine & le lieutenant ; il avoit montré cet argent à l'hôtesse, il l'avoit déposé dans ses mains, pour gage de son retour auprès d'elle. Résiste-t-on à de tels procédés ?

Quoiqu'il en soit, tout étoit calme dans l'hôtellerie ; l'hôtesse & le lieutenant seul, qui voulut que la compagnie partît de bonne heure, vuïdoient ensemble une jatte de *punch* [1], lorsqu'on entendit sonner fortement de la chambre de Jones. Grande surprise pour les domestiques, qui tous vouloient encore qu'il fût mort ! Grande dispute entr'eux à qui iroit, ou plutôt à

[1] Sorte de boisson forte, très-usitée en Angleterre, composée d'eau-de-vie, d'eau commune, de sucre, de jus de citron, &c.

qui n'iroit pas savoir ce qu'il vouloit.... Les cris de l'hôtesse, & les menaces du lieutenant prévalurent enfin : ils y monterent tous ensemble, & rapportèrent à l'officier que le défunt, qui paroissoit se porter à merveille, le supplioit de vouloir bien passer, pour un instant, chez lui, avant que de partir.

L'officier y vola; & s'étant assis à côté du lit du malade, lui raconta tout ce qui s'étoit passé la nuit même dans la maison, & apprit à Jones la résolution où il étoit de faire un exemple de la sentinelle.

Tom crut alors lui devoir découvrir la vérité des choses, en lui demandant grace pour le pauvre grenadier, qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'est du moins un poltron, répondit le lieutenant; & je serois tenté de l'en punir. Mais, qui peut répondre de soi-même en ces occasions ? je l'ai toujours vu brave devant l'ennemi. Allons, c'est toujours quelque chose qu'il reste à ces drôles-là quelque idée de religion. Je vous promets qu'il sera libre en partant d'ici.... Mais j'entends battre la générale.... Adieu, mon ami; embrassons-nous encore une fois; guérissez-vous; soyez tranquille. Si vous ne pouvez mieux faire, laissez votre vengeance au ciel; & venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots le lieutenant partit, & Tom tâcha de se rendormir.

*L I V R E V I I I .**Contenant plus de deux jours.*

*C H A P I T R E P R E M I E R .**Visite de l'hôtesse à JONES.*

JONES, après le départ du lieutenant ; chercha vainement le sommeil ; ses sens étoient trop agités. De façon qu'après s'être amusé, ou plutôt tourmenté, jusqu'au grand jour, de l'idée de sa Sophie, il sonna pour demander du thé ; & l'hôtesse crut devoir saisir cette occasion pour lui faire une visite.

Elle ne l'avoit pas encore vu, & ne s'en étoit pas même embarrassée : mais ayant apperçu, dans la dernière conversation qu'elle avoit eue avec le lieutenant, qu'il soupçonnoit Tom Jones d'être d'une grande naissance ; elle s'étoit déterminée à risquer un peu plus d'égards pour son hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à lui servir le thé, qu'elle enfila cette harangue :

Hélas ! monsieur, (dit-elle en soupi-

rant) c'est en vérité bien dommage qu'un jeune & aimable gentilhomme, tel que vous, ait assez peu d'estime pour lui-même, pour s'associer avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir d'ici. Ils sont pourtant assez vains pour se croire nobles; & Dieu fait comme ils s'en vantent! Mais, comme le disoit très-bien feu mon premier mari, ils ne devoient pas oublier que c'est nous seuls qui les payons, & que cela est bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en logeai vingt la nuit dernière, sans compter les officiers. Quelle charge pour une pauvre veuve! Encore préférerois-je les soldats; car rien n'est jamais trop bon pour ceux qui les commandent, & Dieu fait comme ils paient!.... comme ils jurent! comme ils traitent les domestiques, &, qui pis est, l'hôtesse même, quand ils ont dépensé un malheureux *schelling* par tête! Oui, je préférerois un gentilhomme campagnard, n'eût-il que cinq cent livres sterling de revenu, à tous ces *vers luisans* de militaires qui ne paient qu'en bruit, en menaces & en blasphèmes. Une maison peut-elle prospérer avec de telles gens? Hélas! comment l'un d'entr'eux ne vous a-t-il pas traité? J'étois bien sûre que les autres le laisseroient échapper: vous seriez mort des coups que vous avez reçus, qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais grâces au ciel de ce qu'un pareil malheur ne

soit pas arrivé chez moi, & de ce que je vois tout à espérer pour votre santé ! Cet accident , si Dieu m'exauce , produira même un très-grand bien , pour peu que vous réfléchissiez sur les désagrémens d'un si vilain métier. J'aurai sans doute le plaisir de vous voir retourner dans le sein de votre famille , & dans les bras de vos amis , probablement très-affligés de votre perte , & qui le seroient bien plus encore , si le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel ! quelle barbarie ! Puissent-ils l'ignorer toujours ! Allons , monsieur , prenez courage : renoncez à cette infame profession. Je suis au fait de votre histoire ; je fais ce qui vous a jetté dans le désespoir. Courage ! dis-je ; pour une de perdue , cent de retrouvées. Un jeune homme , fait comme vous , pourroit-il manquer de maîtresses ? A votre place , moi , je verrois pendre la plus belle avant que de songer à m'enrôler pour ses beaux yeux... Ah ! ah ! vous rougissez ! vous croyez donc que je ne fais pas tout ? ... Eh ! non , nous ne connoissons pas Miss Sophie ! On ne fait pas que vous l'aimez On ne fait pas Non , sans doute ; & c'est peut-être un rêve que j'achève

Que dites-vous ? s'écria Jones , frappé d'étonnement. Ciel ! connoîtriez-vous Sophie ?

Si je la connois ! s'écria l'hôtelle à son

tour. Combien de fois n'a-t-elle pas logé
 ici ? Avec sa tante apparemment ? re-
 pliqua Jones Avec qui donc ? lui dit
 l'hôteſſe. Allez, allez, nous connoiſſons
 depuis longtems la vieille dame. Il faut en
 convenir, Miſſ Sophie eſt charmante, &
 je ſuis bien de votre goût Charmante !
 interrompit Jones Dites, adorable !
 Dites que ſes attraits, que ſa vertu, que
 ſa douceur, ſont dignes de l'hommage de
 tous les cœurs, même des plus féroces
 Mais pourrois-je penſer que vous connoiſ-
 ſiez ma Sophie ? Je voudrois, dit l'ho-
 teſſe, qu'elle vous fût à tous égards auſſi
 connue qu'à moi. Ah ! que n'eûſſiez-vous
 pas donné pour être aſſis, ainſi que moi,
 dans ſa ruelle ? Quelle peau ! quelle frai-
 cheur ! que d'attraits ! quelle taille ! Ce
 lit, ce même même lit pourroit en dire
 des nouvelles Ce lit ? ſ'écria Jones avec
 tranſports Quoi ! ſe peut-il que Sophie
 ait couché ici ?

Ici, ici, oui, dans ce lit, dans ce lit
 même, répondit l'hôteſſe ; & plût au ciel
 qu'elle y fût encore ! elle n'en ſeroit peut-
 être pas ſi fâchée, malgré tout ce qu'on a
 voulu me faire entendre ; car elle m'a ſou-
 vent parlé de vous Oh ! pour le coup,
 vous me flattez, interrompit-il. Se ſeroit-
 elle abaiffée juſqu'à ſe ſouvenir, juſqu'à
 parler du malheureux Jones ? J'abhorre
 le menſonge, répondit l'hôteſſe ; tout ce

que je fais, c'est que ce nom est souvent sorti de sa bouche, & toujours de façon à me faire penser que son cœur en secret en disoit plus encore. O ma chère dame ! s'écria Jones, en l'embrassant, serai-je jamais digne d'occuper ce cœur ? Tout en elle est bonté, tout en elle est adorable, tout en elle est généreux ! Un misérable tel que moi étoit-il né pour troubler un instant le repos d'un cœur tel que le sien ? Serois-je assez haï du ciel pour avoir à me reprocher un tel crime ? moi, qui braverois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour se venger de nous, si je croyois hâter l'effet du moindre des vœux de Sophie ! moi qui, dans l'abyme du malheur même, me croirois assez fortuné, si je pouvois la voir heureuse !

Elle en est convaincue, lui dit l'hôtesse : apprenez même que je vous ai peint à ses yeux comme le plus fidèle & le plus tendre des amans.... Mais, madame, lui dit Jones, en l'interrompant, apprenez-moi, de grace, depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous ? Quant à moi, je rappelle en vain ma mémoire : je n'eus, je crois, jamais celui de vous connoître.

Oh ! vous étiez trop jeune encore, lui dit-elle, pour vous souvenir du tems où je vous ai maintefois tenu sur mes genoux chez le plus digne des gentilshommes du

canton, ... Quoi ! repliqua Jones, Monsieur Alworthy est aussi connu de vous ? ... Sans doute , dit-elle. Eh ? qui ne le connoît pas ? Est-il quelqu'un dans le pays , à qui son nom & son bon caractère ne soient point en vénération ? ... Sa réputation s'étend sans doute bien plus loin encore , répondit Jones ; mais le ciel seul connoît toutes les vertus de ce grand homme ; le ciel seul connoît toute l'excellence d'un cœur dont il n'a gratifié la terre que pour lui donner une idée de la divinité. Les hommes sont aussi ignorans dans ce genre sublime de bontés , qu'ils sont indignes de les ressentir ; mais personne n'en fut jamais plus indigne que moi. Moi qu'il avoit pris plaisir d'élever si haut , après m'avoir , comme vous le savez sans doute , recueilli dans la bone ! moi , pauvre & infortuné bâtard , qu'il avoit adopté , qu'il avoit daigné prendre pour son fils , & qui étois traité de même ; j'ai osé lui manquer ! j'ai été assez imprudent , ou plutôt assez malheureux , pour mériter de lui déplaire ! Mais que dis-je ? oui , je l'ai en effet mérité , je l'ai trop mérité , madame ; je ne serai jamais assez ingrat pour oser croire qu'il ait pu commettre une injustice à mon égard. J'étois sans doute punissable ; il a dû me chasser pour jamais de chez lui ; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même Ah ! jugez maintenant si je suis si condamnable de

m'être fait soldat, sur-tout dans l'état désespéré de ma fortune... Jugez-en par vous-même : la voilà toute entière.

A ces mots, il tira une bourse de sa poche, qui, jettée sur la table, fit si peu de bruit en tombant, que l'hotesse crut notre héros encore moins opulent qu'il ne l'étoit en effet.

Ce discours, terminé par une démonstration si évidente, produisit le plus grand effet sur l'esprit de l'hotesse. Monsieur, lui dit-elle froidement, chacun, mieux que personne, fait le parti qui lui convient le mieux.... Mais écoutons; n'ai-je pas entendu sonner? Oui, c'est moi qu'on appelle.... Attendez; j'y suis.... Ce sont des étrangers, sans doute.... Adieu, monsieur : si vous avez besoin de quelque chose, je vous enverrai la servante.

Ces mots étoient à peine prononcés, que l'hotesse avoit quitté la chambre, & dégingoloit les escaliers.



CHAPITRE II.

Eclaircissmens.

N'INDUISONS personne en erreur. Des lecteurs pourroient croire que cette bonne hôteſſe étoit en effet instruite & des amours & des aventures de Jones. Elle n'en favoit pas un mot. Le lieutenant lui avoit dit que le nom de Sophie avoit occasionné la querelle où Tom avoit été blessé ; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre sur les voies d'apprendre le reste de la bouche de Jones même , & d'en tirer tout le parti que l'on a vu dans le dernier chapitre. La curiosité tenoit un rang considérable parmi les qualités de cette femme : elle souffroit peu volontairement que ses moindres hôtes la quittassent sans qu'elle fût instruite de leur nom , de leur famille & de leurs facultés.

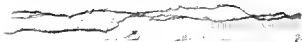
Dès qu'elle fut partie , Jones , sans s'apercevoir de la vivacité de sa retraite , ne s'occupa que de l'idée de se trouver dans le même lit où sa chère Sophie avoit couché. Quelle source d'images tendres & riantes ! & que nous aurions beau jeu à détailler tous les plaisirs que dut notre héros à la chaleur de son imagination , si nous

ne faisons pas réflexion que les amans de ce genre ne feront sans doute que la moindre partie de nos lecteurs !

Il étoit encore dans cet heureux délire , lorsque le chirurgien arriva pour panser sa blessure. Le docteur ne pouvoit manquer de trouver le pouls du malade un peu ému. Il avoit d'ailleurs appris dans la cuisine , que Jones n'avoit pas dormi la nuit : c'en fut assez pour déclarer que Tom étoit en grand danger , & que le seul moyen de prévenir les ravages de la fièvre étoit de saigner de nouveau le malade. Mais Jones , qui ne croyoit plus l'être , pria le chirurgien de se contenter de lui panser la tête.

Le *Frater* étoit entêté , il insista. Jones ne l'étoit pas moins , il tint bon. Le premier céda enfin , en déclarant qu'il ne répondoit pas des conséquences dangereuses qui suivroient le refus du malade , & en le priant de reconnoître du moins en tems & lieu que lui-même s'étoit opposé au remède qui pouvoit seul le guérir. Tom le promit , & le docteur , en s'en allant , ne manqua pas de faire part à l'hôtesse de l'obstination du jeune gentilhomme.

Mais cette femme , en revanche , n'eut rien de plus pressé que de lui apprendre dans quelle erreur ils étoient tombés tous les deux sur la naissance & les facultés de Jones , sans oublier son bannissement de chez M. Alworthy , bien moins encore la



crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet aventurier , & monsieur le docteur pour ses peines.

Quoi ! s'écria le chirurgien , en colere , j'ai pu souffrir patiemment qu'une pareille *espece* voulût m'apprendre mon métier , & résister à mes ordonnances ? Je me ferai laissé insulter par un drôle qui ne me payera pas ? Je suis charmé d'avoir été averti à tems : nous verrons bientôt ce qui en fera.

A ces mots , il remonte à la chambre de Jones , en ouvre brusquement la porte , réveille le pauvre garçon , qui , plongé dans un profond sommeil , étoit délicieusement occupé de sa Sophie Prétendez-vous que je vous saigne , ou le refusez-vous ? cria-t-il , d'une voix tonnante.

Je vous ai déjà dit que non , répondit Jones , en étendant les bras Et plût au ciel que vous ne m'eussiez pas arraché au sommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon , bon ! repliqua l'autre , le sommeil , ainsi que le manger , est souvent fatal à plus d'un malade. Encore un coup , & pour la dernière fois , voulez-vous être saigné tout à l'heure ?

Eh bien , pour la dernière fois , lui cria Jones , je vous répète que je ne le veux point.

En ce cas , je vous abandonne : & je

m'en lave les mains , s'écria le docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déjà prises. Deux visites à cinq schellings chacune , deux pansemens *idem* , & un demi-écu pour la saignée. J'espère , lui dit Jones , que votre intention ne seroit pas de m'abandonner dans l'état où je suis Et je vous réponds , moi , que mon intention est telle , dit brutalement le docteur. En ce cas , répondit Jones , vous êtes un malfaiteur ; sortez d'ici dans l'instant même : vous n'aurez pas un sou de moi.

Fort bien ! s'écria le chirurgien , à qui l'air & le ton de Jones en avoient un peu imposé ; j'étois bien sot de m'inquiéter tant La belle chienne de pratique ! A quoi pense l'hôtesse , de m'appeler pour de tels vagabonds ?

Ces derniers mots furent prononcés en fuyant. Mais Jones , bien loin d'en être ému , se renfonça dans son lit , pour tâcher d'y retrouver & son sommeil & son rêve.

.. M^{re} Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..

.. Jones ..



CHAPITRE III.

Arrivée d'un barbier , digne confrere de celui de BAGDAD , & de celui de don QUICHOTTE même.

L'HORLOGE avoit frappé cinq heures ; lorsque Tom Jones se réveilla en sursaut , après en avoir dormi sept. Ce sommeil avoit tellement rafraîchi son sang , & si bien réparé ses forces , qu'il se trouva en état de s'habiller , & de descendre dans l'hôtellerie. Il ouvrit son porte-manteau , en tira du linge blanc & un habit complet ; après quoi , sentant que son estomac exigeoit de lui quelque ressouvenir , il passa une robe de chambre , dans l'intention de faire un tour à la cuisine.

L'hôtesse étoit au bas de l'escalier. Tom l'aborda civilement , en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner ! lui dit-elle : il est ma foi tems d'y penser. Ignorez-vous qu'il est cinq heures passées ? Eh bien , pour souper , soit , repliqua Jones : peu m'importe , pourvu que je mange bientôt , car je n'eus en vérité jamais tant d'appétit. Il n'y a plus rien ici , repartit l'hôtesse , à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes , car il n'y a plus

de feu dans la maison : il faut vivre de ce qu'on trouve , & plus d'un seigneur de ma connoissance fait ses choux gras de ce ragoût.... Je compte aussi en faire les miens , lui dit Jones ; mais de grace , daignez le faire réchauffer.

La politesse & la douceur de Tom , lui gagnoient tous les cœurs : l'hôtesse , à demi défarmée , ne put le refuser , & ajouta même , avec un demi-sourire , qu'elle étoit charmée de le voir si bien rétabli. Cette femme , au fond , n'étoit pas absolument méchante ; mais elle aimoit si tendrement l'argent , que l'ombre seule de la pauvreté lui donnoit de l'humeur.

Jones alors remonta dans sa chambre , pour s'habiller & se faire raser , tandis qu'on préparoit son dîner.

Le barbier qu'on lui envoya étoit d'un caractère unique , & d'une familiarité si singulière , qu'elle lui rapportoit chaque jour un revenu passablement honnête , de soufflets (par exemple) , de coups de pied au cul ; & autres politesses semblables , de la part des étrangers qui savoient assez peu leur monde pour ne point goûter ses plaisanteries. Le petit Benjamin (c'étoit son nom) n'en étoit pourtant pas plus sage ; & quoique ses petites libertés eussent été souvent mal accueillies , la passion de faire le *gentil* étoit si fort enracinée en lui , qu'il étoit incapable de taire une idée bonne ou

mauvaise , dès que l'occasion se présentoit de la mettre au grand jour. Il avoit encore d'autres singularités dans le caractère , dont je ne ferai pas mention , pour laisser au lecteur le plaisir de les discerner lui-même à mesure qu'il fera une plus ample connoissance avec ce rare personnage.

Jones , qui avoit des raisons pour être impatient d'être habillé , & qui s'apercevoit que le barbier ne finissoit pas de lui savonner le menton , le pria enfin de vouloir bien se dépêcher. A quoi l'autre répondit gravement (car de sa vie il n'avoit ri) *Festina lentè* est un adage que j'ai appris longtems avant que d'avoir touché le rasoir.

L'ami , repliqua Tom , j'apperçois que vous êtes savant. Pauvre savant ! dit le barbier , *non omnia possumus omnes*. Encore ! dit Jones : je crois parbleu qu'il récite des vers ! Pardonnez-moi , monsieur , dit Benjamin ; *non tanto me dignor honore*.... Et en procédant à son opération : monsieur , ajouta-t-il , depuis que je me mêle de la *barberie* , je n'ai trouvé que deux raisons qui la justifiaient ; l'une , le desir d'avoir de la barbe , l'autre , celui d'en être débarrassé. Et j'oserois conjecturer , mon cher monsieur , que l'un de ces motifs vous a sans doute engagé à en tâter , il n'y a pas encore longtems , pour la première fois. Sur mon honneur , vous

avez très-bien réussi ! On peut dire de la vôtre , qu'elle est *tondendi gravior*. Et moi , je conjecture , lui dit Jones , que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez , répondit le raseur ; je suis trop attaché aux matieres philosophiques : *hinc illa lacryma !* monsieur , voilà d'où vient mon infortune : trop de savoir a causé ma ruine. Eh ! comment donc cela ? répondit Jones. Hélas ! monsieur , repliqua le barbier , c'est ce qui m'a fait déshériter par mon pere. Il étoit maître à danser : j'ai su lire avant que de savoir danser ; il m'a pris en grippe ; mes freres ont eu tout son bien ; il ne m'a pas laissé un sou ! Souhaitez-vous que je rase les tempes ? Ciel ! me trompai-je ? Je crois voir *hiatus in manuscriptis !* On m'a dit que vous alliez à la guerre : mais je n'y vois point d'apparence Pourquoi donc ? lui dit Jones.

C'est , répondit le barbier , que je vous crois trop sage pour y porter une tête fêlée : j'aimerois presque autant porter du charbon à *Newcastle* [1].

Par ma foi ! s'écria Tom , tu m'as l'air d'un franc original , & je t'aime de cette humeur. Viens boire un coup avec moi ;

[1] Ce pays est très-abondant en mines de charbon.

après dîner je serai charmé de te connoître mieux.

Ah ! mon cher seigneur , dit le barbier , pour peu que la chose vous plaise , je suis homme à faire plus encore. Que feras-tu , l'ami ? répondit Jones. Eh ! parbleu , je vous aiderai , s'il le faut , à vider la bouteille , repliqua le petit Benjamin : j'aime les bons cœurs , moi ; & de même que vous m'avez jugé un drôle de corps dès le premier coup-d'œil , de même , ou toutes les règles de la physionomie me trompent , ou je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qui soient au monde.

Jones , qui pendant tout ce colloque , avoit achevé de s'habiller , descendit alors à la cuisine , mais avec une figure plus séduisante , ou je me trompe fort , que celle de cet Adonis jadis tant célébré par les poètes. Le cœur de notre hôtesse y fut cependant insensible ; le rapport de ses charmes avec ceux de Vénus , étoit si dissimblable , qu'il n'est pas tout-à-fait étonnant que leurs goûts ne fussent pas les mêmes.

Tom , après avoir mangé de grand appétit , demanda une bouteille de vin , en attendant le barbier , qui ne tarda pas à venir , & qui seroit arrivé bien plutôt , s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'hôtesse , qui , après avoir rassemblé un cercle de son voisinage , racontoit , dans la cui-

fine, l'histoire de notre héros à qui vous loit l'entendre.

C'étoit, disoit-elle, un pauvre enfant trouvé, nourri par charité dans la maison de M. Alworthy, chassé enfin pour ses friponneries, & notamment pour avoir osé en conter à la fille de son bienfaiteur, &c.

Le barbier, au nom de M. Alworthy ; devint à l'instant tout oreilles ; & dès qu'il fut que c'étoit Tom Jones qu'il venoit de raser ; il pria l'assemblée, en la quittant, de suspendre son jugement sur le compte d'une personne qu'il connoissoit très-bien, & dont la naissance étoit peut-être plus illustre qu'on ne pensoit.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Conversation de JONES & du barbier.

TOM, à l'arrivée du barbier, le salua d'une rasade, en le qualifiant du titre de *doctissime tonsorurum*; à quoi notre homme répondit gravement : *Ago tibi gratias, Domine*. Puis regardant fixement Tom, & comme en cherchant à le reconnoître : oserois-je, lui dit-il, monsieur, vous demander si vous ne vous appelez pas Jones ? A quoi l'autre ayant répondu, oui..... *Proh Deum atque hominum fidem !* s'écria le barbier, que d'événemens dans la vie ! M. Jones, recevez mes plus sinceres obéissances. Je vois que vous ne me connoissez pas, & je n'en suis pas étonné : vous ne m'avez vu qu'une fois, & vous étiez bien jeune encore !

Mais, de grace, parlons d'abord de M. Alworthy. Comment se porte ce très-digne & très-respectable seigneur ? *optimus ille omnium patronus !* J'apperçois, lui dit Jones, que vous me connoissez ; mais quant à moi, je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune, vous dis-je, repliqua Benjamin.... Mais, monsieur, puis-je, sans risque de vous offenser, savoir où vous allez en partant

Tome I.

M

d'ici ? Vuidez votre verre, monsieur le barbier, lui dit Tom un peu ému, & trêve de questions, je vous prie.

Le barbier, après s'être beaucoup excusé, protesta que l'intérêt seul qu'il prenoit à la réputation de monsieur Jones, l'avoit rendu assez hardi pour le questionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuisine, de la part de l'hôtesse, ainsi que la façon dont il avoit confondu cette femme & ses auditeurs. Personne au monde, ajouta-t-il, monsieur, ne vous respecte plus que moi, depuis l'excès de votre générosité envers George le garde-chasse, dont j'ai été instruit, ainsi que toute la province, où votre nom est cher à tous les cœurs qui ne sont point ingrats. Pardonnez donc encore un coup à mon zèle, & non à ma curiosité, des ininterrogations que lui seul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre, & ce que j'ai dit est parti du mien, *amoris abundantia erga te.*

Les infortunés sont sensibles : la moindre marque d'amitié trouve toujours leur cœur ouvert. Celui de Jones étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas s'il ne tarda guère à se trouver mieux disposé en faveur du petit Benjamin. Les bribes de latin que cet homme lâchoit à chaque instant, assez mal-à-propos, n'offroient qu'un ridicule aux yeux de Tom,

& lui prouvoient en même tems que l'éducation de ce barbier avoit été moins négligée que celle de la plupart des gens de son état : ses façons même l'indiquoient encore davantage ; ainsi Jones crut , en fin de cause , pouvoir se confier à lui.

Il lui raconta même toute son histoire , à quelques circonstances près : celle , par exemple , qui avoit occasionné son démêlé dans le bois avec Tuakum ; & termina son récit par la résolution qu'il avoit prise d'aller servir sur mer : résolution qu'il auroit réellement effectuée , si la rébellion nouvellement élevée dans le nord d'Angleterre , en changeant ses desseins , ne l'avoit pas conduit dans le village où il se trouvoit maintenant.

Le petit Benjamin , après lui avoir accordé toute l'attention dont il étoit capable , conclut , de cette histoire , que Jones avoit certainement été calomnié & trahi auprès de son bienfaiteur par quelques ennemis secrets. Il n'étoit pas probable , selon lui , qu'un homme aussi généreux & aussi équitable que M. Alworthy , se fût si promptement détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendresse , sans le concours de quelque intrigue tramée dans les ténèbres , pour perdre l'innocent & malheureux Jones.

Ce sentiment étoit trop à l'avantage de M. Alworthy , par conséquent trop con-

forme à la façon de penser de M. Jones sur le compte de ce seigneur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit le disposa bien mieux encore en faveur du barbier, qui, bientôt enhardi par les caresses de Tom, osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en lui disant le nom de cette aimable amante, seule cause de ses malheurs.

Tom y réfléchit un moment; puis, en prenant tout-à-coup son parti : vous en savez trop dès à présent, lui dit-il, pour vous cacher le reste; & puisque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'est peut-être déjà que trop connu par ma foiblesse, apprenez donc que celle que j'adore est l'incomparable.... Sophie Western!

Proh Deum atque hominum fidem! M. Western auroit-il déjà une fille en état d'être mariée?

Oui, mon cher Benjamin, lui dit Jones, & qui plus est, une fille digne des vœux d'un monarque même : l'univers ne vit jamais rien de si beau.

Mais c'est là son moindre mérite : sa bonté, ses vertus surpassent sa beauté. Hélas! dussai-je la louer pendant un siècle entier, j'oublierois sans doute encore la moitié de ses charmes.

M. Western a déjà une fille à marier? s'écria de nouveau Benjamin, lui que j'ai vu pas plus haut que cela!.... *Tempus edax rerum!*

La bouteille étoit sur ses fins : le barbier insista pour payer la sienne. Jones s'y opposa, en se rappelant son mal de tête, & pour lequel il n'avoit peut-être déjà que trop bu. Avant que de remonter dans son appartement, il pria le barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuser en attendant le sommeil. Des livres ? s'écria Benjamin. En quelle langue ? J'en ai de latins, j'en ai d'anglois, & vous très-curieux : *Erasmi Colloquia*, *Ovidius de Tristibus*, *Gradus ad Parnassum*, tous auteurs excellens : ceux-là vous plairoient-ils ? Quant aux anglois, ils sont en moins bon ordre. J'ai cependant un volume des *Chroniques de Stowe* ; le *sixieme de l'Homere de Pope* ; le *troisieme du spectateur* ; le *second tome d'Echard* ; le *Craftman*, *Robinson Crusoe*, *Thomas à Kempis presque complet* ; & *deux tomes de Brown*.

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit Jones ; je ne les ai pas lus, & l'on m'en a dit du bien. On a raison, s'écria le barbier. Tom Brown est un des grands génies & des plus singuliers que l'Angleterre ait produits. Vous les aurez dans la minute Mais, croyez-moi, ne lisez pas longtems ; tâchez plutôt de reposer Adieu, mon cher monsieur ; demain je reviendrai vous voir ; comptez sur mon tendre attachement, & plus encore sur toute ma discrétion.

M. iiij

C H A P I T R E V .

Nouveaux talens du petit BENJAMIN.

LE lendemain , à son réveil , Tom ressentit quelques inquiétudes sur la désertion de son chirurgien : sa tête n'avoit pas été pansée depuis deux jours ; il en craignoit les suites. De renvoyer chercher cet homme , cela n'étoit plus praticable : d'en prendre un autre , si tant est qu'il y en eût dans le village , cet autre pouvoit être instruit déjà par le premier : tous ces messieurs se soutiennent en pareil cas ; comment faire ? Le garçon du cabaret le tira d'embarras en l'assurant que personne n'étoit plus propre à lui rendre service , en cette occasion , que celui qui l'avoit rasé la veille. Le petit Benjamin ! s'écria Jones , tout étonné Lui-même , répondit le garçon : c'est , de tous les chirurgiens du canton , celui qui fait les plus belles cures.

En ce cas , courez donc le chercher.

Benjamin , instruit que c'étoit en qualité de chirurgien qu'il étoit maintenant mandé , s'habilla en conséquence , prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille , en portant un bassin sous son bras , & entra dans l'hôtellerie d'un air à se faire regarder comme un important personnage.

Ah ! ah ! mon cher raseur , s'écria Jones , vous vous mêlez , à ce que je vois , de plus d'un métier ? Eh ! que ne me disiez-vous cela hier au soir ? La chirurgie , répondit gravement Benjamin , est un art , & non pas un métier. La raison pourquoi je ne vous ai pas dit que je la professois , c'est que vous étiez déjà dans les mains d'un autre , & que je n'aime pas à courir sur les brisées de mes confrères : *ars omnibus communis*. Mais voyons maintenant de quoi il s'agit : quand j'aurai mis le nez dans votre tête , je vous dirai ce que j'en pense.

Quoique Tom n'eût pas grande idée de sa science , il souffrit pourtant que le barbier visitât sa blessure : ce qui ne fut pas plutôt fait , que Benjamin se tut , en laissant échapper un soupir.

Ne cherchez point à m'effrayer , lui dit Jones , bien moins encore à me flatter mal-à-propos ; dites-moi nettement ce que vous augurez de mon état.

Est-ce en chirurgien , est-ce en ami , lui dit Benjamin , que vous voulez que je réponde ? En ami , répliqua Jones. Sachez donc , lui dit le raseur , qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette plaie d'être guérie avant qu'il soit trois jours. Voici un emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi : si vous voulez vous y fier , je répons de vous corps pour corps.

M iv

Tom consentit à tout ; l'emplâtre fut bientôt prêt , & le pansement terminé.

Maintenant , s'écria Benjamin , j'abandonne la *dignité* ; car elle est nécessaire aux gens de la profession que je viens d'exercer , sans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne sauriez imaginer combien l'air grâve & réfléchi ajoute aux poids de nos décisions. Un barbier , sans que sa dignité en souffre , voit rire ses pratiques ; l'autre aime mieux les voir pleurer.

Jones , de plus en plus enchanté du caractère de Benjamin , présuma que l'histoire de cet homme étoit digne d'être entendue : en conséquence il le pria de la lui raconter. Le barbier , qui aimoit à parler , & qui étoit ravi qu'on l'en priât , ferma la porte de la chambre , & s'étant rapproché de Jones avec un air sévère..... Vous voulez , dites-vous , que je raconte mon histoire ? Eh bien , sachez que je revois en vous le plus grand de mes ennemis.

Qui ? moi ! s'écria Jones : qui ? moi ! votre ennemi ?..... Je ne vous vis , je crois jamais..... Calmez-vous , lui dit Benjamin , je ne suis pas le vôtre. Si vous avez causé tous mes malheurs , vous étiez un enfant , je ne saurois vous en vouloir..... N'auriez-vous pas conservé quelque idée d'un certain Partridge , qui eut autrefois l'honneur de passer pour votre pere , & dont ce titre a causé la ruine..... J'en ai beaucoup

ouï parler, lui dit Jones, & je me suis toujours cru son fils. Vous le voyez, ce malheureux Partridge..... Vous n'êtes point mon fils. Ciel ! qu'entends-je ? s'écria Tom : eh ! qui donc est mon pere ? & comment se peut-il qu'un faux soupçon vous ait causé tous les maux dont je ne suis que trop instruit ?.... Ce qui nous surprend le plus, lui dit gravement Benjamin, n'en est très-souvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il soit assez dans la nature de l'homme de haïr la cause même innocente de ses malheurs, je suis d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé depuis que la noblesse de vos procédés envers George (le garde-chasse) est parvenue jusqu'à moi ; & ce que je trouve en effet d'extraordinaire dans notre rencontre, me persuade intimement que vous êtes né pour m'indemniser de tout ce que j'ai souffert à cause de vous. J'ai même fait trois rêves consécutifs & très-suivis, qui m'annoncent une grande fortune, que je suis résolu de chercher, à moins que vous n'ayez assez de cruauté pour vous y opposer.

Je serois enchanté, répondit Jones, d'en être l'instrument, & de pouvoir vous rendre plus heureux que je ne vous rendis misérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le présent, pas grande apparence. N'importe, disposez de tout ce que je puis.

Je vous prends au mot, repliqua Benja-

M v

min : toutes mes prétentions se bornent à vous suivre à la guerre. Que dis-je ? ce desir est si violent en moi , que si vous m'alliez refuser , vous tueriez d'un seul mot un barbier , & , qui pis est , un chirurgien.

Jones , après l'avoir assuré en riant qu'il se croiroit trop coupable envers le public , employa toutes les raisons que la prudence put lui suggérer pour détourner Benjamin d'un projet aussi chimérique. Son éloquence fut perdue : le barbier , que nous appellerons désormais Partridge , insista sur ses rêves , en fit tout le détail , & ne voulut pas se désister de son dessein. Notre héros , qui avoit conçu de l'amitié pour lui , eut recours au dernier remède. Vous me croyez peut-être , lui dit-il , en état de vous faire dès à présent une espee de sort ? vous vous trompez , mon cher ami , & en voici la preuve. A ces mots , Tom , après avoir vidé sa bourse sur la table , & dans laquelle il se trouvoit à peine dix *guinées* , déclara à Partridge que c'étoit exactement toute sa fortune.

Mais Partridge , dont les espérances n'étoient fondées que sur l'avenir , ne parut que médiocrement ému de la modicité des finances de Jones. Je suis , dit-il , un peu plus opulent que vous. Prenez tout ce que j'ai ; je ne prétends pour toute grace , que celle de vous suivre en qualité de domes-

tique. *Nil desperandum est Teucto duce, & auspice Teucro.*

Mais l'offre généreuse de Partridge, eu égard à l'argent, fut absolument refusée par Jones.

Il fut délibéré entr'eux de partir dès le lendemain matin. La seule difficulté qui les retint encore, ne provenoit que de l'embaras que leur causeroit le porte-manteau de Jones, un peu trop lourd pour ne pas exiger un cheval.

Partridge proposa de ne se charger que du linge, & de laisser tout le reste chez lui. L'expédient fut adopté; & le barbier quitta son nouveau maître, dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.



CHAPITRE VI.

Autres raisons, qui justifient encore mieux la conduite de PARTRIDGE, que celles du chapitre précédent.

QUOIQUE Partridge fût le plus superstitieux des mortels, il ne se seroit peut-être pas si aisément déterminé à suivre Tom dans son expédition militaire, si l'espoir du butin, à la suite de quelque bataille, ne l'eût pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci que Partridge, après avoir profondément réfléchi sur l'histoire de Jones, ne pouvoit concevoir que M. Alworthy eût ainsi chassé son fils (car il croyoit fermement que Tom l'étoit) pour des raisons aussi légères que celles dont on venoit de lui faire part. Il avoit par conséquent conclu que tout ceci n'étoit que pure fiction, & que le libertinage de Jones, dont il avoit souvent ouï parler, étoit la seule cause qui lui eût fait déserter la maison paternelle. Cette idée s'étoit fortifiée dans la tête du barbier. Il avoit senti que s'il pouvoit parvenir à disposer insensiblement ce jeune homme à retourner chez son pere, ce seroit un service assez signalé pour lui mériter sa grace auprès de M. Alworthy. En poussant encore plus loin ses espérances,

le spéculatif barbier se voyoit déjà accueilli, récompensé & enrichi dans le château de son ancien maître; il alloit enfin passer le reste de ses jours en paix au sein de sa patrie, qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamauteurs de ce pays, qui semblent ne respirer que cet unique sentiment.

Quant à Jones, il se croyoit trop convaincu du zèle & de l'amitié de Partridge, pour oser soupçonner que quelque vue intéressée pût corrompre la pureté de ses intentions. Né très-pen défiant, il n'étoit pas assez âgé pour l'être devenu. Si la défiance n'est point née avec nous, c'est l'âge qui la donne.

Le lendemain, au point du jour, le diligent Partridge étoit à la porte de Jones, le bissac sur le dos, & tout prêt à partir. Ce meuble étoit son ouvrage; car il joignoit encore à tous ses autres talens celui d'être tailleur. Son linge étoit empaqueté, il en fit autant de celui de Jones, & sortoit déjà chargé des nippes superflues de son maître, qu'il comptoit aller ferrer chez lui, lorsqu'il se vit arrêté par l'hôtesse, qui lui déclara nettement que l'usage immémorial de son hôtel étoit qu'il n'en sortît pas un chaufson que la carte ne fût payée.

Partridge, indigné de l'affront, rappela en vain toutes ses qualités, & lâcha beaucoup de latin. Mais l'hôtesse, ferme sur

L'étiquette du logis , fut inébranlable. Il fallut se résoudre à payer , & , qui pis est , à se voir vivement écorché. Après quoi nos deux voyageurs quitterent la maison , sans qu'on daignât seulement s'abaisser jusqu'à leur souhaiter un bon voyage.



CHAPITRE VII.

Où le traducteur françois parle seul.

L'AUTEUR anglois, après avoir conduit Tom & Partridge jusqu'à Gloucester, sans aucune aventure digne d'être transmise à la postérité, les fait dîner dans une fameuse auberge, dont l'hôtesse, aussi aimable que polie, fait un très-honnête accueil à monsieur Jones, qui a même le plaisir de dîner avec elle. Deux autres voyageurs se trouvent dans la même hôtellerie. L'un est ce même Procureur que nous avons vu, dans le premier volume, venir annoncer à M. Alworthy, malade alors, la mort de madame Blifil sa sœur, & qui étoit resté trop peu de tems au château, pour connoître Tom Jones. Le nom de ce procureur est Dowling. L'autre personnage est un soi-disant avocat, au fond, courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hasard ou le besoin avoit quelquefois conduit dans la cuisine de M. Alworthy, sans pourtant qu'il eût jamais eu l'honneur de parler au maître de la maison.

Ce dernier personnage, piqué de n'être pas assez accueilli par Jones, qui ne se rappelle pas de l'avoir jamais vu, attend qu'il soit sorti de table, pour le peindre aux yeux

de l'hôtesse avec les plus noires couleurs. Le Procureur, qui, malgré lui-même, a pris quelque amitié pour Tom, s'efforce en vain de le défendre, en assurant l'hôtesse qu'il n'a jamais ouï parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, & par serment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au château de M. Alworthy, d'où, si l'on veut l'en croire, il ne fait que de revenir. Le procureur reste muet, ronge ses doigts, paie son écot, & part. Le médisant, content de sa victoire, ne tarde pas à en faire autant, & laisse l'hôtesse très-indisposée contre Jones, qui en rentrant dans la chambre pour prendre du thé avec elle, se voit durement refusé. Ce changement d'humeur dans une femme que Jones avoit trouvée très-affable au dîner, le surprend, & l'offense au point de ne vouloir pas rester plus long-tems chez elle. Partridge, qui s'y trouvoit au mieux, objecte en vain que la nuit est prochaine, & propose d'autres bonnes raisons pour ne pas hasarder d'aller plus loin, dans l'obscurité, & sur-tout en hiver. Son maître veut être obéi : il satisfait l'hôtesse, & tous les deux quittent l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre JONES & PARTRIDGE.

IL étoit cinq heures sonnées (dit l'éloquent auteur anglois, en style beaucoup plus fleuri) lorsque nos deux aventuriers sortirent de Glocester : la nuit même n'eût pas tardé à devenir très-noire, si la lune, alors dans son plein, ne fût tout-à-coup venue éclairer l'horizon.

Tom ne marcha pas long-tems sans porter ses regards sur cette belle & officieuse planète, & sans demander à son compagnon si de sa vie il avoit vu une plus agréable soirée. Le bon Partridge, qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuisine de Glocester, étoit trop occupé de son chagrin, pour songer seulement à lui répondre. Notre héros continua l'éloge de la lune, & cita même en sa faveur quelques passages de Milton, celui de tous les poètes connus qui a parlé *le plus sublimement des deux flambeaux célestes*. Pour amuser Partridge, il lui raconta même l'histoire rapportée dans le *Spéctateur*, de deux tendres amans, qui, forcés de se séparer, étoient convenus de s'entretenir, quoique très-éloignés l'un de l'autre, en regardant fixement la lune à certaine heure convenue

entr'eux : tous deux très-satisfaits de la seule pensée que chacun d'eux , à l'instant même , envisageoit le même objet. De tels amans , ajouta Jones , en poussant un soupir , avoient probablement des cœurs bien formés pour sentir tout ce que l'amour a de plus sublime & de plus délicat !..... Cela pourroit bien être , lui répondit en murmurant son compagnon ; mais j'envierois encore plus leur bonheur , s'ils étoient insensibles au froid. A mon égard , je suis transi ; & si bientôt nous ne rencontrons quelque abri , je pourrai bien laisser mon nez en route. Fi donc ! fi donc , encore un coup , M. Partridge ! lui dit Jones. Est-ce là ce courage que vous me vantiez tant hier ? Eh quoi ! nous allons chercher l'ennemi , & le moindre froid vous effraie ! Je desirerois , il est vrai , que dans ce moment-ci quelque bon guide nous apprît lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma seule inquiétude.... Oserois-je vous proposer un conseil ? lui dit Partridge..... *Interdum stultus opportuna loquitur...* Eh bien , lequel choisiriez-vous ? s'écria Jones. Ni l'un , ni l'autre , répondit Partridge , le seul chemin dont nous soyons bien sûrs , est celui qui nous a conduits jusqu'ici : en redoublant le pas , nous nous retrouverons en moins d'une heure à l'hôtellerie de Glocester. Mais si nous allons en avant , Dieu fait si d'ici à demain nous arriverons

quelque part. Vous vous trompez, repliqua Jones ; prenons à gauche, je crois entrevoir les montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de Worcester ; & là, si vous voulez tout de bon me quitter, vous en ferez le maître : à mon égard, rien ne pourra me détourner de suivre mon dessein.

Partridge, humilié qu'on pût le supposer capable de s'être rebuté, protesta dans l'instant à Jones que l'intérêt de son ami l'avoit seul fait parler, & qu'il étoit bien sûr de le suivre par-tout.

Ils marcherent alors quelques instans sans se rien dire. Jones soupiroit, & Partridge bien plus amèrement encore, quoique par un autre motif ; lorsque notre héros, en s'arrêtant tout-à-coup, & en prenant la main de Partridge : Qui fait, lui dit-il, mon ami, si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même lune que je regarde avec tant de plaisir ? Cela pourroit n'être pas..... impossible, répondit l'autre : mais si les miens étoient dans cet instant fixés sur un bon alloyau, le diable pourroit emporter & la lune & ses cornes avant qu'elle obtînt de ma part le plus léger coup d'œil. Cette réponse est bien d'un cannibale ! s'écria Jones. Mais, dis-moi, mon cher Benjamin, ne fus-tu jamais amoureux ? Hélas, répondit-il en soupirant,

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

plût au ciel que ce malheur ne me fût jamais arrivé !.... Ta maîtresse étoit donc bien cruelle, lui dit Jones ? tu n'en étois donc pas aimé ?

Jugez-en vous-même, monsieur, lui dit Partridge, puisque la chienne ne m'épousa que pour avoir le plaisir de me faire enraguer d'autant plus à son aise. Mais, grâces au ciel, elle n'est plus ; & si j'imaginois qu'elle habitât maintenant dans la lune, ainsi que le prétend certain auteur dont le nom m'est indifférent, la peur de la revoir m'empêcheroit de jamais regarder cet astre. Je voudrois cependant, uniquement par pur égard pour vous, que cette planète bizarre devînt tout-à-coup un miroir, & que votre chère Sophie se trouvât placée vis-à-vis... Ah ! cher Partridge, s'écria Jones, quelle heureuse pensée ! L'imagination seule du plus tendre des amans a pu la faire naître. O mon ami ! que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour ? Hélas ! mon rêve étoit délicieux : il s'évanouit pour jamais !.... L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci que par l'oubli de mon bonheur passé.

Eh, pourquoi ? répondit Partridge, pourquoi désespérer de revoir l'aimable Sophie ? Si vous vouliez m'en croire, non-seulement vous pourriez la revoir, mais vous pourriez même la posséder.

Ah ! garde-toi, Partridge, de réveiller

en moi de pareilles idées : je n'ai déjà que trop combattu de si fatals desirs.

Ma foi, monsieur, si vous aimez, non-seulement sans espérance, mais sans desir de posséder votre maîtresse, votre amour est d'un genre que je ne saurois définir. A la bonne heure, lui dit Jones : mais laissons là cette matière.... Dis-moi pourtant quel étoit ce conseil que tu me proposois dans le moment ?

De nous en retourner à Glocester, lui dit Partridge, & là je vous dirai le reste.

Je vous ai déjà instruit de ma résolution, monsieur Partridge.... J'apperçois que la vôtre est de m'abandonner : ne vous contraignez plus ; partez, & recevez cette *guinée* comme un foible gage de ma reconnaissance. Il seroit trop injuste que je vous forçasse d'aller plus loin ; &, à vous parler vrai, mon seul desir est d'affronter une mort glorieuse, en servant ma patrie.

Partridge, attendri par la beauté des sentimens de Tom, & convaincu de l'inutilité de ses efforts pour le détourner de sa résolution, imagina qu'il étoit convenable de se taire, ou de l'appaiser par des promesses réitérées d'un attachement éternel.



CHAPITRE VI.

Etrange aventure.

Nos voyageurs achevoient ce dialogue ; lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une montagne extrêmement escarpée. Là, Jones, s'arrêtant tout-à-coup, & levant la tête, garda quelques instans le silence. Je serois bien tenté, dit-il enfin, de monter au sommet de cette montagne : par ce beau clair de lune, la vue y doit être charmante, & surtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ses idées mélancoliques. A la bonne heure, répondit Partridge : mais si la cime de ce mont est propre à procurer des idées tristes, j'imagine, par la raison contraire, que cette vallée doit en faire naître d'agréables ; ainsi trouvez bon que j'y reste. Il ne fait déjà que trop froid ici, sans risquer d'aller nous morfondre encore un peu plus là-haut : cherchons plutôt quelque tanière, où nous puissions nous réchauffer, & reprendre des forces.... A vous permis, repliqua Tom : placez-vous seulement à portée de ma voix, & j'aurai soin de vous rappeler à mon retour.

Je me flatte, monsieur, lui dit Partridge, que depuis quelques momens vous ne vous avisez pas d'extravaguer ? Pardonnez-moi,

répondit Jones, si tant est que l'envie de monter jusque là-haut soit une extravagance. Mais, puisque vous avez tant de froid, je voudrais que vous restassiez ici : je serai sûrement à vous avant qu'il soit une heure... Non pas, s'il vous plaît ! s'écria Partridge, qui à sa poltronnerie naturelle joignoit encore la crainte des *esprits* : j'ai fait serment, en quelques lieux que vous alliez, de ne jamais abandonner mon maître & mon ami.

En discourant ainsi, Partridge appercevoit, à travers les arbres, une lumière qui ne lui paroissoit pas éloignée. Ravi de cette découverte : Ah ! monsieur, s'écria-t-il, le ciel exauce enfin mes vœux ! je vois une maison, peut-être même est-ce une hôtellerie ! Si vous avez pitié de moi, un peu plus que de vous-même, gardons-nous de trop mépriser les faveurs de la Providence. Quiconque habite ces affreux déserts, pour peu qu'il soit chrétien, ne sauroit refuser un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. Tom ne put résister aux pressantes instances de Partridge, & tous les deux dirigèrent leurs pas vers l'endroit d'où partoît la lumière.

Ils trouverent bientôt la porte d'une espece d'hermitage, où Jones frappa, & appela plusieurs fois, sans que personne répondit. Partridge, dont la tête n'étoit remplie que de revenans, de lutins & de

forciers, trembla bientôt de tous ses membres, & commençoit à invoquer toute la cour céleste, lorsqu'aux cris redoublés de Jones, une vieille femme, en montrant sa tête par la lucarne d'un grenier, leur demanda d'une voix tremblante & cassée, qui ils étoient, & ce qu'ils prétendoient d'elle?... Ce sont deux voyageurs égarés, & demi-morts de froid, répondit Tom, qui ne vous demandent rien qu'un asyle & du feu. Qui que vous soyez, repliqua la vieille, vous n'avez point d'affaires ici, & sur-tout à cette heure : ne vous flattez donc pas que je descende.

Partridge, que le son d'une voix humaine avoit un peu rassuré, devint tout-à-coup éloquent : il exagéra pathétiquement ses souffrances & le danger où il étoit de perdre la vie, ainsi que son compagnon, si la vieille avoit la cruauté de ne pas s'attendrir. Il ajouta même que la personne avec qui il s'étoit égaré, étoit un des plus grands seigneurs de la province, & n'oublia enfin que le seul argument capable de toucher l'invincible vieille. Tom parla beaucoup moins : mais l'offre d'un demi-écu, jointe à l'élégance de sa figure, que la femme avoit eu le tems de parcourir au clair de la lune, dissipèrent toutes ses craintes, & la déterminèrent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu ; & Partridge, au comble de la joie, n'eut rien de plus pressé que

que d'y courir. Mais il étoit à peine réchauffé, que les mêmes idées qui occupoient toujours sa tête, relativement aux enchantemens & aux sortilèges, vinrent la troubler de nouveau : & le lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inspirer de pareilles idées, que celle de la vieille, qui se tenoit alors debout devant le timide Partridge. C'étoit le vrai *pendant* de la forcierre si énergiquement dépeinte par Otway, dans sa tragédie de l'*Orpheline* ; une femme, en un mot, qui, sur la seule physionomie, eût été pendue sous le regne du roi Jacques I.

D'autres circonstances, également effrayantes, se présentoient en foule pour confirmer Partridge dans son opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyoit, demouroit seule en un lieu si désert ; une maison dont les dehors sembloient encore trop bons pour elle, & dont le dedans étoit d'une propreté & d'une magnificence surprenante ; tout cela lui sembloit si peu naturel, que le diable devoit nécessairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu surpris de tout ce qu'il voyoit : car, indépendamment de la richesse recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés très-dignes d'occuper les regards des plus fins connoisseurs. Tandis que notre ami Tom étoit tranquillement

occupé à regarder ces curiosités, & que Partridge, en se grillant auprès du feu, trembloit de tous les membres, sans oser, qu'à la dérobée, jeter un œil timide sur la vieille : J'espère, messieurs, leur dit-elle, que vous voudrez bien vous hâter de sortir de cette maison : j'attends à tout instant mon maître, & je ne voudrois pas, pour le double de ce que j'ai reçu, qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un maître, lui dit Jones ? Pardon, ma bonne femme ! j'avois peine en effet à vous croire maîtresse d'une maison où je vois tant de belles choses. Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, si la moindre partie de leur valeur étoit à moi, je me croirois trop riche.... Mais, encore un coup, ne restez pas plus longtemps ici ; car il va revenir dans la minute !.... Qu'appréhendez-vous donc ? interrompit notre héros : pourra-t-il condamner un trait d'humanité aussi louable que le vôtre ? Hélas ! dit-elle, c'est un homme bien étrange ; il ne ressemble en rien aux autres : il n'en veut fréquenter aucun ; il les déteste tous ; il ne sort presque-point, & ne va jamais que la nuit, de peur d'en rencontrer. Mais on craint également de le voir ; car son seul aspect est suffisant pour effrayer quiconque ne l'a point déjà vu. On l'appelle, dans le pays, *l'homme de la montagne*, parce qu'il s'y promène volontiers la nuit ; & le diable même n'est pas

plus redouté par le peuple.... Et je crains toute sa fureur, s'il faut qu'il vous rencontre ici!

Partons, monsieur, dit en frémissant Partridge; je ne sens plus de froid, & me voilà prêt à vous suivre: n'irritons pas le maître de cette bonne femme; elle pourroit s'en ressentir, &.... croyez-moi, monsieur, partons.... la nuit est admirable.... Et voyez-vous ces pistolets tout le long de la cheminée?.... ils sont chargés, sans doute.... & qui sait.... Tais-toi, lui dit Jones, en le regardant de travers: je te garantis de toute espèce de danger.... Oh! quant à cet article, interrompit la vieille, il n'a jamais fait de mal à personne: s'il a des armes, c'est pour sa sûreté: cette maison a déjà soutenu plus d'un siège, & depuis quelques nuits nous avons cru entendre des voleurs. A mon égard, je ne puis concevoir qu'il n'ait pas encore été assassiné dans ses promenades nocturnes. Il ne le doit sans doute qu'à la crainte qu'il a répandue dans l'esprit du peuple, & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois cru, lui dit Tom, à la vue des retés qui ornent cet appartement, que votre maître étoit un voyageur. Aussi l'a-t-il été, répondit la vieille, & même très-fameux: il est peu d'hommes plus savans que lui; & je soupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais, quelle que soit la cau-

se du train de vie qu'il a choisi, il est sûr que depuis trente ans passés que je le fers, il n'a pas dit quatre mots à personne.

Le plaisir de parler avoit fait oublier à la bonne femme que son maître pouvoit arriver à chaque instant; & celui de s'entretenir d'un homme si extraordinaire, rendoit Jones aussi abondant en questions, que Partridge en bonnes raisons pour déloger au plutôt; lorsque la vieille, en pâlisant tout-à-coup, s'écria qu'elle entendoit le signal de son maître, & qu'au même instant une autre voix fit entendre ces mots: *Allons, vieux coquin, où est ton argent? montre-nous tous tes trésors, traître, ou je te brûle la cervelle!...*

Grand Dieu! s'écria la vieille, c'est sûrement quelque voleur qui vient d'attaquer mon maître. ... Hélas! que faire? ô Dieu! que vais-je devenir? ... Que faire? s'écria Jones: ces pistolets sont-ils chargés? Hélas! non, monsieur.... Au nom du ciel, ne nous massacrez point! (La bonne femme n'avoit point alors meilleure opinion de ceux du dedans que de ceux du dehors.) Tom ne daigna pas lui répondre; mais, en se saisissant d'un vieux sabre très-large, qui pendoit à la tapisserie, il vola au secours du solitaire, qu'il trouva terrassé par deux hommes, auxquels il demandoit la vie. Tom ne leur fit aucunes questions: mais il tomba si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre, que les voleurs, peu disposés à cette attaque,

se hâterent de lâcher prise , & de se sauver , en roulant , jusqu'au bas de la montagne.

Jones , après les avoir reconduits quelques pas , revint au vieux solitaire , qu'il trouva presque sans sentiment , & qu'il fit revenir , en lui marquant combien il prenoit part à son malheur , au cas qu'il fût aussi blessé qu'on le pouvoit craindre.

L'homme de la montagne ouvrit les yeux ; fixa quelques instans notre héros , & s'écria , en soupirant... Non , monsieur ! non , mes blessures sont peu de chose , & je rends grâces à votre pitié... J'apperçois , monsieur , lui dit Tom , que vous n'êtes pas sans soupçons sur le compte des personnes mêmes qui ont eu le bonheur de vous être ici de quelque secours : je ne puis même absolument vous condamner. Rassurez-vous pourtant ; vous ne voyez ici que des amis , charmés d'avoir été assez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces bois : le froid de cette nuit nous avoit fait chercher quelque soulagement chez vous ; & nous allions partir , lorsque vos cris nous ont fait voler à votre défense. Voilà votre arme , monsieur ; c'étoit uniquement pour vous servir que je m'en étois emparé : je n'en ai plus besoin ; daignez , s'il vous plaît , la reprendre.

Le bon vieillard , après avoir repris son sabre teint du sang de ses ennemis , jeta un regard de surprise & d'admiration sur notre

héros, poussa un long soupir, & s'écria : Pardon ! pardon, jeune étranger ! je ne fus pas toujours si défiant, & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc grâces au ciel, lui dit Jones : c'est lui seul qui vous a préservé. Quant à moi, vous ne me devez rien : l'humanité vouloit que je vous secourusse ; j'aurois fait pour un autre ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous envisage un peu mieux, lui dit le vieux solitaire !... Quoi ! vous êtes homme, & vous connoissez la pitié ?... Oui, je commence à sentir que cela peut être. Venez, entrez dans ma chaumière : c'est à vous que je dois la vie.

La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inspiroit son maître, & celle qu'elle ressentoit pour lui : Partridge étoit, s'il est possible, encore plus effrayé. L'une pourtant, lorsqu'elle vit son maître accueillir ainsi Tom, commença à se rassûrer : mais l'autre n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'étrange habillement de cet homme, que sa terreur ne connut plus de bornes.

A dire vrai, l'air & l'accoûtrement du solitaire auroient eu droit de troubler une âme plus ferme. Figurez-vous la taille la plus haute & la plus décharnée, une barbe de patriarche unie aux traits les plus marqués de la décrépitude, le tout enveloppé d'une simarre de peau d'âne, & surmonté d'un très-gros bonnet d'ours... c'est à peu près le portrait de l'hermite.

Je crains fort, messieurs, leur dit-il, dès qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rien à vous présenter maintenant qui soit digne de vous; mes provisions sont médiocres & journalieres. Je puis cependant vous offrir un doigt d'excellente eau-de-vie, que je conserve très-soigneusement depuis trente ans. Tom se disposa poliment d'en boire; & la douceur de son caractère ayant achevé d'établir la confiance dans l'esprit de son hôte, le solitaire lui demanda par quel hasard un homme du rang dont il paroissoit être, se trouvoit égaré à pareille heure, & sur-tout à pied, dans des lieux si déserts?

Souvent les apparences sont trompeuses, répondit Jones; & je ne suis pas plus ce que vous me croyez être, qu'en état de vous dire au vrai dans quels lieux je vais maintenant.

Quel que vous puissiez être, & quels que soient vos desseins, lui dit le vieil hermite, je ne me sens pas moins dans l'impossibilité de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup, repliqua Tom, vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hasardant pour son prochain un bien que l'on n'estime plus? Rien n'est maintenant à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché, jeune homme, répondit l'inconnu, qu'à l'âge où je vous vois, vous

ayez d'assez fortes raisons pour vous croire si malheureux.

Oui ! je le suis , je le suis en effet , monsieur ! s'écria Jones ; & personne ne le fut jamais davantage. C'est sans doute un ami , peut-être une maîtresse , qui vous causent tant de regrets ?

Ah ! quels mots osez - vous prononcer ? lui dit en soupirant notre héros. Un seul de ces malheurs est beaucoup plus que suffisant pour déchirer un cœur aussi sensible que le mien....

J'ai tort , sans doute , interrompit promptement le vieillard : pardon , si , trop indiscrettement curieux , j'ai hasardé de vous déplaire. Hélas ! je ne saurois vous condamner , s'écria Jones , & je vais peut-être risquer de vous déplaire aussi.

Tout ce que je vois en ces lieux , votre genre de vie , les raisons peu communes qui sans doute vous l'ont fait embrasser , la peur que d'étranges malheurs n'en aient été la cause , les bontés que vous daignez me témoigner , & les sentimens que je me sens pour vous ; tout me force & m'engage à vous supplier de pardonner à des mouvemens curieux qui m'agitent moi-même.

Le vieil hermite soupira encore , & se tut quelques momens. Delà regardant Jones avec douceur : J'ai lu , dit - il , jadis , qu'une figure intéressante étoit pour celui

qui la porte la meilleure lettre de recommandation ; & dans ce cas , personne , en vérité , ne fut si bien recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat des hommes , si ce sentiment seul commandoit maintenant à mon cœur ; & la plus grande de mes peines est de ne pouvoir vous prouver que par des mots toute la vivacité de ma reconnoissance. Si l'histoire d'un malheureux vous paroît digne de votre curiosité , je suis prêt à la satisfaire , & avec d'autant moins de répugnance , que je n'entrevois que trop une espèce de conformité dans nos fortunes , qui joint la pitié la plus tendre aux autres sentimens que j'ai si justement conçus pour vous.

Le solitaire alloit commencer son histoire , lorsque Partridge , un peu remis de ses terreurs , crut , pour se rétablir entièrement , ne devoir point laisser oublier cette eau-de-vie de trente ans , si vantée l'instant auparavant par son hôte. Il s'en laissa patiemment verser rasade ; après quoi l'hermite parla ainsi.



CHAPITRE X.

Histoire de L'HOMME DE LA MONTAGNE.

JE suis né en 1658, dans un village du comté de Somerset. Mon pere étoit ce qu'on appelle un bon gentilhomme-fermier. Il avoit en propriété un petit bien d'environ 300 livres sterling de revenu, & en avoit pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence & son économie l'eussent mis en état de vivre avec beaucoup d'aisance, s'il n'avoit pas eu une méchante femme, & qui pis est, une folle, qu'il se vit enfin forcé de confiner presque absolument dans l'intérieur de sa maison, plutôt que de risquer de se voir ruiner en peu de tems par ses extravagances.

Il eut pourtant de cette moderne *Xanthippe*... (c'étoit aussi le nom de la femme de Socrate, interrompit Partridge...) Il en eut, dis-je, deux enfans, dont j'étois le plus jeune. Le plus cher desir de mon pere étoit de nous donner une bonne éducation; mais mon aîné, qui, malheureusement pour lui, étoit le bijou de ma mere, crut toujours devoir se dispenser de rien apprendre: desorte qu'après avoir passé sans fruits cinq ou six années à l'école, mon pere, averti par son maî-

tre de l'incapacité volontaire du disciple, se vit forcé de le retirer des mains de ce pauvre homme, qu'il plaisoit à ma mere d'appeler le tyran de son fils.

Oh ! que j'ai connu de ces meres-là ! s'écria Partridge, & qu'elles m'ont fait enrager ! De tels parens sont plus dignes d'être fustigés que leurs enfans mêmes. Jones reprocha un peu aigrement au pédagogue son intempérance de langue ; & le solitaire continua ainsi :

Mon frere donc, à l'âge de quinze ans, après avoir borné toutes les connoissances à celle de son fusil & de son chien, étoit parvenu au sublime degré de tuer aussi adroitement un lievre au gîte, qu'une corneille en l'air : grand motif d'admiration pour les payfans de notre village, & de satisfaction pour ma mere !

Le sort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien : il étoit libre, & j'étois sous la férule. Mais je changeai bientôt d'avis. Accoutumé de bonne heure au travail, le travail me devint aisé ; il me devint même agréable au point que les jours de fête & de congé étoient pour moi des jours d'ennui. Ma mere, qui s'en apperçut, & qui avoit le désagrément d'entendre vanter mon application & mes progrès par tous les gentilshommes du canton, ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt peut-être à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient

qui croisoit ses desseins par rapport à mon frere , en me rendant la maison paternelle à tel point odieuse , que je demandai à aller à Oxford, où je continuai mes études jusqu'au moment où l'accident le plus fatal , en mettant fin à mes travaux littéraires , devint la source de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions , dans notre collège , un jeune gentilhomme nommé Sir George Gresham , propriétaire d'un très-gros bien , & qui , par le testament de son pere , n'en pouvoit librement disposer qu'à l'âge de vingt cinq ans ; mais qui , par la facilité de ses tuteurs , se trouvoit en état de faire une dépense extrêmement considérable pour un écolier.

À travers toutes les mauvaises inclinations que ce jeune homme avoit reçues de la nature , il en étoit une que je puis , sans rien exagérer , appeler diabolique. Son suprême plaisir étoit de ruiner tous les jeunes gens dont la fortune étoit inférieure à la sienne , en les entraînant insensiblement dans des dépenses auxquelles leurs facultés ne pouvoient long-tems subvenir. Plus sa victime avoit acquis quelque degré d'estime dans l'université , soit par les mœurs , soit par la science ou par l'attachement à l'étude , plus le traître étoit enchanté de triompher de sa ruine.

Ma mauvaise étoile voulut que je me trouvasse en liaison avec lui : ma petite réputation s'étoit trop étendue dans Oxford,

pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ses attentions ; aussi ne négligea-t-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié. Mon propre penchant concourut bientôt au succès de ses mauvais desseins ; car , quoique j'aimasse passionnément l'étude , je commençois à envisager déjà d'autres plaisirs , que je présumois devoir être plus doux. J'étois vif , plein de feu , un peu fier , & mon cœur palpitoit toujours à la vue d'une femme.

Je ne fus pas plutôt des amis de Sir George , que je partageai ses plaisirs. Aussi vain fut cette nouvelle scène , que je l'étois sur l'autre , je me serois cru déshonoré d'y jouer les seconds rôles ; & j'excellai si bien dans les premiers , que jamais débauché d'Oxford ne se fit un nom plus célèbre. Sir George même , aux yeux de l'université , ne passa bientôt plus que pour mon disciple ; & ce ne fut qu'à force de protections & de promesses que j'évitai la honte d'être enfin chassé du collège.

Vous croiez aisément , monsieur , que ce nouveau train de vie étoit incompatible avec de nouveaux progrès dans les sciences ; & que plus je m'attachois au plaisir , moins je m'appliquois à l'étude. Mais ce n'étoit pas tout.

Mes dépenses étoient parvenues au point d'excéder non seulement la rente qui m'étoit assignée , mais encore les différens sup-

plémens que j'arrachois , pour ainsi dire , de mon pauvre pere , sous mille prétextes supposés. Cependant mes demandes devinrent enfin si importunes , que ce pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite , & que ma mere ne manquoit jamais d'empoisonner encore.

Au lieu d'argent , je ne reçus plus que des remontrances , & les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant , car , pour peu qu'il en eût voulu croire un jeune fou qui prétendoit aller de pair avec Sir George Gresham , le bon homme eût été bientôt sur la paille.

L'état horrible où je me trouvai alors , est au-dessus de toute expression. Je n'ouvris les yeux que pour me voir environné d'abysses , & pour chercher en vain quelque sentier qui pût m'en garantir.

Tel étoit le grand art de Sir George ? C'est ainsi qu'après avoir étouffé , en naissant , vingt de ses condisciples , le barbare insultoit encore à la chute des petits *phosphores* (c'étoit son expression) qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête se trouva bientôt aussi dérangée que ma fortune. Je ne vis rien de criminel que je ne fusse en état d'affronter pour me relever de ma chute. Le projet d'atténuer sur moi-même devint même l'objet le plus sérieux de mes réflexions ; & je l'aurois sans

doute effectué, si une autre idée tragique, peut-être non moins criminelle, ne fût venue tout-à-coup m'en distraire.... Ici le solitaire hésita s'il devoit poursuivre; puis il s'écria tout-à-coup : Oui, je proteste, à la face du ciel, qu'après les pleurs & les regrets que m'a coûté ce crime, je n'ose me flatter de l'avoir encore expié.... Jugez-en & par mes remords & par ma honte, en vous le racontant.

Jones, attendri, pria le solitaire de supprimer de son récit tout ce qui pourroit renouveler trop vivement ses peines. Partridge, au contraire, le pressa de tout dire, en protestant de sa discrétion; & le pédagogue alloit essuyer une nouvelle mercuriale de la part de son maître, lorsque le vieillard continua ainsi.

J'avois un camarade qui, quoique jeune, étoit aussi honnête & aussi rangé que je l'étois devenu peu. Il avoit posé ses épargnes jusqu'au point d'avoir amassé quarante *guinées*, qu'il conservoit dans son secrétaire. Je saisis l'instant de son sommeil pour en prendre la clef, que je remis dans sa poche, après m'être emparé de son petit trésor.

Les voleurs timides se perdent presque toujours par trop de précautions: c'est ce qui m'arriva. Si j'eusse simplement brisé la serrure du secrétaire, peut-être n'aurois-je pas été plus soupçonné qu'un autre. Mais, comme il étoit clair que le voleur s'étoit servi de

la clef du volé , on ne pouvoit jeter les yeux que sur celui qui partageoit sa chambre. Mon camarade étoit timide , moins fort & moins âgé que moi : il n'osa m'accuser en face ; mais , après avoir raconté le fait au vice-chancelier du collège , il ne lui fut pas difficile d'obtenir un decret contre celui de tous les écoliers dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureusement pour moi , je ne conchois point cette nuit au college. J'avois un rendez-vous à Witing , avec une jeune personne que j'aimois ; & nous revenions ensemble le lendemain matin à Oxford , lorsque , instruit par un de mes amis de ce qu'on disoit sur mon compte , je pris le parti de n'y pas rentrer.

Je proposai à ma compagne d'aller à Londres ; & ce n'étoit pas son avis. Mais dès qu'elle eut vu mon argent , elle se montra plus docile.

Vous jugez aisément , que , dans cette ville , & en si bonne compagnie , je vis bientôt la fin de mes finances ; & que ma situation ne tarda pas à devenir plus déplorable encore que ci-devant. Je vivois du moins à Oxford : tout me manquoit à Londres ; & je n'envifageois point de ressources. Pour comble de malheurs , j'étois devenu passionnément amoureux de ma maîtresse , & ses besoins étoient égaux aux miens. Voir souffrir une amante , être dans l'impuissance

de la soulager , sentir en même tems que c'est à son amant seul qu'elle a droit d'imputer ses peines , est peut-être la situation la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer ; & pour bien l'imaginer , il faut l'avoir sentie.

Ah ! monsieur , interrompit Jones , je le crois ; je le sens ; je vous plains de toute mon ame. Pénétré de cette idée , Tom , après quelques tours de chambre , vint se rasseoir , demanda pardon à son hôte , & s'écria : Graces au ciel ! j'ai du-moins su me garantir de ce comble d'horreur.

Cette cruelle circonstance , continua le solitaire , aggrava tellement les ennuis de ma situation présente , qu'elle me devint absolument insupportable. Je souffrois pourtant toutes les extrémités de ma propre misère , avec bien moins de peine que je n'en ressentois lorsque l'impossibilité même me mettoit hors d'état de satisfaire à la moindre fantaisie de mon amante. Eh ! quelle amante encore ! Tous mes amis avoient été les siens !... N'importe ; mon aveuglement , ou plutôt ma fureur , allèrent jusqu'au point de vouloir en faire ma femme ; mais , à l'entendre , elle ne pouvoit se résoudre à m'exposer jusqu'à ce point au ridicule dont je me couvrirois aux yeux du monde. Ce fut sans doute aussi par un principe de compassion des peines que je prenois pour la faire subsister , qu'elle se détermina enfin à me soulager d'un fardeau si peinant , en se livrant à l'un de ses

anciens amans d'Oxford, & sur les pour-
suites duquel on vint un matin m'enlever,
pour me jeter dans un cachot.

Je commençai alors à réfléchir sur les
égaremens de ma vie, sur les forfaits dont
je m'étois rendu coupable, sur les infor-
tunes que je m'étois attirées par ma faute,
& sur les chagrins cuisans que j'avois causés
au plus digne des peres. Lorsqu'à toutes
ces réflexions accablantes vint se joindre
le souvenir de ma maîtresse & de sa per-
fidie, l'horreur que je me sentis pour moi-
même, me saisit au point de me faire en-
visager la vie comme un supplice.

Le tems des *assises* [1] arrivé, je fus
transféré à Oxford, où, pour recevoir ma
condamnation, je n'avois besoin que d'un
accusateur. Mais, contre toute attente,
il ne s'en présenta point : en sorte que, les
sessions finies, je me vis pleinement ab-
sous. Mon camarade, à ce que j'ai su de-
puis, avoit quitté Oxford; & , soit par
indolence ou par quelque autre motif que
j'ignorois, s'étoit peu embarrassé de cette
affaire.

Ici, dit l'auteur anglois, le solitaire,
encore une fois interrompu par Partridge,
jugea à propos de reprendre haleine. Invi-
tons le lecteur à en faire autant.

[1] Celui où les Commissaires s'assemblent pour
juger les criminels,

CHAPITRE IX.

*Suite de l'histoire de L'HOMME DE LA
MONTAGNE.*

J'AVOIS enfin recouvré ma liberté , reprit le vieillard ; mais j'avois perdu ma réputation , ainsi que mon repos : car la différence est grande entre un homme absous faute de preuves , & celui qui se sent aussi innocent dans son cœur que dans l'opinion du public. Je me savois coupable : je croyois être tel à tous les yeux , & n'osois regarder personne en face.

En sortant de la ville , l'idée de retourner chez mon pere , & de me jeter à ses pieds pour en obtenir mon pardon , me passa par l'esprit. Mais comment soutenir ses regards ? comment calmer une mere implacable , & m'exposer à vivre avec tant de témoins de mon infamie ?

Je retournai donc à Londres , l'asyle le plus sûr de la douleur ainsi que de la honte , sur-tout pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'est là qu'un infortuné , à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers , environné d'objets dont la succession rapide , laisse à peine le tems d'asseoir un regard , & d'arrêter une pensée ; c'est là ,

dis-je, où seul, s'il prétend l'être, un homme peut trouver tous les avantages de la solitude, sans en craindre l'ennui; qu'il peut être, à son gré, seul & en compagnie, suivre son goût, agir & vivre à sa manière, sans être remarqué qu'autant que ses intérêts ou sa fantaisie l'exigent.

Mais, comme aucun bien dans la nature n'est exempt des maux nécessairement attachés au bien même, disons aussi que cette extrême dissipation des grandes villes, en rendant ceux qui les habitent presque étrangers les uns aux autres, a de cruels inconvéniens pour certaines personnes; j'entends, pour celles qui se trouvent dans le besoin. Si vous n'avez pas à rougir vis-à-vis de ceux avec qui vous vivez, n'en étant point connu, quels secours en pouvez-vous légitimement attendre? Un homme isolé peut aussi aisément mourir de faim au milieu du marché de Leadenhall, que dans les plus affreux déserts de l'Arabie.

C'est le cas où je me trouvois. Aussi déshérité d'amis que d'argent, très-affamé, très-misérable à tous égards, je rodois un soir aux environs du *Temple*, lorsque je m'entendis appeler familièrement par mon nom de baptême. C'étoit un ancien ami de collège, qui avoit quitté Oxford environ un an auparavant la disgrâce que j'y avois essuyée. Ce jeune homme, qui s'appeloit Watson, me combla de caresses, me té-

moigna tout le plaisir qu'il avoit de me revoir , & me propofa d'entrer au premier cabaret , pour renouveler avec moi l'ancienne connoiffance. Je voulus d'abord m'excuser ; mais la vivacité de fes instances , & plus encore la faim qui me preffoit , l'emportèrent fur mon orgueil ; & je crus le mettre à couvert , en lui difant que des emplettes que je venois de faire , avoient abforbé mes finances. Mais M. Watfon , après m'avoir reproché mon peu de confiance , me prit par le bras , & me fit entrer dans l'un des plus fameux cabarets de Londres , où , après m'être abondamment raffaîé , je me trouvai d'autant plus à mon aife avec lui , que je le croyois moins inftruit de ma fatale aventure d'Oxford. Mais quel coup de foudre pour moi , lorsque l'inftant après il me complimenta , le verre à la main , fur mon vol des *deux cent guinées* , & fur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire !

Un coup de foudre m'eût paru moins accablant. Je ne fongeai pas même à me défendre ; je niai feulement que la fomme que l'on m'avoit accusé d'avoir prife , fût à beaucoup près fi confidérable.

J'en fuis fâché , répondit Watfon ; & j'efpere qu'une autre fois vous ferez plus heureux. Vous pouvez pourtant , fi vous voulez m'en croire , vous enrichir avec

moins de danger. Tenez, dit-il, en tirant des dés de sa poche :

Voici les médecins des fortunes malades !

siez-vous en à mes lumières , & vous remplirez votre bourse sans craindre le voyage de Tyburn [1]. Dans la position cruelle où je me voyois réduit , j'étois homme à tout faire ; je consentis à tout. M. Watson me pressa alors de l'accompagner dans un brelan voisin , pour essayer ma fortune. Il avoit sans doute oublié combien ma bourse étoit légère ; je le lui rappelai , en le priant , au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer , de me prêter quelque argent , pour me mettre en état de jouer. Eh , si donc ! s'écria-t-il ; de quel monde venez vous ? Je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoissez mal ce pays-ci.

On avoit apporté la carte , & mon homme se disposoit à sortir. Payez du moins ma part , lui dis-je : vous savez que je suis sans argent. Bon ! me dit-il ; qu'importe ? demandez hardiment crédit ou plutôt non , demeurez je vais descendre le premier. Tenez , voilà ma part sur la table : prenez-la , pour la donner ,

[1] C'est la Grève de Londres.

comme si c'étoit la vôtre, au cas que l'on vous arrête en passant. Je ne suis point embarrassé de ma sortie, & je vous attends au coin de la rue.

Cet expédient ne me plaisoit guere, je le lui marquai, en le priant très-instamment de payer le tout, & de ne pas m'exposer à quelque avanie. Il me jura qu'il ne lui restoit pas un demi schelling dans sa bourse; & je me vis forcé d'en passer par ce qu'il voulut.

Il descendit alors, & je l'entendis crier d'un ton ferme à un garçon du cabaret, qu'il rencontra sur l'escalier, que la dépense étoit sur la table. Heureusement que ce garçon montoit plus haut, d'où l'on sonnoit très-fort : je saisis ce moment pour déloger à mon tour, & je trouvai Monsieur Watson qui m'attendoit à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu, où je ne fus pas peu surpris de voir Watson, ainsi que les autres joueurs, étaler sur la table une très-grosse somme en or. Chacun de ces messieurs arrangeoit & contemploit son propre tas comme un appât fait pour attirer bientôt celui de son voisin, qu'il regardoit déjà comme destiné à grossir bientôt le sien.

Tous les caprices de fortune dont je fus témoin, seroient trop longs à raconter. Des monts d'or en un instant réduits à rien,

& s'élevant au même instant à quatre pas de là, le riche tout-à-coup devenu pauvre, & le pauvre enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inspirer le mépris des richesses, & l'incertitude de leur durée, que tous les argumens des philosophes.

Quant à moi, après avoir plus d'une fois vu centupler mon modique trésor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un seul coup de dé. M. Watfon lui-même, après avoir longtems éprouvé les caprices de la fortune, déclara en se levant tout-à-coup, avec quelqu'émotion, qu'il avoit perdu cent guinées, & qu'il ne *tenoit* plus. Il voulut ensuite me remener à notre cabaret : je le refusai net, & même avec quelque dépit, après le tout qu'il m'avoit joué, avec ses poches pleines d'argent, & qu'à plus forte raison il me joueroit encore après avoir (disoit-il) tout perdu. Misère ! me répondit cet homme singulier : je viens d'emprunter deux guinées à mon ami ; en voilà une à ton service. Il me la mit en effet dans la main, & je n'eus garde de me faire presser davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maison d'où nous étions sortis si mal. Que je connoissois peu ce monde là ! Le garçon, dès qu'il nous yit paroître, nous accueillit le chapeau à
la

la main , & parut à peine ofer nous demander si nous n'avions pas oublié de payer , en sortant , la petite dépense de l'après-midi. J'affectai quelque surprise de notre distraction ; je tirai négligemment ma guinée de ma poche , & lui dis , en riant , de se payer.

M. Watſon ordonna le ſouper le plus extravagant. Il s'étoit contenté , deux heures auparavant , du vin le plus commun : le *Bourgogne* le mieux choiſi étoit à peine alors digne de lui.

Notre compagnie ſe trouva bientôt augmentée d'une partie des joueurs que nous venions de quitter , qui tous mangeoient très-peu , & ne buvoient pas davantage , mais qui ſervoient & faisoient boire abondamment de jeunes arrivés avec eux , & dont on croyoit devoir échauffer la tête pour les piller d'autant plus aiſément. C'eſt ce qui fut exécuté ſans miſéricorde. J'eus même le bonheur d'avoir part au butin , quoique je n'euffe pas encore l'honneur d'être initié dans les myſteres de cette honnête compagnie.

Je n'oublierai jamais un trait qui me frappa ſingulièrément ce ſoir-là. La table étoit couverte d'or ; mais ce même or diminua tellement par degrés , que vers

Tome I.

O

quatre heures du matin à peine y pouvoit-on compter quatre guinées. Ce qui me surprit encore plus, c'est que chacun, excepté moi, exagéroit très-douloureusement ses pertes.



CHAPITRE XII.

*Suite de l'histoire de L'HOMME DE LA
MONTAGNE.*

MON associé me fit alors entrer dans un nouveau train de vie, Il m'initia dans la confrérie de tous les escrocs de la ville ; & je m'attachai si bien à leur plaisir , que je fus bientôt instruit de la plupart de leurs secrets : j'entends , de ces tours ordinaires , de ces finesse d'usage pour dépouiller le vulgaire des dupes : car il en est d'un genre plus sublime , & réservés aux profès de la société , à ceux enfin , qui , par la sagesse de leur conduite , ont mérité d'être à la tête de la profession. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes espérances : j'avois trop de penchant pour le vin ; & le feu naturel de mes passions m'interdisoit les grands succès dans un art qui exige autant de sang-froid que l'étude de la philosophie la plus profonde.

M. Watson , avec qui je vivois dans la plus grande intimité , avoit à-peu-près les mêmes faiblesses ; en sorte qu'au lieu de fonder solidement sa fortune comme la plupart de ses camarades , il étoit alternativement riche & gueux ; & souvent dans

le-cas, lorsqu'il jouoit au cabaret, de restituer en un quart-d'heure tout le butin qu'il avoit fait pendant huit jours sur les dupes de sa connoissance.

Notre société dura pourtant deux ans, pendant lesquels j'éprouvai toutes les vicissitudes de la fortune, aujourd'hui nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes, le matin vêtu comme un duc, le soir comme un cocher.

Un jour, en revenant du jeu, où j'avois été ruiné de fond en comble, le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite rue voisine, me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filous; curieux seulement des causes de cette rumeur, je suivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit, disoit-on, d'être attaqué, & blessé par des voleurs: il étoit couvert de sang, & paroissoit se soutenir à peine. Malgré tout mon dérèglement, l'humanité me retrouva sensible: l'état de ce malheureux me toucha; je courus lui offrir mes services. Il me pria, en me remerciant, de le conduire au cabaret le plus voisin, & d'y faire appeler un chirurgien. Je le pris dans mes bras: la taverne où nous tenions nos assises ordinaires se trouvoit la plus voisine; je l'y fis entrer. Le hasard y avoit amené un chirurgien que je priai de visiter ses plaies; & j'eus le plaisir de lui

entendre assurer qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le chirurgien, après avoir achevé le pansement avec autant de promptitude que d'adresse, demanda au blessé en quel quartier de Londres il demeurait. Celui-ci répondit que n'y étant arrivé que le matin même, il avoit laissé son cheval à une auberge, dans *Picadilly*; qu'il n'avoit pas encore pris d'autre logement, & qu'il n'avoit presque aucunes connoissances dans la ville.

Cet honnête chirurgien, dont le nom ne me revient pas maintenant, quoiqu'il commence par une *R* (1), supérieur dans sa profession, ami des humains ses semblables, & toujours prêt à les secourir, offrit son carrosse au malade, pour le conduire à son hôtellerie, & lui dit en même tems à l'oreille, *que s'il manquoit d'argent, il en avoit à son service.*

L'inconnu n'étoit point alors assez à lui-même pour le remercier dignement de ses offres: ce bon vieillard m'avoit envié; jugez de ma surprise, en le voyant tout-à-coup renversé sur sa chaise, s'écrier d'une voix mourante, ô mon fils! ô mon fils!

(1) On sent ici la finesse avec laquelle l'Auteur anglois loue un chirurgien qui lui a probablement rendu quelque service.

Cet accident ne fut d'abord attribué qu'à l'extrême quantité de sang que l'étranger avoit perdu. Je fus le seul qui ne s'y trompa point. Malgré mes longues dissipation, la nature me retraça dans le moment des traits que je chérissais encore Je me précipitai sur l'inconnu : ses lèvres pâles & livides, son front glacé par le froid de la mort, tout fut en un instant couvert & réchauffé par mes vives caresses.

Je tire le rideau sur une scène que je voudrais en vain décrire. Je n'avois pas encore, ainsi que l'inconnu, totalement perdu connoissance : mais la surprise & l'effroi que causerent à la fois dans mon cœur une rencontre aussi frappante qu'imprévue, agirent tout-à-coup si puissamment sur moi, que j'ignore totalement ce que je devins à mon tour, jusqu'au moment, où, me sentant pressé par les embrassemens les plus tendres, je me trouvai dans les bras de mon père.

Plus cette reconnoissance intéressoit l'assemblée, & plus l'assistance des spectateurs génoit les acteurs principaux. Nous ne songeâmes qu'aux moyens de nous en débarrasser. Mon père ne se fit plus presser d'accepter la voiture du chirurgien : je le suivis à son auberge.

Dès que nous fûmes seuls, il me reprocha tendrement l'oubli que j'avois fait de

lui, ne me dit rien de mon crime d'*Oxford*, m'annonça la mort de ma mère, & me pressa de retourner avec lui dans la province. L'incertitude de votre sort, me dit-il, en soupirant, n'a fait que trop longtemps tout le supplice de ma vie : j'ignore même, hélas ! si j'ai plus craindre, que je n'ai souhaité votre mort.

Il m'apprit qu'un gentilhomme de notre voisinage avoit depuis peu ramené son fils de Londres : que c'étoit par lui qu'il avoit su le genre de vie que j'avois embrassé ; & que l'espoir seul de m'en retirer avoit été l'objet de son voyage. Il bénissoit enfin le ciel de l'accident fatal qui avoit menacé sa vie, puisqu'il avoit la consolation de la tenir de moi, & celle de retrouver dans son fils des sentimens d'humanité mille fois plus chers à son cœur, que tous les devoirs que j'eusse pu lui rendre, s'il eût mieux été connu de moi.

Je n'étois pas assez totalement perverti pour n'être pas sensible aux bontés d'un tel père : moins je m'en sentois digne, plus mon cœur en étoit attendri. Je consentis à tout ; & la joie de ma conversion, jointe aux soins assidus de l'habile homme qui avoit entrepris sa guérison, le mit en peu de jours en état de soutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon père pendant sa maladie. Je sortis, la veille de notre



départ , pour aller prendre congé de mes amis , & sur-tout de M. Watſon , qui s'épuifa en longs raifonnemens pour me détourner d'un devoir qu'il traitoit de pure foibleſſe. J'eus même à eſſuyer les inſipides railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me diſſuader , diſoit-il , de tomber dans un ridicule auffi pitoyable. Mais je tins bon ; j'abrégeai les adieux , je courus rejoindre mon pere , & je goûtai enfin le plaifir de revoir ma patrie.

A peine y avois-je paſſé quinze jours , que mon pere me ſollicita de m'y fixer par un mariage avantageux , dont il étoit le maître. Mais un établifſement de cette nature n'étoit pas compatible avec mes inclinations. Je n'avois déjà que trop connu l'amour ; & peut-être avez-vous déjà paſſé , ainſi que moi , par toutes les extravagances de cette paſſion auffi tendre que violente Ici le vieux ſolitaire s'arrêta un inſtant , en regardant fixement Tom Jones , dont la phyſionomie , en moins d'une minute , changea fix fois du blanc au rouge. Sur quoi l'hermite , ſans paroître y faire attention , continua ainſi ſon hiſtoire.

Sûr d'une vie auffi douce qu'aiſée , je me plongeai de nouveau dans l'étude. Mes livres favoris étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie philoſophie , ſcience aujourd'hui décriée par

bien des gens, comme la chimere la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les ouvrages d'Aristote & de Platon, & le reste des trésors que nous a laissés l'ancienne Grèce, comme ce que l'esprit humain a pu produire jusqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres pensans.

Ces auteurs, quoiqu'ils ne m'enseignassent aucun des moyens par lesquels les hommes puissent parvenir à la moindre opulence, ou acquérir la moindre autorité sur leurs semblables, m'apprenoient du moins à mépriser également l'une & l'autre de ces acquisitions.

Leurs principes, bien sentis & bien réfléchis, élèvent l'ame, lui donnent du ressort, l'endurcissent même contre les coups de la fortune. Ils nous instruisent non-seulement dans la science de la sagesse, mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien; ils lui répètent sans cesse que la probité seule doit être son guide, s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux; en préparant enfin son ame à tous les maux de cette vie; ils la disposent à n'en être jamais accablée.

A cette étude j'en ajoutai une autre, vis-à-vis laquelle toute la philosophie des païens les plus éclairés peut tout au plus être regardée comme un beau rêve. C'est

cette sagesse vraiment divine. qu'on cherche vainement ailleurs que dans les livres saints... Oui, c'est là seulement où l'ame, en tous points satisfaite, trouve les assurances d'un bonheur bien plus digne de la fixer, que celui dont le monde peut jamais flatter ses desirs : félicité suprême, dont, sans le secours de la révélation, l'ame humaine la plus sublime n'eût jamais même entrevu l'idée ! Rendons pourtant quelque justice à la philosophie : elle nous rend plus sages ; mais la religion nous rend meilleurs : l'une élève & fortifie l'ame ; mais l'autre la dompte & l'adoucit. L'une nous concilie l'estime des hommes, l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur : l'une enfin ne promet qu'une félicité passagère, l'autre l'assure pour jamais... Je crains pourtant, interrompit le bon hermite, d'épuiser votre patience, en m'étendant si fort sur une matière...

Oh ! point du tout, s'écria Partridge : Dieu nous garde d'être ennuyés de si bonnes choses.

J'avois passé, continua le vieillard, environ quatre années d'une façon si agréable & si consolante pour moi, lorsque je perdis le meilleur & le plus aimé des pères. Ma douleur fut inexprimable. J'abandonnai mes livres, & me livrai pendant un mois entier à mes regrets & à mon désespoir. Le tems, seul médecin des ames,

m'apporta pourtant enfin quelque consolation.... Oh! sans doute, interrompit Partridge : *tempus edax rerum*.... Mes études, que je repris, continua l'hermite, acheverent de me guérir : car la philosophie, encore un coup, & la religion, peuvent être regardées comme les exercices de l'ame, & lui sont aussi salutaires dans ses afflictions, que les exercices matériels le sont au corps dans ses maladies.

Ma situation n'étoit pourtant plus la même depuis la mort de mon pere : je m'en aperçus chaque jour. Mon frere aîné, qui étoit devenu le maître de la maison, étoit d'un caractère tout différent ; nous ne pûmes vivre long-tems ensemble. Mon extrême mélancolie, jointe à la vie sédentaire que j'avois menée, avoient altéré mon tempérament : les medecins m'ordonnerent les eaux de Bath ; & je saisis cette occasion pour me séparer d'un frere, dont toutes les inclinations étoient diamétralement opposées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée, étant allé me promener le long de la riviere, je trouvai le soleil si brûlant, quoique dans l'arrière-saison, que je jugeai à propos de m'asseoir à l'abri de quelques saules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure, sans entendre quelqu'un au-dessus de moi qui soupiroit & se plaignoit amèrement. J'allois me lever, lorsqu'un bruit semblable à celui

O vj

d'un corps qui tombe dans l'eau, vint frapper mon oreille. Je criai, j'appelai du secours : un pêcheur accourut, & m'aida à retirer de la rivière un homme, à qui il restoit à peine quelques signes de vie. On le porta dans une maison voisine, où je le laissai entre les mains d'un apothicaire, qui demeuroit à quatre pas de là, avec ordre de lui donner tous les secours nécessaires, & de le mettre au lit.

J'allai le voir le lendemain de grand matin. Mais quelle fut ma surprise en le reconnoissant pour mon ancien ami Watson !... Bon ! s'écria Partridge : cet homme étoit donc venu à Bath expressément pour se noyer ?

C'est ce que vous allez savoir, reprit en fouriant le bon vieillard...

Mais s'il n'est point las de parler, l'auteur est las d'écrire : reposons-nous un instant, en attendant que le bon-homme achève, ainsi que vous allez l'entendre.



CHAPITRE XIII.

*Suite & conclusion de l'histoire de L'HOMME
DE LA MONTAGNE.*

MONSIEUR Watson m'apprit en peu de mots, & sans aucuns détours, qu'après avoir essuyé différens revers de fortune, il s'étoit trouvé si dépourvu de toute espèce de ressources, qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

Je tâchai de combattre de mon mieux le principe infernal du paganisme qui autorise, en quelque façon, le *suicide* : je rassembrai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un païen même, en lui démontrant son erreur. Mais je parlois en vain. Watson, après m'avoir regardé quelque tems d'un œil tranquillement sinistre, ouvrit enfin la bouche pour me dire que j'étois bien changé depuis notre séparation; que nul de nos évêques ne prêchoit avec plus d'onction que moi; mais que, si quelqu'un n'avoit pas cent *guinées* à lui prêter dans la journée, il savoit bien ce qui lui restoit à faire.

Oui, je suis bien changé, lui-dis-je; j'ai connu mes égaremens, j'ai su m'en repentir : il ne tiendra qu'à vous de m'uniter. Si j'étois même convaincu que la somme

à laquelle vous attachez le prix de votre vie , pût en effet rétablir vos affaires , & ne dût pas être hasardée sur une carte ou sur un coup de dé , je serois peut-être homme à vous l'offrir.

M. Watfon , que le commencement de mon discours avoit presque assoupi , réveillé par ces derniers mots , se leva tout-à-coup , me serra dans ses bras , m'appela mille fois son pere , & tenta de me convaincre qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu , après en avoir été si cruellement maltraité. Non , non , s'écria-t-il , que l'on me mette seulement en état de reparoitre décemment dans le monde , & d'y choisir une profession honnête : si la fortune me séduit , & me trahit encore , je le lui pardonne.

Je confirmai M. Watfon dans des dispositions si louables , & dont la sincérité m'étoit pourtant encore un peu suspecte. Il me les confirma par mille sermens ; & je lui donnai un billet de cinquante livres *sterling* , avec promesse de lui apporter le reste en argent le lendemain dans la matinée.

Mais en entrant dès l'après-dînée même , sans être annoncé , dans sa chambre , concevez mon étonnement , lorsque je le trouvais jouant aux cartes sur son lit , & livrant mon billet de cinquante *guinées* pour vingt-cinq à son antagoniste !...

Watfon étoit confondu..... J'ai voulu

faire une dernière épreuve, me dit-il, & je suis enfin convaincu que mon *guignon* ne peut se démentir : je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi sur vos bontés, & je vous réitère mes promesses : vous pouvez désormais, mon cher ami, compter sur leur stabilité.

Jugez combien j'avois lieu d'y compter ! je compterois pourtant la somme que j'avois promise, & reçus d'autant plus malgré moi son billet, qu'il sembloit m'ôter le mérite de l'avoir obligé aussi gratuitement que je pensois le faire.

Notre conversation fut alors interrompue par l'arrivée de l'apothicaire, qui, sans s'informer de l'état du malade, n'eut rien de plus pressé que de nous annoncer une très-grande, très-intéressante nouvelle, & dont lui seul, disoit-il, venoit d'être informé. Le duc de Monmouth étoit débarqué dans l'ouest d'Angleterre avec une armée hollandaise ; une autre flotte formidable croisoit à la hauteur de *Norfolk*, & cherchoit à y tenter une descente pour favoriser l'entreprise du duc par une puissante diversion.

Les événemens de cette nature sont ordinairement taire les intérêts particuliers. J'étois attaché à la religion & au gouvernement de mon pays : le roi sembloit menacer l'une & l'autre. Convaincu que Monmouth, qui venoit, disoit-on, les défendre, seroit bientôt suivi de tous les zélés anglicans, je

me déterminai à le joindre. Watſon , par différens motifs peu néceſſaires à détailler , prit la même réſolution ; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige , & allâmes offrir nos ſervices au duc , à Bridge-water.

Le malheureux ſuccès de cette entrepriſe vous eſt ſans doute auſſi connu qu'à moi.

J'échappai avec M. Watſon de la déroute de Sedgemore , où j'avois été légèrement bleſſé. Après avoir erré long-tems dans le comté d'Exeter , nous trouvâmes enfin , dans un endroit peu habité , une vieille femme qui nous retira dans ſa cabane , & pansa ma bleſſure.

M. Watſon me quitta le lendemain , ſous prétexte d'aller chercher quelques provisions à Cullumpton ; & j'attendois ſon retour avec toute l'impatience & l'inquiétude de l'amitié , lorsque je me vis enveloppé & ſaiſi par un détachement de cavalerie du parti du roi Jacques.

En déplorant mon ſort , je déplorais celui de mon ami , qui , ſuivant mes craintes , ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les cavaliers ennemis , au nombre de ſix , m'avoient déjà lié , & me traînoient hors de la cabane , pour me conduire dans une priſon de Taunton. Mais quel coup de foudre pour moi , lorsqu'en mettant le pied hors de la porte , j'aperçus Watſon au milieu des ſoldats qui

gardoient les dehors de la maison ! Le perfide m'avoit trahi & vendu aux royalistes , dans l'espoir d'obtenir sa grace... Pardonnez à l'horreur que cet affreux souvenir jette encore dans mon ame...

Cependant la fortune , par un de ces caprices qui n'étonnent jamais que le vulgaire , ou ceux qui les éprouvent , eut quelque pitié de mon sort. En entrant dans un chemin creux , aux environs de Willingthon , mes gardes informés qu'un parti de cinquante révoltés étoit à leur suite , & alloit tomber sur eux ; il n'en fallut pas davantage pour leur inspirer une alarme si chaude , qu'ils se dispersèrent en un moment , & me laissèrent libre.

Après quelques jours de marche , pendant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit & les mêmes secours que la nature offre aux sauvages nos semblables , le hasard me conduisit sur cette montagne , où la solitude & l'éloignement apparent de tout commerce avec les hommes , fixèrent enfin ma demeure , jusqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre , a mis fin à mes craintes , & m'a permis de retourner , pour la dernière fois , dans ma patrie. J'y ai réglé à l'amiable mes intérêts avec mon frere ; je lui ai cédé tous mes biens , à la charge d'une pension viagère , qu'il me paie exactement , & qui suffit pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux événemens de mon histoire , dont le

reste probablement seroit sans intérêt pour vous.

Se peut-il, lui dit Jones, après l'avoir remercié ; que vous ayez pu persister si longtemps sans ennui dans un pareil genre de vie ?

J'ai beaucoup voyagé, répondit le solitaire ; mais ces détails particuliers seroient trop longs ; le jour commence à luire ; vous devez être fatigué ; votre ami dort profondément ; essayez d'en faire de même , & croyez-vous en sûreté. A mon égard , comme je vous l'ai dit , quoique soumis aux besoins de la nature , je ne les satisfais que lorsque je m'en sens pressé. Le jour naissant me paroît beau ; je vais jouir , du haut de ces montagnes , d'un spectacle très-agréable & toujours nouveau pour mes yeux.

Tom , qui n'avoit nul besoin de dormir , pria son hôte de permettre qu'il l'accompagnât dans ses courses. Ils sortirent ensemble , & laissèrent le bon Partridge dans les bras du sommeil.

Fin du Tome premier.

T A B L E
DES CHAPITRES.

Du Tome Premier.

LIVRE PREMIER.

Contenant à-peu-près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le lecteur au fait de la naissance du héros de l'histoire.

CHAPITRE I. *Caractère de M. Alworthy & de miss Brigitte Alworthy sa sœur.*
page 1

CHAP. II. *Etrange événement pour M. Alworthy. Caractère de Debora Wilkins.* 4

CHAP. III. *Description abrégée. Complaisance de miss Brigitte Alworthy.* 8

CHAP. IV. *Découvertes de Debora. Combien il est dangereux pour les jeunes filles de vouloir devenir trop savantes.* 12

CHAP. V. *Matieres graves, où le lecteur ne trouvera guere le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépends de l'auteur.* 16

CHAP. VI. *Moins instructif, & moins ennuyeux peut-être que le précédent.* 20

CHAP. VII. *Sujet de surprise pour le lecteur.* 22

CHAP. VIII. *L'hospitalité de M. Alwor-*

| | |
|--|----|
| <i>thy. Caractères crayonnés de deux freres,</i> | |
| <i>un médecin & un capitaine.</i> | 24 |
| CHAP. IX. <i>Amours raisonnables.</i> | 29 |
| CHAP. X. <i>Matières prévues.</i> | 32 |
| CHAP. XI. <i>Conclusion du premier livre.</i> | 34 |

L I V R E S E C O N D.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premières années après le mariage du capitaine Blifil avec miss Bragite Alworthy.

| | |
|--|----|
| CHAP. I. <i>Délicatesse du capitaine au sujet des bêtards. Grandes découvertes de Debora Wilkins.</i> | 37 |
| CHAP. II. <i>Suite du précédent.</i> | 44 |
| CHAP. III. <i>Changement de scene.</i> | 48 |
| CHAP. IV. <i>Recette infallible pour regagner l'affection d'une épouse, même dans les cas les plus désespérés.</i> | 50 |

L I V R E T R O I S I E M E.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. Alworthy dans le cours de deux années; c'est-à-dire, depuis que Tom Jones eut atteint l'âge de quatorze ans jusqu'à seize.

| | |
|--|----|
| CHAP. I. <i>Peu de choses, mais nécessaires.</i> | 53 |
|--|----|

DES CHAPITRES. 333

CHAP. II. *Caractère de M. Square le philosophe, & de M. Tuakum le puritain.*

60

CHAP. III. *Apologie nécessaire pour l'auteur. Incident trivial, qui peut-être en a aussi besoin.*

62

CHAP. IV. *Opinions diverses.*

65

CHAP. V. *Cela est encore mieux fondé.*

70

CHAP. VI. *Où l'auteur paroît sur la scène.*

73

CHAP. VII. *Événement peu important, qui fait pourtant mieux augurer de Tom Jones.*

75

CHAP. VIII. *Un malheur n'arrive jamais seul.*

78

CHAP. IX. *Dans lequel messieurs Blifil & Jones paroissent dans un jour opposé.*

80

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAP. I. *Portrait abrégé de Sophie Western. Enfantillage, qu'il étoit nécessaire de rappeler à cause de ses suites importantes.*

83

CHAP. II. *Matiera accommodée à tous les goûts.*

89

CHAP. III. *Motifs de l'insensibilité de Jones pour Sophie.*

97

| | |
|--|-----|
| CHAP. IV. <i>Le plus court de ce livre.</i> | 102 |
| CHAP. V. <i>Combat.</i> | 104 |
| CHAP. VI. <i>Nouvelles racontées par le ministre Supple. Effets qu'elles produisent.</i> | 108 |
| CHAP. VII. <i>C'est fort bien fait ! dira quelqu'un.</i> | 111 |
| CHAP. VIII. <i>Plus de choses, & plus claires, mais pourtant de la même source.</i> | 116 |
| CHAP. IX. <i>A quelque chose malheur est bon.</i> | 119 |
| CHAP. X. <i>Suite du précédent. Conversation de Sophie avec sa femme de chambre.</i> | 123 |

LIVRE CINQUIÈME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

| | |
|---|-----|
| CHAP. I. <i>Visites faites à Jones. Pâturage pour ceux qui ont un cœur.</i> | 130 |
| CHAP. II. <i>Second service pour les mêmes gens.</i> | 134 |
| CHAP. III. <i>Grand incident.</i> | 140 |
| CHAP. IV. <i>Premières approches.</i> | 145 |
| CHAP. V. <i>Maladie de M. Alworthy.</i> | 150 |
| CHAP. VI. <i>Fête interrompue.</i> | 154 |
| CHAP. VII. <i>Que de maux le vin cause !</i> | 157 |

LIVRE SIXIEME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

| | |
|--|-----|
| CHAP. I. <i>Caractère de madame Western.</i> | |
| <i>Finesse de son discernement.</i> | 163 |
| CHAP. II. <i>Matières curieuses.</i> | 168 |
| CHAP. III. <i>Plus intéressant encore.</i> | 174 |
| CHAP. IV. <i>Scene touchante.</i> | 179 |
| CHAP. V. <i>Visite de M. Western à M. Alworthy. Effets qu'elle produit.</i> | 184 |
| CHAP. VI. <i>Bon pour ceux qui ont un cœur.</i> | 189 |
| CHAP. VII. <i>Lettres tendres.</i> | 192 |
| CHAP. VIII. <i>Conduite de Sophie; qui ne sera approuvée que par celles de son sexe capables de penser comme elle.</i> | 199 |

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'espace de trois jours.

| | |
|---|-----|
| CHAP. I. <i>Monologue de Tom Jones.</i> | 204 |
| CHAP. II. <i>Querelles de familles.</i> | 207 |
| CHAP. III. <i>Etrange résolution de Sophie.</i> | |
| <i>Stratagème de Mademoiselle Honora.</i> | 213 |
| CHAP. IV. <i>Altercations.</i> | 217 |
| CHAP. V. <i>Matières diverses, peut-être assez naturelles, mais peu nobles.</i> | 221 |

| | |
|-------------------------------------|-----|
| CHAP. VI. Réveil de Jones. | 227 |
| CHAP. VII. Apprentissage Militaire. | 229 |
| CHAP. VIII. Grande aventure. | 234 |
| CH. IX. Conclusion. | 245 |

LIVRE HUITIEME.

| | |
|---|-----|
| CHAP. I. Visite de l'hôtesse à Jones. | 248 |
| CHAP. II. Eclaircissemens. | 255 |
| CHAP. III. Arrivée d'un barbier, confrere de celui de Bagdad, & de celui de dom Quichotte même. | 259 |
| CHAP. IV. Conversation de Jones & du barbier. | 269 |
| CHAP. V. Nouveaux talens du petit Benjamin. | 270 |
| CHAP. VI. Autres raisons qui justifient mieux la conduite de Partridge, que celles du chapitre précédent. | 276 |
| CHAP. VII. Où le traducteur françois parle seul. | 273 |
| CHAP. VIII. Dialogue de Jones & de Partridge. | 284 |
| CHAP. IX. Etrange aventure. | 286 |
| CHAP. X. Histoire de l'homme de la montagne. | 298 |
| CHAP. XI. Suite de l'histoire de l'homme de la montagne. | 307 |
| CHAP. XII. Suite de la même histoire. | 315 |
| CHAP. XIII. Conclusion de l'histoire de l'homme de la montagne. | 325 |

Fin du Tome Premier.

005637187



